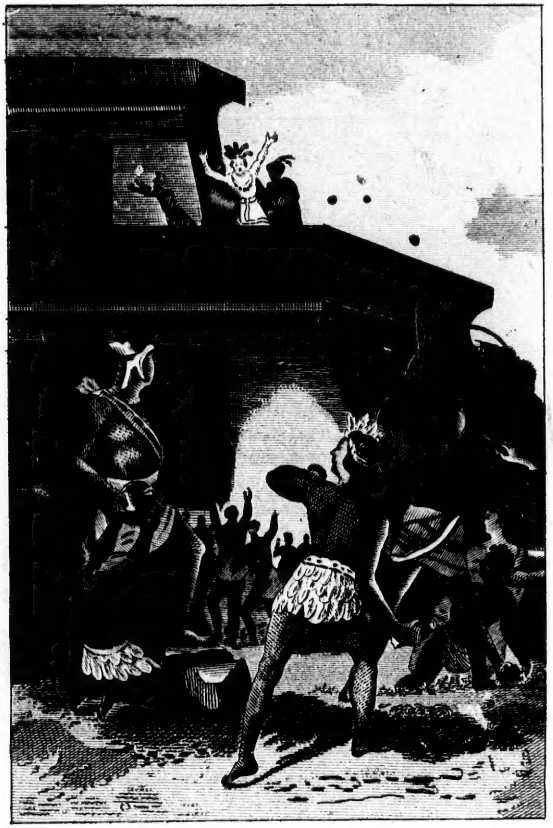


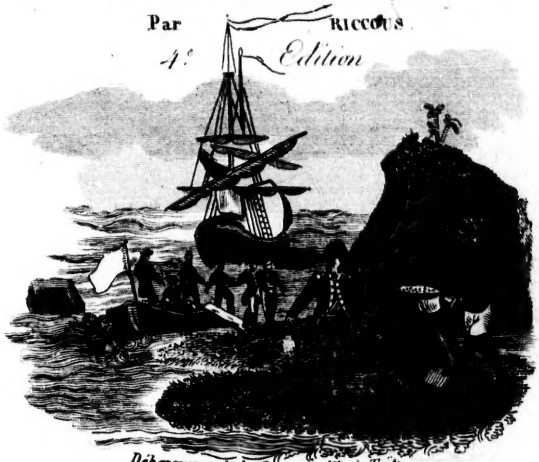
Montezuma *fut atteint d'une pierre à la tempe.* (p.ge 164)

LE BOUGAINVILLE
de la Jeunesse
ou Nouvel Abrégé des Voyages
DANS L'AMÉRIQUE.

Contenant la description des mœurs et coutumes des Peuples de ce Continent extraits des Voyages de BOUGAINVILLE, COOK, &c.

Par RICCOUS.

4e *Edition*



Débarquement de Bougainville à Taïti.

PARIS
Chez Martial Ardant Frères,
Rue Hautefeuille, 15
à Limoges, même Maison.

UNIVERSITY LIBRARY SASKATCHEWAN

NOV 18 1965

294179

A

Pr
pour
avidit
point
Si
il inst
nuient
aimon
nature
pays
tour d
usages
croyon

AVANT-PROPOS.

Presque tous les hommes ont un penchant décidé pour le merveilleux; c'est pourquoi ils lisent avec avidité tout ce qui a rapport aux pays qu'ils n'ont point vus.

Si un voyageur impartial divertit par les faits il instruit par les choses, et si ses aventures désennuient, ses réflexions occupent utilement. Nous aimons à savoir ce que produit et ce que fait la nature au delà d'un vaste espace qui sépare un pays d'avec le nôtre; nous aimons à connaître le tour d'esprit, la religion, les lois, les mœurs et les usages d'un nombre d'hommes à qui nous ne croyons point du tout ressembler, et que le grand

éloignement nous permet à peine de regarder comme des individus de notre espèce.

Dans les anecdotes que nous mettons sous les yeux du public, nous nous sommes bornés aux choses authentiquement prouvées, et sur la vérité desquelles tout le monde est aujourd'hui d'accord. Nous avons eu soin de nous renfermer dans l'histoire de quelques événemens remarquables et de faits intéressans par eux-mêmes, ou qui peuvent donner des lumières sur les mœurs et le caractère de quelques peuples de l'Amérique.

La conquête de l'Amérique est aussi célèbre par la singularité des circonstances qui l'accompagnèrent, qu'elle fut injuste de la part des conquérans. Les vaincus furent exterminés par millions, et pour ainsi dire en un instant. Les vainqueurs trouvèrent le plus puissant des levains de toutes les passions, l'or; mais ils rapportèrent dans un seul mal le germe d'une infinité de maladies. Les trésors que cette conquête leur procura sont un bien faible

dédommagement de tous les malheurs qui l'ont suivie.

De toutes les nations de l'Europe, les Anglais ont été les plus ardens à étendre au loin leur domination par la guerre, par le commerce et les colonies. Ils n'ont cessé de jeter les yeux sur les terres vacantes pour les occuper; ils y ont fait des établissemens à grands frais; ils ont vu avec jalousie toutes les nations européennes qui en ont fait quelques-uns, même celles qui, par le peu d'importance de leurs possessions et de leur culture ne pouvaient pas soutenir avec eux la concurrence. Ils ont chassé les Suédois et les Hollandais du continent de l'Amérique septentrionale; et quoique les Français ne tirassent point, des grandes possessions qu'ils avaient au nord de ce vaste pays, le parti qu'ils eussent pu en tirer, ils n'ont pu souffrir des concurrens que leur instabilité naturelle et leur ignorance des grands, des vrais principes du commerce, devaient leur rendre peu dangereux. Il

ont mieux aimé provoquer leurs rivaux, et leur faire une guerre injuste, que de les souffrir à côté d'eux. Enorgueillis du succès de leur injustice, ils ne se sont point contentés d'avoir molesté les étrangers, ils ont voulu exercer leur despotisme sur leurs propres colonies, et les ont mises dans la dure nécessité de repousser la tyrannie de la métropole.

LE BOUGAINVILLE DE LA JEUNESSE.

DE L'AMÉRIQUE.

Son étendue. — Variété du climat. — Découverte de ce vaste continent. — Sa fertilité. — Ses diverses productions. — Sa grande richesse.

Le vaste continent qu'on appelle Amérique ou Nouveau-Monde, a environ 100 degrés de largeur de l'est à l'ouest, mais de manière inégale, et 120 de longueur du nord au sud. On le croit tout environné de l'Océan. Il est constant, du moins, qu'il est borné à l'est par la mer du Nord et par l'Océan Atlantique; à l'ouest, par l'Océan Pacifique, ou la grande mer du Sud; au sud, par le détroit de Magellan, qui le sépare de la Terre de Feu.

Ce pays si vaste est formé par deux presqu'îles unies par l'isthme de Panama, qui partage ce grand continent en Amérique méridionale et en Amérique septentrionale. La partie du nord paraît avoir plus d'étendue que l'autre ; mais celle du midi est infiniment plus riche et plus fertile.

L'air de l'Amérique est différent, selon les climats qu'elle occupe : en général, il y est assez tempéré.

Ce vaste continent fut découvert par Christophe Colomb, né à Gênes, que les troubles de Plaisance l'avaient forcé d'abandonner. Plein d'ardeur pour la navigation et les voyages, après avoir parcouru toute la Méditerranée, il s'était attaché avec Barthélemy, son frère, à l'étude de l'astronomie. Ces deux frères, profitant des découvertes déjà faites, dressèrent des cartes marines, et firent des sphères fort estimées de leur temps.

Colomb fut le premier qui conçut l'usage qu'on pourrait faire de l'astrolabe sur mer pour perfectionner la navigation, et il s'en

servit avec succès. L'étude de l'astronomie lui avait fait découvrir les variations de la boussole, variations qu'il calcula avec assez de précision pour le temps. Colomb, pour soumettre ses calculs et ses conjectures à l'expérience, fit quelques voyages à Porto-Santo et à Madère.

Personne n'avait, jusqu'à lui, soupçonné l'existence d'un nouveau continent : Colomb ne s'en doutait point encore lui-même, et donnait, avec tous les géographes ses prédécesseurs, à l'ancien monde beaucoup plus d'étendue qu'il n'en a réellement. L'opinion commune était alors qu'il n'y avait, entre le couchant et le levant, qu'une mer immense, et c'était cette mer que cet Italien, depuis si célèbre, se proposait de traverser, croyant aller aux Indes par une route beaucoup plus courte et moins périlleuse que celle que cherchaient les Portugais par le sud.

Pendant qu'il s'occupait, à Madère, de cette idée, des bois étrangers qu'il avait observé venir de l'ouest, des vents réglés qu'il avait remarqué souffler de ce côté, lui firent

enfin soupçonner des terres au couchant de l'ancien hémisphère et lui firent prendre la résolution de vérifier ses soupçons, en se dirigeant toujours vers l'ouest, presque sûr de trouver des terres dans le trajet. Mais les moyens de réaliser ses projets ne répondant point à leur étendue, il les proposa aux Génois, ses compatriotes, qui les regardèrent comme le produit d'une imagination exaltée, et les rejetèrent avec mépris.

Rebuté de ce côté, il s'adressa à don Juan, roi de Portugal. Les commissaires qui lui furent donnés pour examiner son projet, résolurent de lui enlever l'honneur de cette idée; et, pendant qu'ils l'amusaient, ils firent partir une caravelle (1), dont le pilote eut ordre de suivre la route marquée par les mémoires de Colomb; mais le courage ayant manqué à cet homme, il revint sur ses pas assurant que l'entreprise était impossible.

(1) Navire de Portugal, rond et de grandeur médiocre.

Colomb, indigné de la basse supercherie qui lui avait été faite, quitte le Portugal, passe en Espagne, où il propose ses vues à Ferdinand V et à Isabelle. Tout le monde, excepté le grand-trésorier de Castille, le traite de visionnaire; mais la protection déclarée que lui accorda ce seigneur, fit insensiblement revenir les esprits prévenus; enfin, après huit ans de sollicitations, de dégoûts, de rebuts, Colomb, au désespoir, et sur le point de passer en France, se vit, contre toute attente, recherché, accueilli par la cour d'Espagne, qui, après l'avoir si long-temps dédaigné, lui fit bientôt oublier, par d'honorables traitemens, tout ce qu'il avait souffert jusque alors.

Ferdinand et Isabelle firent avec lui un traité, par lequel on lui conféra la dignité d'amiral, et on lui donna la vice-royauté de tout le pays qu'il pourrait découvrir et conquérir. On lui accorda, par le même traité, le dixième des droits du prince, à l'entrée de l'Espagne, sur toutes les richesses, denrées ou marchandises qui viendraient

des pays découverts, tous frais prélevés

Par la même commission, il fut établi juge de tous les différends qui naîtraient dans sa juridiction, qui s'étendait à tous les pays à découvrir. On lui accorda enfin la faculté de s'intéresser, pour un huitième, dans tous les armemens qui se feraient pour les pays qu'il pourrait découvrir ; et les patentes qui lui furent expédiées furent signées de Ferdinand et d'Isabelle.

Quand on eut découvert l'Amérique, on la trouva assez peuplée d'habitans blancs ou basanés ; il n'y en avait point de noirs. La plupart étaient idolâtres et sauvages, ou sans religion ; on y trouva aussi des royaumes bien policés. Leurs armes étaient l'arc et la massue. Ceux du Mexique immolaient des hommes à leurs idoles. Plusieurs avaient fait quelques progrès dans la civilisation ; ils sont agiles et légers à la course.

L'Amérique a quatre sortes d'habitans : les Européens qui s'y sont établis, les Américains ou naturels du pays, les Métis, qui sont nés d'un Européen et d'une Améri-

caine, ou d'un Américain et d'une Européenne, et les Nègres que l'on y transporte d'Afrique (1). Tous les Américains qui ont été subjugués, font profession de la religion chrétienne.

La terre de l'Amérique est fertile presque partout. Il y vient peu de blé, mais on y recueille quantité de maïs ou de blé d'Inde, dit aussi blé de Turquie, dont les Américains font du pain, beaucoup de cannes à sucre (2), de tabac et de cacao (3). On y

(1) On fait pour la nourriture de ces nègres, une espèce de pain nommé la *casrave*, avec la racine de la plante dite *manioque*. On râpe ces racines, qui ressemblent à de très gros navets, et on pétrit cette farine en galette, qu'on cuit ou qu'on laisse durcir au soleil.

(2) Le sucre est le résidu de la sève ou du suc qu'on exprime d'une sorte de roseaux ou de cannes de cinq à six pieds de haut. On les écrase entre des rouleaux ou sous une roue; on fait cuver, fermenter et cuire ce jus, et les sels qui restent, après ce travail, sont le sucre, qu'il n'y a plus qu'à affiner.

(3) Le cacao, qui est la base du chocolat, est

trouve des perles, de l'indigo, de la cochenille (1). On y voit plusieurs sortes d'arbres et d'animaux que nous n'avons point; mais sa plus grande richesse vient de ses mines d'or et d'argent, d'où les Espagnols ont tiré

l'amande d'un arbre de sept à huit pieds de tige, qui ressemble beaucoup à un oranger. Chaque arbre produit une cinquantaine de gros fruits ou de gousses, de la taille de nos concombres les plus longs, et chaque gousse est remplie de ces noix ou amandes, dont la chair fait le chocolat.

La vanille qui entre dans le chocolat, est une plante faible qui, comme le lierre, s'attache aux arbres et aux murailles; ses gousses, de la grosseur d'un tuyau de plume, sont remplies d'une liqueur huileuse, balsamique, et d'une odeur agréable; il y nage quantité de petits grains d'un noir luisant.

(1) La cochenille forme cette précieuse couleur de carmin, cramoisi, etc. Ce sont de petits insectes rouges qui naissent ou s'assemblent sur les fleurs d'un arbre de cinq ou six pieds, semblable à nos figuiers. Dans la grande chaleur, on secoue l'arbre; ces petits animaux sortent des fleurs, leurs ailes se dessèchent, ils tombent et meurent bientôt.

cette quantité prodigieuse de ces métaux qu'on voit circuler dans toute l'Europe.

Les deux plus grandes rivières de l'Amérique septentrionale, sont celles de Saint-Laurent et de Mississipi. Dans la méridionale, ce sont celles de la Plata et des Amazones : cette dernière est la plus grande de la terre.

Les Andes ou Cordilières, les plus hautes montagnes de notre globe, sont aussi dans l'Amérique méridionale.

DU CANADA.

Sa temperature.—Ses productions.—Son commerce.

Quoique cette contrée soit située au milieu de la zone tempérée, l'air y est néanmoins froid. Les forêts et le grand nombre de lacs qu'on y rencontre en sont la vraie cause, aussi bien que les brouillards et les neiges, qui y durent depuis novembre jusqu'en avril. La terre cependant y est assez fertile, et le blé y vient fort bien. On y trouve quelques mines de fer et de cuivre, et diverses espèces d'animaux, comme des ours, des élans, des cerfs, des loutres, des martres et des castors, qui font, avec les grains, les bois de construction, la pêche de la morue et d'autres poissons, la plus grande richesse du pays, par le commerce qu'on fait de ces différentes choses.

Les anciens habitans du Canada sont des sauvages, dont les plus connus sont les Iroquois, les Algonquins et les Hurons. Les Iroquois et les Hurons sont cruels et vindicatifs. On a bâti, pour les contenir, trois forts : celui de Chambli, à l'orient de Montréal ; celui de Frontenac, ou de Cataracoui, vers l'endroit où le lac Ontario se décharge dans le fleuve Saint-Laurent ; et celui de Niagara entre les lacs Érié et Ontario.

Gouvernement du Canada.

Les gouvernemens politique, civil, ecclésiastique et militaire, ne sont, pour ainsi dire, qu'une même chose en Canada, puisque les gouverneurs généraux ont soumis leur autorité à celle des ecclésiastiques. Ceux qui n'ont pas voulu prendre ce parti s'en sont trouvés si mal, qu'on les a rappelés honteusement ; ils ont été destitués de leurs emplois, et traités ensuite comme des étourdis et comme des exagérés.

UNIVERSITY LIBRARY SASKATCHEWAN

Les gouverneurs généraux qui veulent s'avancer, entendent deux messes par jour, et sont obligés de se confesser de temps en temps ; ils ont des ecclésiastiques qui les accompagnent partout, et qui sont, à proprement parler, leurs conseillers.

Le peuple a beaucoup de confiance aux gens d'église comme ailleurs. On y est dévot, car on n'oserait manquer aux grandes messes, ni aux sermons, sans excuse légitime. On nomme les gens par leur nom à la prédication : on défend, sous peine d'excommunication, la lecture des romans et des comédies, aussi bien que les masques, les jeux d'hombre et de lansquenet.

Le gouverneur général a la disposition des emplois militaires. Il a le pouvoir d'accorder aux nobles, ainsi qu'aux habitans, des terres et des établissemens dans toute l'étendue du Canada ; mais ces concessions se font conjointement avec l'intendant. Il a le droit de suspendre l'exécution des sentences envers les criminels ; et, par ce retardement, il peut aisément obtenir leur

grâce, s'il veut s'intéresser en faveur de ces malheureux.

Le gouverneur général ne peut se dispenser de se servir des missionnaires pour faire des traités avec les gouverneurs de la Nouvelle-Angleterre et de la Nouvelle-Yorck, non plus qu'avec les Iroquois, c'est sans doute parce que ces bons pères parlent et entendent à merveille les langues des différens peuples du pays.

Les conseillers qui composent le conseil souverain du Canada, ne peuvent vendre, donner, ni laisser leurs charges à leurs héritiers, ou autres, sans le consentement du roi, quoiqu'elles vaillent moins qu'une lieutenance d'infanterie. Ils ont coutume de consulter les prêtres, lorsqu'il s'agit de rendre des jugemens sur des affaires délicates.

Les gentilshommes de ce pays-là ont bien des mesures à garder avec les ecclésiastiques, a cause des divers services qu'ils peuvent rendre. L'évêque et les prêtres ont assez d'ascendant sur l'esprit de la plupart des gouverneurs généraux, pour procurer des

emplois aux enfans des nobles. Ils peuvent aussi s'intéresser à l'établissement des filles de ces mêmes nobles, en leur faisant trouver des partis avantageux. Un simple curé doit être ménagé, car il peut faire du bien aux gentilshommes. Les officiers doivent aussi tâcher d'entretenir une bonne correspondance avec les ecclésiastiques; il faut, non seulement que leur conduite soit régulière, mais encore celle de leurs soldats, en empêchant les désordres qu'ils pourraient faire dans leurs quartiers.

Les guerriers n'entreprennent jamais rien sans la délibération du conseil, qui est composé de tous les anciens de la nation; c'est-à-dire des vieillards au dessus de soixante ans. Avant que ce conseil s'assemble, le crieur avertit par les cris qu'il fait dans toutes les rues du village : alors les vieilles gens accourent à certaine cabane destinée exprès pour cela, où ils s'asseyent sur le derrière en forme de losange, et après qu'on a délibéré sur ce qui est à propos de faire pour le bien de la nation, l'orateur sort de la cabane, et

les jeunes gens le renferme au centre d'un cercle qu'ils composent; ensuite ils écoutent, avec beaucoup d'attention, les délibérations des vieillards, en criant, à la fin de toutes les périodes : *Voilà qui est bien!*

Fureurs des sauvages contre les Anglais.

L'attachement décidé des sauvages pour les Français fit naître pour les Anglais la haine la plus insurmontable, qui se changea en rage lorsqu'ils apprirent que cette nation avait mis leur tête à prix : ils coururent alors à la chasse aux Anglais, comme à celle des bêtes sauvages de leur pays. La soif du sang, plus que la gloire, les anima contre cette nation, qui osait les proscrire sur leur terre natale. Non contens de la victoire que les Français recherchaient seule, ils exterminaient les armées. Leur fureur était telle, qu'un prisonnier anglais ayant été conduit dans une habitation écartée, la femme du sauvage lui coupa un bras, et fit boire à ses

enfans le sang qui en ruisselait. Un missionnaire lui reprochant l'atrocité de cette action : « Je veux, dit-elle, que mes enfans » soient guerriers; et pour les rendre tels, » il faut les nourrir de la chair de leurs en- » nemis. »

Le général Braddock, avec 6,000 *hommes de troupes réglées et* 36 *canons, est battu à plate couture par* 250 *Français et* 650 *sauvages.*

Les projets de M. de la Gallisonniere, projets suivis par son successeur, commencèrent à inquiéter les Anglais, qui ne purent voir sans chagrin et sans crainte, les Français former derrière eux des établissemens qui semblaient les envelopper.

Les colonies anglaises craignirent que les monts Apalaches, qui devaient servir de limites naturelles aux deux nations, ne fussent une barrière insuffisante contre les entreprise d'un voisin puissant et belliqueux. Dans la crainte où elles étaient des établisse-

mens qui se formaient, elles passèrent elles-mêmes ces montagnes, pour disputer aux Français la possession de l'Ohio. Cette tentative leur réussit mal; on battit tous leurs détachemens qui se succédaient, et on détruisit leurs forts à mesure qu'ils s'élevaient.

Pour laver l'affront que ces revers imprimaient à la nation, l'Angleterre fit passer des forces considérables au Nouveau-Monde, sous les ordres du général Braddock.

Ce général allait attaquer, dans l'été de 1775, le fort Duquesne, avec 36 canons et 6,000 hommes de troupes réglées, lorsqu'il fut surpris à quatre lieues de la place, par 250 Français et 650 sauvages, qui massacrèrent l'armée anglaise. Ce revers inoui arrêta la marche des trois autres corps nombreux qui allaient fondre sur le Canada. La terreur qu'il imprima sur les esprits, les obligea de regagner leurs quartiers; et leur timidité se montra tellement dans la campagne suivante, que leur embarras enhardit les Français, malgré leur infériorité, à entreprendre sur eux.

Le fort Carillon résiste aux attaques de 6,300 Anglais et de 13,000 hommes de milice de leurs colonies, avec une faible garnison.

Plusieurs généraux anglais, occupés, en 1758, à établir pendant l'hiver une bonne discipline dans les différens corps qui composaient leurs armées, les formèrent à combattre dans les bois à la manière des sauvages; et, dès que la saison le put permettre, ils se mirent en campagne avec 6,300 hommes de troupes réglées, et 13,000 hommes de milices de leurs colonies. Cette armée s'assembla sur les ruines du fort Saint-Georges, d'où elle s'embarqua sur le lac du Saint-Sacrement, qui séparait les colonies des deux nations, et se porta sur le fort Carillon, qui n'en était éloigné que de quatre lieues.

Ce poste, qui venait d'être établi au commencement de la guerre pour couvrir le Canada, n'avait ni l'étendue ni les forces qu'il

eût fallu pour arrêter l'ennemi qui venait l'assaillir. Tout ce qu'on put faire, fut de former à la hâte, sous le canon de la place, des retranchemens de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres; et l'on fit en avant deux retranchemens des abattis d'arbres renversés, dont les branches, coupées et affilées, faisaient l'effet de chevaux de frise; et les drapeaux étaient plantés sur les remparts du fort, qui ne contenait que 3,500 hommes.

Les Anglais, résolus de laver les affronts qui ternissaient depuis long-temps la gloire de leurs armes, dans un pays où la prospérité de leur commerce tenait au succès de la guerre, crurent, avec une telle supériorité de forces, exterminer facilement les Français enfermés dans le fort Carillon.

Le 8 juillet de cette année, ils se précipitèrent sur les palissades avec une fureur aveugle. On les foudroyait à l'aise du haut du parapet, sans qu'ils pussent nuire aux assiégés. Ils tombèrent en file et embarrassés dans les troncs d'arbres; mais leurs

pertes ne faisaient qu'augmenter leur rage. elle se soutint pendant plus de quatre heures, et leur coûta plus de 4,000 de leurs plus braves guerriers, avant qu'ils abandonnassent une entreprise qui tenait plus de la rage que de la valeur. Toutes les actions de détail ne leur furent pas plus heureuses: ils n'attaquèrent pas un poste sans être repoussés avec perte; ils ne hasardèrent pas un détachement qui ne fût battu, pas un convoi qui ne fût coupé et intercepté; la rigueur même des hivers ne fut point un obstacle à la valeur des Canadiens et des sauvages, qui profitaient de ce temps d'inaction de leurs ennemis pour faire des courses, et porter le fer et le feu jusque dans le centre des colonies anglaises.

Tant de désastres pour la nation anglaise avaient leur source dans une fausse opinion qu'avait le gouvernement britannique, que ses forces maritimes suffisaient pour être toujours supérieures dans l'Amérique septentrionale, et pour intercepter les secours que leurs ennemis tenteraient d'y porter.

L'expérience avait en vain démenti ce système : on y persista. Le service des généraux ne fut guère plus heureux : presque tous manquaient également d'intelligence, de vigueur et d'activité. Les troupes avaient cette fierté de caractère et ce courage que puise l'Anglais dans la nature de son gouvernement; mais elles étaient épuisées par des fatigues excessives, que rien ne soulageait dans un pays dénué des commodités de l'Europe. Quant aux milices des colonies, elles n'étaient composées que de cultivateurs paisibles, qui n'étaient nullement aguerris, qui n'étaient point habitués, comme les Canadiens, aux fatigues des longues courses, au carnage, par l'habitude de la chasse, et qui n'avaient rien absolument de la vivacité militaire des colons français. Leurs défenses mal ordonnées n'avaient pas cette réciprocité de soutien, cet ensemble qui en fait la force. Les provinces, divisées d'intérêts, n'étaient pas rapprochées par l'autorité d'un chef unique, et ne pouvaient avoir, par conséquent, cette unité de sentiment qui

contribue le plus au succès. La saison d'agir se passait en vaines discussions. Tout plan d'opérations, rejeté par une assemblée, était abandonné; si l'on en adoptait un, sa publicité le faisait échouer. On s'était brouillé avec les sauvages; les Français, pour se les concilier, avaient pris leurs mœurs.

Les Anglais, toujours exagérés et calomniateurs effrontés de leurs ennemis, n'eurent pas de honte de publier, dans leurs écrits fanatiques, que les Français achetaient des sauvages les crânes de leurs ennemis; qu'ils se trouvaient aux danses que ces barbares faisaient lors de l'exécution de leurs prisonniers; qu'ils excitaient leurs cruautés, et qu'ils partageaient leurs horribles festins. Mais ces imputations calomnieuses leur appartiendraient plutôt à eux, qui ont substitué le fanatisme de la patrie à celui de la religion, qui haïssent encore plus les autres nations qu'ils ne s'aiment eux-mêmes, qu'à une nation douce et trop aimante, telle qu'on connaît la nation française, non seulement en Europe, mais par toute la terre.

Protestation de plusieurs pairs contre la manière de traiter les colonies anglaises de l'Amérique.

Le parlement s'étant assemblé le 7 janvier 1775, porta sa première attention sur les affaires de l'Amérique, et mit sur le tapis un projet d'adresse et de remercimens au roi, où l'on qualifiait les colonies d'*audacieuses*, de *désobéissantes* et de *rebelles*. L'avis de l'adresse passa à la pluralité, quoiqu'elle n'eût pas eu une approbation unanime.

Quelques membres de la chambre des pairs protestèrent ouvertement contre cette adhésion à l'ancien système, et voici les motifs sur lesquels ils fondèrent leur refus : « Nous ne pouvons, dirent-ils, consentir à » cette adresse, en ce qu'elle emporte une » approbation marquée du système du pré- » cédent parlement à l'égard des colonies ; » système malheureux, conçu avec si peu » de prudence, suivi avec si peu de pré- » voyance, de consistance et de modération ;

» système qui a tout mis en combustion » dans les colonies, etc. » Cette protestation, signée des ducs de Richemont et de Cortland, du marquis de Bokingam, des lords Abingdon, Combden, et de quelques autres membres de la chambre haute, jette un jour singulier sur l'affaire de l'Amérique.

Les difficultés faites au sujet de l'envoi de l'adresse au roi, reprirent encore plus de vigueur au mois de février de cette présente année, lors de la lecture qui en fut faite au parlement. L'envoi, très vivement débattu, n'en fut pas moins résolu, quoique les partisans du système opposé à celui du lord North se fussent accrus de moitié. Dix-huit pairs protestèrent contre la résolution de la chambre. Voyons sur quels motifs les gens de poids fondent leur protestation, pour mettre nos lecteurs en état de juger, en connaissance de cause, de la solidité ou de l'insuffisance des raisons de part et d'autre.

« Nous ne voulons point, disent ces pairs, » que la patrie ait à nous reprocher un jour

» la honte et les maux qu'entraînerait in-
» failliblement une conduite aussi inconsi-
» dérée qu'indécente, et tout à fait contraire
» à la constitution. Ne pouvant non plus, en
» honneur et en conscience, approuver une
» adresse qui loue la modération avec la-
» quelle les colonies ont été traitées ; une
» adresse qui approuve, comme justes et
» nécessaires, et même comme pleins de
» douceur, des actes rigoureux, fruit de
» l'absurde système qui a déjà produit des
» effets si déplorables..... ; une adresse,
» enfin, qui équivaut à une déclaration de
» guerre... ; qui ne contient aucun offre so-
» lide de redresser les griefs ; qui promet, au
» contraire, de l'appui à ces ministres, dont
» la conduite violente a porté l'embrasement
» dans l'Amérique, et brouillé toutes les
» affaires de la Grande-Bretagne, etc. »

Mais ces membres de la chambre haute exprimaient-ils le vœu de la saine partie de la nation, ou suivaient-ils eux-mêmes l'illusion d'un préjugé aveugle et la pente de quelque intérêt personnel? Mettons leur

protestation à part, et jugeons d'après les faits.

Le lord Catham ayant proposé à la chambre haute, au mois de février 1775, un plan de conciliation entre la Grande-Bretagne et les colonies, le commun conseil arrêta, dans son assemblée du 10 du même mois, qu'il lui en serait fait des remercîmens. Le secrétaire de la ville fut député vers lui à cet effet, et, le 13 dudit mois, le lord Catham en fit ses remercîmens au lord maire, en lui disant : « Qu'il s'estimait trop heureux de » voir ses efforts, pour prévenir les horreurs » d'une guerre civile, honorés et soutenus » par le grand corps du royaume. »

Dans le même temps, les marchands de Londres et de Bristol présentaient, par l'alderman Laily et le sieur Burthe, des requêtes au parlement, pour le supplier de faire cesser la division, et de rétablir le commerce entre la Grande-Bretagne et les colonies. Les négocians de Nottingham en présentèrent une pareille par le général Hove.

Toutes ces représentations furent sans

effet, et le parti contraire prévalut toujours. Ces partisans, sans y avoir le moindre égard, se portèrent contre les Américains, à des résolutions ultérieures, et, le 8 mars 1776, ils firent passer au parlement un bill : « Pour défendre aux colonies, à compter » du 1er juillet, lors prochain, d'exporter » leurs marchandises ailleurs que dans les » possessions de l'empire britannique, sous » peine de confiscation et saisie des mar- » chandises. »

Les membres de la corporation de Londres s'assemblèrent extraordinairement pour dresser une pétition contre ce bill. Le lord maire, les aldermans, les marchands de Londres, en firent voir les inconvéniens et le danger, par deux requêtes que le marquis de Bokingham présenta à la chambre haute; les négocians de Londres portèrent même leur pétition au pied du trône. La réponse qu'on y fit, fut de hâter l'exécution du bill de saisie et confiscation, auquel le roi donna son consentement au parlement, le 24 du même mois.

Description de la ville de Québec.

La capitale du Canada est Québec, ville médiocrement grande : elle est partagée en haute et basse ville. Les marchands habitent cette dernière à cause de la commodité du port, le long duquel ils ont fait bâtir de très belles maisons à trois étages., d'une pierre aussi dure que le marbre. La haute ville n'est pas moins belle ni moins peuplée. La citadelle, bâtie sur le terrain le plus élevé, est la résidence du gouverneur; c'est la vue la plus belle et la plus étendue qui soit au monde. Les habitans qui demeurent au bord du fleuve Saint-Laurent, et conséquemment dans la basse ville, ne ressentent pas la moitié tant de froid que ceux de la haute, outre qu'ils ont la commodité de faire transporter en bateau, jusque devant leurs maisons, le blé, le bois et les autres provisions nécessaires; mais, si l'hiver est plus rude dans la haute ville, l'été n'y est pas si chaud; il s'y élève un vent frais qui tempère

l'ardeur du soleil. On va de l'une à l'autre ville par un chemin assez large, un peu escarpé, et bordé de maisons des deux côtés.

L'intendant demeure dans un fond peu éloigné, sur le bord d'une petite rivière qui, se joignant au fleuve Saint-Laurent, renferme la ville dans un angle droit. Il est logé dans le palais où le conseil général s'assemble quatre fois la semaine. On voit à côté de grands magasins de munitions de guerre et de bouche.

Il y a six églises à la haute ville : la cathédrale est composée de l'évêque et de douze chanoines, qui vivent en communauté comme des religieux ; leur maison, qui est fort grande, et dont l'architecture est un chef-d'œuvre, appartient au chapitre. Ces bons prêtres, qui se contentent du simple nécessaire, ne se mêlent uniquement que des affaires de leur église ; leur service est à peu près semblable à celui des cathédrales de France.

Le gouverneur général, l'intendant et

douze conseillers, composent le sénat du Canada, qui se tient à Québec : ils jugent sans appel et en dernier ressort toutes sortes de procès. L'intendant s'arroge le droit de présidence; mais le gouverneur le lui dispute. On ne connaît point d'avocats, ni procureurs, ni greffiers; chacun y plaide sa cause. Les juges n'ont que six cents francs d'appointemens : comme ces messieurs n'ont pas de quoi se défrayer de la robe et du bonnet, ils sont dispensés d'en porter. Outre ce tribunal, il y a encore un lieutenant général civil et criminel, un procureur du roi, un grand prevôt et un grand maître des eaux et forêts.

On se sert de traineaux, tant à la ville qu'à la campagne, pour voitures d'hiver; les chevaux qui les traînent semblent être de vraies machines, tant ils sont impénétrables au froid. On va d'ici à la ville de Montréal, durant l'hiver, sur le fleuve glacé, par le moyen de traîneaux, sur lesquels on fait quinze lieues par jour.

Description du fleuve Saint-Laurent.

La source du fleuve Saint-Laurent nous à été inconnue jusqu'à présent ; car, quoiqu'on l'ait remonté jusqu'à sept ou huit cents lieues, on n'a pu en trouver l'origine. Le plus loin que les coureurs de bois aient été, c'est au lac de Lenemipigon, qui se décharge dans le lac Supérieur ; le lac Supérieur dans celui des Hurons ; le lac des Hurons dans le lac Erié ; le lac Erié dans le lac de Frontenac ; et celui-ci forme ce grand fleuve, qui coule vingt lieues assez paisiblement, et ensuite trente autres avec beaucoup de rapidité jusqu'à la ville de Montréal, d'où il continue son cours avec modération jusqu'à Québec, s'élargissant de là peu à peu jusqu'à son embouchure, qui en est éloignée de plus de cent lieues.

S'il faut en croire les sauvages du Nord ce fleuve sort du grand lac des Assinipouals qu'ils disent être plus vaste qu'aucun de ceux que nous avons nommés, et ce lac des Assi-

nipouals est situé à cinquante ou soixante lieues de celui de Lenemipigon; ce fleuve a vingt ou vingt-deux lieues de largeur à son embouchure, au milieu de laquelle on voit l'île d'Anticostie, qui en a vingt de longueur.

On ne peut naviguer de nuit sur le fleuve Saint-Laurent; car il est dangereux de naviguer dans l'obscurité à cause des battures et des rochers. On mouille l'ancre tous les soirs; et les ténèbres n'empêchent pas de voir une grande quantité d'habitations situées aux deux côtés du fleuve, qui ne sont éloignées les unes des autres d'une portée de fusil. Il n'y a plus de sûreté à marcher sur le bord de ce fleuve, à cause des arbres épais et touffus dont il est planté. Les sauvages sont habitués à sauter de rocher en rocher, à percer les ronces et les broussailles, à courir à travers les épines et les buissons comme en rase campagne.

Le fleuve Saint-Laurent est plus profond que la mer même; il traverse plusieurs lacs, qui ont chacun plusieurs centaines de lieues de tour, et sont très poissonneux. Ses eaux

se mêlant avec celles de la mer, deviennent si salées qu'on n'en saurait boire.

Poissons et coquillages du fleuve Saint-Laurent, depuis son embouchure jusqu'aux lacs du Canada.

Baleineaux, souffleurs, marsouins blancs, saumons, anguilles, maquereaux, harengs, gasparots, bars, aloses, morues, plies, éperlans, turbots, brochets, poissons dorés, rougets, lamproies, merlans, raies, congres, vaches marines.

Homars, écrevisses, petoncles, moues.

Poissons des lacs et des rivières qui se déchargent dans le fleuve.

Esturgeons, poissons armés, truites, poissons blancs, espèce de harengs, anguilles barbues, mulets, carpes, cabots, goujons.

Description de la cataracte de Niagara, la plus belle de l'univers.

Entre le lac Erié et le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent fait une chute de cent toises, dite le Saut de Niagara. On voit, sur une hauteur de sept ou huit cents pieds, une nappe ou une eau de demi-lieue de largeur. Vers le bord de ce sommet liquide s'élève une île penchante, et que l'on croirait à l'œil près de culbuter jusqu'au pied de la montagne : cette île est environnée de courans qui sont d'une rapidité extraordinaire. Les animaux terrestres et les poissons y sont souvent attrapés ; car, dès qu'ils ont seulement traversé un demi-quart de lieue au dessus du Saut, ces mêmes courans les entraînent et les font tomber. La chute de ces pauvres bêtes est une bonne manne pour les Iroquois : il y en a toujours une cinquantaine à deux lieues de là, qui viennent en canot tirer les poissons et les animaux qui se sont tués en tombant.

Cette cataracte est la plus effrayante de la terre : on en entend le bruit de plus de dix lieues. Il y a de plus, en cet endroit-là, une singularité bien remarquable, c'est que trois hommes peuvent aisément passer de front entre la cascade et le pied du rocher, et ne recevoir que quelques gouttes d'eau.

Mœurs et manières des sauvages.

Les sauvages ne connaissent ni le tien ni le mien, car on peut dire que ce qui est à l'un est à l'autre. Lorsqu'un sauvage n'a pas réussi à la chasse des castors, ses compatriotes le secourent sans en être priés. Si son fusil se crève ou se casse, chacun d'eux s'empresse de lui en offrir un autre. Si ses enfans sont pris ou tués par les ennemis, on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsister. Il n'y a que ceux qui sont chrétiens chez qui l'argent soit en usage ; les autres ne veulent ni le manier, ni même le voir. Ils disent qu'on se tue, qu'on se pille, qu'on se diffame, qu'on se

vendet qu'on se trahit parmi nous pour de l'argent. Ils trouvent étrange que les uns aient plus de bien que les autres, et que ceux qui en ont le plus soient estimés davantage que ceux qui en ont le moins; enfin ils disent que le titre de sauvage, dont nous les qualifions, nous conviendrait mieux que celui d'hommes, puisqu'il n'y a rien moins que de l'homme sage dans toutes nos actions. On a beau leur donner des raisons pour leur faire connaître que la propriété des biens est utile au maintien de la société, ils se moquent de tout ce qu'on peut leur dire sur cela.

Ils ne se querellent, ni ne se battent, ni ne se volent, et ne médisent jamais les uns des autres. Ils se moquent des sciences et des arts; ils se raillent de la grande subordination qu'ils remarquent parmi nous. Ils nous traitent d'esclaves; ils disent que nous sommes des misérables dont la vie ne tient à rien; que nous nous dégradons de notre condition, en nous réduisant à la servitude d'un seu homme qui peut tout, et qui n'a

d'autre loi que sa volonté; que nous nous battons et nous querellons incessamment; que les enfans se moquent de leurs pères; que nous ne sommes jamais d'accord; que nous nous emprisonnons les uns les autres, et que même nous nous détruisons en public.

Ils prétendent que toutes nos sciences ne valent pas celle de savoir passer la vie dans une tranquillité parfaite; qu'un homme n'est homme chez nous qu'autant qu'il est riche; mais que, parmi eux, il faut pour être homme, avoir le talent de bien courir chasser, pêcher, tirer un coup de flèche et de fusil, conduire un canot, savoir faire la guerre, connaître les forêts, vivre de peu, construire des cabanes, couper des arbres, et savoir faire cent lieues dans les bois sans autre guide ni provision que son arc et ses flèches.

Ils disent que nous sommes des trompeurs, qui leur vendent de très mauvaises marchandises quatre fois plus qu'elles ne valent en échange de leurs castors.

Leur nourriture.

Les sauvages ne mangent que du rôti et du bouilli, avalent quantité de bouillons de viande et de poisson ; ils ne peuvent souffrir le goût du sel ni des épiceries : ils sont surpris que nous puissions vivre trente ans, à cause de nos vins et de nos épiceries. Ils dînent ordinairement quarante ou cinquante de compagnie, et quelquefois ils sont plus de trois cents. Le prélude est une danse de deux heures avant le repas, chacun y chante ses exploits et ceux de ses ancêtres. Celui qui danse est seul en cette occasion, et les autres sont assis sur le derrière, qui marquent la cadence par un ton de voix, hé, hé, hé, et chacun se lève à son tour pour faire sa danse.

Habits des deux sexes. — Leurs logemens, etc.

Les personnes qui ont dépeint les sauva-

ges velus, n'en avaient jamais vus, car il ne leur paraît ni poil ni barbe en nul endroit du corps. Ils sont généralement droits, bien faits, de belle taille, et mieux proportionnés pour les Américains que pour les Européens, les Iroquois sont plus grands, plus vaillans et plus rusés que les autres peuples; mais moins agiles et moins adroits, tant à la guerre qu'à la chasse, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre.

Les sauvages sont tous sanguins et de couleur presque olivâtre, et leurs visages sont beaux en général, aussi bien que leur taille.

Les femmes sont de la taille qui passe la médiocre, belles autant qu'on le puisse imaginer, mais mal faites, très grasses et pesantes. Elles portent leurs cheveux roulés derrière le dos avec une espèce de ruban, et ce rouleau leur pend jusqu'à la ceinture; elles ne les coupent jamais, les laissant croître pendant toute leur vie sans y toucher; au lieu que les hommes les coupent tous les mois. Elles sont couvertes depuis le cou jusqu'au dessus du genou, croisant leurs jam-

bes lorsqu'elles s'asseient; les filles le font pareillement. Les mères se servent de certaines petites planches rembourrées de coton, sur lesquelles ils semblent que leurs enfans aient le dos collé. Elles y attachent aussi des cordes pour suspendre leurs enfans à des branches d'arbres, lorsqu'elles ont quelque chose à faire, dans le temps qu'elles sont au bois.

Les hommes ont une pièce d'étoffe qui leur conserve le derrière et la moitié des cuisses par devant, au lieu que les jeunes gens sont nus comme la main. Ils disent que la nudité ne choque la bienséance que par l'usage et par l'idée que les Européens ont attachée à cet état. Cependant les uns et les autres portent négligemment une couverture de peau ou d'écarlate sur leur dos, sortent de leurs cabanes pour se promener dans le village, ou faire des visites. ils portent des capotes, selon la saison, lorsqu'ils vont à la guerre ou à la chasse, tant pour se parer du froid durant l'hiver, que des moucherons pendant l'été. Ils se servent alors de certains bonnets,

de la forme d'un chapeau, et de souliers de la figure ou de peau d'élan ou de cerf, qui leur montent jusqu'à demi-jambe.

Leurs villages sont fortifiés de doubles pallissades d'un bois très dur, gros comme la cuisse, de 15 pieds de hauteur, avec de petits carrés au milieu des courtines. Leurs cabanes ont ordinairement 80 pieds de longueur, 25 ou 30 de largeur et 20 de hauteur. Elles sont couvertes d'écorce d'ormeau ou de bois blanc. On voit deux estrades, l'une à droite et l'autre à gauche, de 9 pieds de largeur et d'un pied d'élévation. Ils font leurs feux entre ces deux estrades, et la fumée sort par des ouvertures faites sur le sommet de ces cabanes.

Leur religion.

Tous les sauvages soutiennent qu'il faut qu'il y ait un Dieu, puisqu'on ne voit rien parmi les choses matérielles, qui subsiste nécessairement et par sa propre nature. Ils prouvent son existence par la composition

de l'univers, qui fait remonter à un être superieur et tout puissant; d'où il s'ensuit, disent-ils, que l'homme n'a pas été fait par hasard, et qu'il est l'ouvage d'un principe supérieur en sagesse et en connaissances, qu'ils appellent le Grand-Esprit ou le maître de la vie, et qu'ils adorent de la manière du monde la plus abstraite. Voici comment ils s'expliquent sans définition qui puisse contenter.

L'existence de Dieu étant inséparablement unie avec son essence, il contient tout, il paraît en tout, il agit en tout, et il donne le mouvement à toutes choses. Enfin tout ce qu'on voit, et tout ce qu'on conçoit, est ce Dieu qui, subsistant sans bornes, sans limites et sans corps, ne doit point être représenté sous la figure d'un vieillard, ni de quelque autre que ce puisse être, quelque belle, vaste ou étendue qu'elle soit: ce qui fait qu'ils l'adorent en tout ce qui paraît au monde. Cela est si vrai, que dès qu'ils voient quelque chose de beau, de curieux ou de surprenant, surtout le soleil et les autres astres, ils s'écrient

ainsi : « O Grand-Esprit, nous te voyons partout. » C'est de cette manière qu'en réfléchissant sur les moindres bagatelles, ils reconnaissent un être créateur sous ce nom de Grand-Esprit, ou de maître de la vie.

Leurs mariages.

Les jeunes gens, chez eux, ne se marient qu'à trente ans.

Ces peuples ne peuvent pas concevoir que les Européens, qui s'attribuent beaucoup d'esprit et de capacité, soient assez aveugles ou ignorans pour ne pas connaître que le mariage est pour eux une source de peines et de chagrins. Cet engagement pour la vie leur cause une surprise dont on ne peut les faire revenir; ils regardent comme une chose monstrueuse de se lier l'un avec l'autre sans espérance de pouvoir jamais rompre ce nœud; enfin, de quelque bonnes raisons qu'on puisse les presser, ils se tiennent fermes et immobiles à dire que nous naissons dans l'esclavage, et que nous ne méritons pas d'autre sort que celui de la servitude.

Leur mariage passerait chez nous, à juste titre, pour un commerce criminel. Par exemple, un sauvage qui s'est acquis la réputation de brave guerrier, s'étant signalé plusieurs fois contre les ennemis de la nation, voudra se marier par un contrat, ou, pour mieux dire, par un bail de trente années, dans l'espérance de se voir, pendant sa vieillesse, une famille qui le fasse subsister : ce brave cherchera une fille qui lui convienne; ensuite, les deux parties étant d'accord, elles font part du dessein à leurs parens; ceux-ci n'oseraient y contredire : il faut qu'ils y consentent, et, pour être témoins de la cérémonie, ils s'assemblent dans la cabane du plus ancien parent, où le festin se trouve prêt au jour fixé. La table est couverte avec profusion de tout ce qu'il y a de plus exquis; l'assemblée est ordinairement nombreuse; on y chante, on y danse, et l'on s'y divertit à la manière du pays.

Après la fin du repas et des divertissemens, tous les parans du futur époux se

retirent, à la réserve des quatre plus vieux; ensuite la future épouse se présente à l'une des portes de cette cabane, accompagnée de ses quatre plus vieilles parentes : aussitôt le plus âgé la vient recevoir et la conduit à son prétendu, dans un lieu où les deux épousés se tiennent debout sur une belle natte, tenant une baguette chacun par un bout, pendant que les vieillards font de très courtes harangues. Dans cette posture, les mariés se haranguent tour à tour, et dansent ensemble en chantant et tenant toujours la baguette, laquelle ils rompent ensuite en autant de morceaux qu'il se trouve de témoins, pour les leur distribuer. Cela étant fait, on reconduit la mariée hors de la cabane, où les jeunes filles l'attendent pour la ramener en cérémonie à celle de son père, où le marié est obligé d'aller la trouver quand il lui plaît, jusqu'à ce qu'elle ait un enfant; car alors elle fait porter ses hardes chez son époux, pour y demeurer jusqu'à ce que le mariage soit rompu.

Il est permis à l'homme et à la femme de

se séparer quand il leur plaît. Ordinairement ils s'avertissent huit jours auparavant, se donnent des raisons pour se quitter honnêtement; mais ils ne se disent autre chose, si ce n'est qu'étant malade, le repos est plus convenable à leur santé que le mariage, alors les petits morceaux de baguette qui ont été distribués aux parens des mariés sont portés dans la cabane où la cérémonie s'est faite, pour y être brûlés en leur présence. Il faut remarquer que ces séparations se font sans dispute, sans querelle ni contradiction.

Les femmes sont aussi libres que les hommes de se remarier avec qui bon leur semble; mais, pour l'ordinaire, elles attendent trois mois et quelquefois six, avant de repasser à de secondes noces. Lorsqu'ils se séparent, les enfans sont partagés également; car les enfans sont le trésor des sauvages; si le nombre est impair, la femme en a plus que le mari.

Quoique la liberté de changer soit entière, on voit des sauvages qui n'ont jamais eu qu'une même femme, qu'ils ont gardée

pendant toute leur vie. Ils observent l'un et l'autre une fidélité inviolable pendant tout le temps du mariage. Lorsque la femme est sur le point d'accoucher, elle se retire dans une certaine cabane destinée à cet usage; ses servantes-esclaves l'accompagnent, la servent, et l'aident en tout ce qu'elles peuvent. Au reste, le sexe se délivre du fardeau naturel sans le secours de sages-femmes, et le temps des couches ne dure pas plus de deux ou trois jours. L'accouchée observe une espèce de purification pendant trente jours, si c'est un enfant mâle, et quarante si c'est une fille; ne retournant à la cabane de son mari qu'après ce temps expiré.

Leurs danses.

Les sauvages ont plusieurs sortes de danses : la principale est celle du calumet; les autres sont la danse du chef, la danse de guerre, la danse du mariage et la danse du sacrifice. Elles sont différentes les unes des autres, tant pour la cadence que pour les sauts;

mais il est impossible l'en faire la description, par le peu de rapport que ces danses ont avec les nôtres.

La danse du calumet est la plus belle et la plus grave. Il est vrai qu'on ne la dance qu'en certaines occasions; par exemple, lorsque des étrangers passent dans leurs pays, ou que leurs ennemis envoient des ambassadeurs pour faire des propositions de paix. Si c'est par terre que les uns ou les autres s'approchent du village, lorsqu'ils sont près d'y entrer, ils députent un des leurs, qui s'avance en criant qu'il porte le calumet de paix; cependant les autres s'arrêtent jusqu'à ce qu'on leur crie de venir : alors quelques jeunes gens sortent du village, à la porte duquel ils forment un ovale, et les étrangers s'approchent jusque là; ils dansent tous à la fois en formant un second ovale autour du porteur de ce calumet. Cette danse dure une demi-heure; ensuite on vient recevoir en cérémonie les voyageurs pour les conduire au festin. Les mêmes cérémonies s'observent envers les étrangers qui viennent par eau,

avec cette différence qu'ils envoient un canot jusqu'au pied du village, portant le calumet de paix à la proue, en forme de mât, et qu'il en part un du village pour aller au devant.

La danse de guerre se fait en rond, pendant laquelle les sauvages sont assis sur le derrière. Celui qui danse se promène en dansant à droite et à gauche; il chante en même temps ses exploits et ceux de ses aïeux. A la fin de chaque exploit, il donne un coup de massue sur un poteau planté au centre du cercle, près de certains joueurs qui battent la mesure sur une espèce de timbale. Chacun se lève à son tour pour chanter sa chanson. C'est ordinairement lorsqu'ils vont à la guerre, ou lorsqu'ils en reviennent.

Leurs jeux.

Ils ont trois sortes de jeux : celui des pailles est un jeu de nombres, où celui qui sait compter, diviser, soustraire ou multiplier le mieux par ces pailles, est assuré de gagner;

c'est purement un jeu d'esprit. Celui des noyaux est un jeu de hasard : ils sont noirs d'un côté et blancs de l'autre; on n'y joue qu'avec huit seulement. On les met dans un plat qu'on pose à terre, après avoir fait sauter ces noyaux en l'air : le côté noir est le bon; le nombre impair gagne, et les huit blancs ou noirs gagnent double; ce qui n'arrive pas souvent.

Le jeu de la pelote est un jeu d'exercice : elle est grosse comme les deux poings; et les raquettes dont ils se servent sont à peu près faites comme les nôtres, à la réserve que le manche a trois pieds de longueur. Les sauvages, qui y jouent ordinairement trois ou quatre cents à la fois, plantent deux piquets à cinq ou six cents pas l'un de l'autre; ensuite ils se partagent également en deux troupes; ils jettent la pelote en l'air à moitié chemin des deux piquets. Alors chaque bande tâche de la pousser jusqu'à son piquet : les uns courent à la balle et les autres se tiennent à droite et à gauche, à l'écart, pour être à portée d'accourir où elle tombera enfin ce jeu

est tellement d'exercice, qu'ils s'écorchent et se meurtrissent les jambes très souvent avec leurs raquettes, pour tâcher d'enlever cette balle. Tous ces jeux se font pour des festins; car il faut remarquer que, comme ils haïssent l'argent, ils ne le mettent jamais de leurs parties ; aussi peut-on dire que l'intérêt n'a jamais causé de division entre eux.

On ne saurait disconvenir que les sauvages n'aient beaucoup d'esprit, et qu'ils n'entendent parfaitement bien les intérêts de leurs nations.

Maladies et remèdes des sauvages.

Les sauvages sont robustes et vigoureux, d'un tempérament sanguin et d'une admirable complexion. Ils ne connaissent point ce grand nombre de maladies dont les Européens sont accablés, comme la goutte, gravelle, hydropisie, etc. Ils sont d'une santé inaltérable, quoiqu'ils ne prennent aucune précaution pour la conserver, et quoiqu'ils

dussent, ce semble, l'affaiblir par les exercices violens de la danse, de la chasse et des courses de guerre, où ils passent, dans un même jour, du chaud au froid et du froid au chaud; ce qui serait en Europe une cause de maladie mortelle. Il est vrai, cependant, que quelquefois ils attrappent de fortes pleurésies; mais cela est aussi rare qu'il est peu ordinaire qu'ils en guérissent lorsqu'ils en sont attaqués, car c'est l'unique maladie contre laquelle tous leurs remèdes sont inutiles.

L'eau-de-vie fait un terrible ravage chez les peuples du Canada; car le nombre de ceux qui en boivent est incomparablement plus grand que le nombre de ceux qui ont la force de s'en abstenir. Cette boisson, qui est meurtrière d'elle-même, et que l'on ne porte pas en ce pays-là sans l'avoir mixtionnée, les consume tellement, qu'il faut en avoir vu les funestes effets pour les croire. Elle éteint la chaleur naturelle, et les fait presque tous tomber dans cette langueur qu'on appelle consomption. On les voit pâles,

livides et décharnés comme des squelettes. Leurs festins, qui sont de copieux repas où l'on se fait un mérite de ne rien laisser, leur ruinent entièrement l'estomac. Ils prétendent qu'en buvant beaucoup d'eau ou de bouillon, la digestion se fait plus [illegible] chez eux que chez les Européens, qui chargent leur estomac de vin et d'autres liqueurs qui leur produisent des crudités.

Les sauvages ne s'étonnent pas de leurs maladies; ils craignent beaucoup moins la mort que la douleur du mal et sa durée. Lorsqu'ils sont malades, ils ne prennent que des bouillons, mangent peu, et lorsqu'ils sont assez heureux de pouvoir dormir, ils se croient sauvés. Ils disent souvent que le sommeil et les sueurs sont capables de guérir l'homme du monde le plus accablé d'infirmités. Quand ils sont si affaiblis qu'ils ne peuvent sortir du lit, leurs parens viennent danser et se réjouir devant eux pour les divertir. Ils ne manquent jamais d'être visités par les jongleurs, dont il est bon de dire deux mots.

Jongleurs, espèce de médecins.

Un jongleur est une espèce de médecin, ou, pour mieux dire, de charlatan, qui, s'étant guéri d'une maladie dangereuse, est assez fou pour s'imaginer qu'il est immortel, et qu'il a la vertu de pouvoir guérir toutes sortes de maux, en parlant aux bons et aux mauvais esprits. Or, quoique tout le monde se raille de ces jongleurs en leur absence, et qu'on les regarde comme des fous qui ont perdu le bon sens par quelque violente maladie, on les laisse approcher des malades, soit pour les divertir par leurs contes, ou pour les voir rêver, sauter, crier, hurler, et faire des grimaces et des contorsions, comme s'ils étaient possédés; et tout ce tintamarre se termine par demander un festin de cerf, ou de grosses truites pour la compagnie, qui a le plaisir de la bonne chère et du divertissement.

Ce jongleur vient voir le malade, l'examine fort soigneusement, en disant : « Si

» le méchant esprit est ici, nous le ferons » bien vite déloger. » Après quoi il se retire seul dans une petite tente faite exprès, où il chante et danse, hurlant comme un loup garou. Après qu'il a fini sa charlatanerie, il vient sucer le malade en quelque partie du corps, et lui dit, en tirant quelques osselets de sa bouche, que « ces mêmes osselets » sont sortis de son corps; qu'il prenne cou- » rage, puisque sa maladie est une bagatelle; » et afin d'être plus tôt guéri, il est expé- » dient qu'il envoie ses esclaves et ceux de » ses parens à la chasse aux élans, aux » cerfs, etc., pour manger de ces sortes de » viandes, dont sa guérison dépend absolu- » ment. »

Ces mêmes jongleurs leur apportent ordinairement certains jus de plantes ou de simples, qui sont des espèces de purgations qu'on appelle *maskiki*; mais les malades les gardent par complaisance plutôt que de les boire, parce qu'ils croient que les purgatifs échauffent la masse du sang, et qu'ils affaiblissent les veines et les artères par leurs

violentes secousses ; ils se contentent de prendre des bouillons, de se tenir bien chaudement, de dormir, s'ils le peuvent, et de boire de l'eau du lac ou de la fontaine, aussi bien durant l'accès des fièvres que dans les autres maux.

Funérailles des sauvages.

Dès qu'un sauvage est mort, on l'habille le plus proprement qu'il est possible, et les esclaves des parens le viennent pleurer. Ni mères, ni sœurs, ni frères, n'en paraissent nullement affligés ; ils disent qu'il est bien heureux de ne plus souffrir ; car ces bonnes gens croient, et ce n'est pas où ils se trompent, que la mort est un passage à une meilleure vie.

Dès que le mort est habillé, on l'assied sur une natte, de la même manière que s'il était vivant ; ses parens s'asseient autour de lui, chacun lui fait une harangue à son tour, ou on lui raconte tous ses exploits et ceux de ses ancêtres : l'orateur qui parle le dernier

s'exprime en ces termes : « Un tel, te voilà » assis avec nous ; tu as la même figure que » nous ; il ne te manque ni bras, ni tête, ni » jambes ; cependant tu cesses d'être, tu » commences à t'évaporer comme la fumée » de cette pipe. Qui est-ce qui nous parlait, » il y a deux jours ? Ce n'est pas toi, car tu » nous parlerais encore : il faut donc que ce » soit ton âme, qui est à présent dans le » grand pays des âmes, avec celle de notre » nation. Ton corps, que nous voyons ici, » sera dans six mois ce qu'il était il y a deux » cents ans. Tu ne sens rien, tu ne connais » rien, et tu ne vois rien, parce que tu n'es » rien. Cependant, par l'amitié que nous » portions à ton corps, lorsque l'esprit t'ani- » mait, nous te donnons des marques de la » vénération due à nos frères et à nos amis. »

Dès que les harrangues sont finies, les parens sortent pour faire place aux parentes, qui lui font les mêmes complimens ; ensuite on l'enferme vingt heures dans la cabane des morts, et, pendant ce temps-là, on fait des danses et des festins qui ne paraissent rien

moins que lugubres. Les vingt heures étant expirées, ses esclaves le portent sur leur dos jusqu'au lieu où on le met sur des piquets de dix pieds de hauteur, enseveli dans un double cercueil d'écorce, dans lequel on a eu la précaution de mettre ses armes, des pipes, du tabac et du blé d'Inde. Pendant que ces esclaves portent le cadavre, les parens et les parentes dansent en l'accompagnant; et d'autres esclaves se chargent du bagage dont les parens font présent au mort, et le transportent sur son cercueil.

Les sauvages de la Rivière-Longue brûlent les corps, et même ils les conservent dans des caveaux jusqu'à ce qu'il y en ait un assez grand nombre pour les brûler tous ensemble. Au reste, les sauvages ne connaissent point de deuil, et ne parlent jamais des morts en particulier, c'est-à-dire les nommant par leur nom : ils se moquent de nous lorsqu'ils nous entendent raconter le sort de nos parens, de nos rois et de nos généraux, etc.

Dès qu'un sauvage est mort, ses esclaves

se marient avec d'autres femmes esclaves, et ils font cabane ensemble, étant alors libres, c'est-à-dire n'ayant plus de maîtres à servir.

Leurs guerres.

Les sauvages se font la guerre au sujet de la chasse ou du passage sur leurs terres, parce que les limites sont réglées. Chaque nation connaît les bornes de son pays. Mais ces Américains sont aussi cruels envers leurs ennemis qu'ils sont équitables envers leurs alliés; car il se trouve parmi eux des nations qui traitent leurs prisonniers de guerre avec la dernière inhumanité. Lorsque les Européens s'ingèrent de reprocher à ces sauvages leur férocité, ils leurs répondent froidement que la vie n'est rien; qu'on ne se venge pas de ses ennemis en les égorgeant, mais en leur faisant souffrir des tourmens longs, âpres et aigus; et que, s'il n'y avait que la mort à craindre dans la guerre, les femmes la feraient aussi librement que les hommes.

Les sauvages ne font la guerre que par

surprise ; ils prennent toutes les precautions imaginables pour couvrir leur marche pendant le jour, envoyant à la découverte de tous côtés, à moins que le parti ne se sente assez fort pour n'avoir rien à craindre ; car alors ils se contentent de marcher fort serrés. Ces sauvages comptent sur la réputation de leur valeur, et s'imaginent que leurs ennemis n'auront pas l'audace de les attaquer, et que lorsqu'ils envoient à la découverte pendant le jour, c'est moins par la crainte d'en être surpris, que par le désir qu'ils ont de les surprendre.

Quantité de nations sauvages en Canada tremblent au seul nom des Iroquois ; car ceux-ci sont braves, experts, entreprenans, et capables de bien exécuter un projet. Il est vrai qu'ils sont moins alertes que la plupart de leurs ennemis, et moins adroits pour le combat de la massue ; c'est pour cela qu'ils ne forment jamais que des partis nombreux, et qu'ils marchent à plus petites journées que les autres sauvages : ces derniers ont des talons merveilleux pour faire une guerre de sur-

prise, car ils connaissent mieux la piste des hommes ou des bêtes sur l'herbe et sur les feuilles, que les Européens ne le pourraient connaître sur la neige ou sur le sable mouillé. Outre cela, ils distinguent facilement si ces traces sont vieilles ou nouvelles, aussi bien que le nombre et l'espèce qu'elles désignent, et ils suivent ces vestiges des jours entiers sans prendre le change.

Les guerriers n'entreprennent jamais rien sans l'avis des anciens, auxquels ils proposent leurs desseins sur ce qu'ils veulent entreprendre. Ces vieillards s'assemblent alors, et ils délibèrent sur les propositions des guerriers; ensuite l'orateur, sortant de la cabane du conseil, déclare tout haut ce que l'on a résolu sur les propositions, afin que tout le village en soit informé.

Chasse des castors.

C'est ordinairement au commencement d l'automne que les sauvages partent de leurs villages en canots pour s'aller poster en des

lieux de chasse : chaque chasseur établit son domicile au centre du terrain de son district. Il y a huit ou dix chasseurs dans chaque cabane, qui, pour leur part, ont quatre ou cinq étangs. Sur chaque étang il y a tout au moins une loge à castors, et quelquefois deux ou trois.

Les castors se prennent rarement aux piéges, à moins que d'y mettre certain bois de tremble rouge, qui est une espéce de saule qu'ils aiment beaucoup. On les prend l'automne en faisant un grand trou au pied de leur digue, pour faire couler toute l'eau de l'étang; ensuite les castors se trouvant à sec, les sauvages les tuent tous, à la réserve d'une douzaine de femelles et d'une demi-douzaine de mâles; ensuite ils réparent avec beaucoup d'exactitude le trou qu'ils ont fait, et ils font en sorte que l'étang se remplisse d'eau comme auparavant.

Pour ce qui est de la chasse que l'on fait en hiver, lorsque l'étang est glacé, ils font des trous aux environs de la loge des castors, dans lesquels il passent des rets de l'un

l'autre, et lorsqu'ils sont tendus comme il faut, ils découvrent à coups de hache la cabane de ces pauvres animaux, qui, se jetant à l'eau et venant prendre haleine à ces trous, s'enveloppent dans des filets. Il n'en échappe pas un seul; mais, comme les sauvages ne veulent pas les détruire, ils rejettent dans les trous un même nombre de castors mâles et femelles, comme ils le pratiquent dans les chasses qu'ils font en automne.

On peut les tuer aussi lorsqu'ils nagent sur l'eau, ou quand ils viennent à terre couper des arbres; mais il faut être bien caché et ne pas remuer; car, au moindre bruit qu'ils entendent, ils se jettent dans l'eau et plongent jusqu'à leurs cabanes. Cette manière de chasser est proprement celles des voyageurs, qui, se trouvant campés proche de quelque étang à castor, tâchent d'en surprendre quelques-uns en s'embusquant derrière quelque souche, ou quelque gros arbre, jusqu'à l'entrée de la nuit.

Pêche curieuse des anguilles.

On voit avec plaisir faire la pêche des an-
guilles par les habitans qui sont établis de-
puis Québec jusqu'à quinze lieues au dessus.
Lorsque la marrée est basse et que le flu-
s'est retiré, ils barrent et traversent de claie
cet espace de rivage que l'eau couvrait au-
paravant. Ils mettent entre ces claies, de dis-
tance à autre, des ruches, paniers, bouteu
et bouts de quèvres, qui demeurent en ce
état-là trois mois, si c'est une pêche du
printemps, et deux mois, si c'est une pêche
d'automne, sans qu'on soit obligé d'y tou-
cher. Toutes les fois que la marrée monte
les anguilles, cherchant les bords du fleuve
et les fonds plats, se traînent en foule vers
ces lieux-là; et lorsque la marrée se retire
et qu'elles veulent regagner le rivage, elles
trouvent les claies qui, les empêchant de sui-
vre le courant, les obligent à s'enfourner dans
ces engins, quand la marée est tout à fait basse,
on vide ces mêmes engins qui sont si pleins

u'ils en rompent, et on en retire des anguilles ussi longues et aussi grosses qu'on en puisse oir. On les sale on les met en barriques, où lles se conservent un an sans se corrompre.

Ces anguilles sont merveilleuses à toutes es sauces : messieurs les conseillers de Québec leur font bonne justice à table, et ils ont fort mortifiés quand cette manne ne ombe point.

LA PENSYLVANIE.

Sa température. —Fertilité extraordinaire de ce pays.—Ses productions.

Un des plus célèbres établissemens qui aient été fondés dans le Nouveau-Monde est la Pensylvanie, qui a pris son nom de Guillaume Pen, fils de l'amiral anglais de ce nom. Le ciel de ce pays est pur et serein, l'air bon et les eaux très saines, les saisons marquées, mais temperees; en un mot, le ciel semble avoir fait ce pays pour les gens qui l'habitent, et les habitans pour le pays.

La haute Pensylvanie gît sous la même latitude que Naples en Italie, et Montpellier en France, deux places des plus saines et des plus agréables qu'on connaisse en Europe; mais il s'en faut beaucoup qu'on puisse conclure de ce rapport de latitude une température égale d'air en cette partie du Nouveau-

Monde, et les pays qui sont en Europe sous le même parallèle. Il est de fait que les climats, dans tout le continent d'Amérique diffèrent beaucoup de ceux qui leur correspondent en Europe.

L'hiver, dans la Pensylvanie, est quelquefois assez rude pour glacer la rivière de Dalavare; et la chaleur n'y est pas moins grande pendant l'été qu'en Italie, si elle n'y est plus forte; et si des brises qui s'élèvent dans cette saison n'en tempéraient l'ardeur, il serait difficile de la supporter. Ces sortes de vents frais viennent ordinairement du sud-ouest dans cette saison : dans les trois autres, le vent vient presque toujours du nord-ouest. Cette direction presque constante du vent explique très naturellement la cause des grands froids qui se font sentir dans la Pensylvanie. Ces vents, en effet, passant sur des lacs immenses et des montagnes couvertes de neiges, telles que sont celles du Canada, doivent se refroidir considérablement avant d'arriver dans cette province, et y apporter ce froid qui s'y fait

sentir si vivement, quoiqu à une latitude où la chaleur est grande en Europe dans les pays qui lui correspondent.

Malgré la rigueur des hivers, la terre y est fertile, grasse, aisée à essarter, les racines des arbres ne s'y enfonçant pas à une grande profondeur. Un grand nombre de rivières et beaucoup de canaux creusés de main d'homme, entrecoupent ce pays de manière à y rendre les transports faciles, et à accélérer singulièrement les opérations du commerce Il y croît des arbres de toute espèce, comme le chêne, le noisetier, le cèdre, le noyer, le frêne blanc et noir, le hêtre, le cyprès, les peupliers, l'arbre à gomme, le sassafras, etc.

Les blés, les légumes, les fruits, y viennent en abondance. On y cultive surtout le maïs ou gros mil, le chanvre, le lin. Un boisseau de blé, grains ou légumes de toute nature, y produit depuis quarante jusqu'à soixante boisseaux. On peut inférer de là combien la terre y est fertile. Un colon, nommé Edouard Jones, ayant semé dans

sa terre un grain d'orge venu d'Angleterre, ce grain produisit soixante-et-dix tiges, chargées chacune d'un épi; mais, ce fait étant unique, ce serait exagérer que d'en conclure une fertiltié égale de tous les autres et dans tout le pays.

Les quadrupèdes qui se trouvent dans ce pays, sont des daims, des élans, des lapins, des castors, des loutres, des écureuils, des chats sauvages, des panthères, des loups, des renards, des minks, des rats musqués, et l'animal qu'on nomme pêcheur. On y a transporté de l'Angleterre des chevaux, des bœufs et du menu bétail. Ces espèces y ont tellement multiplié, qu'un planteur ordinaire (c'est le nom qu'on donne aux colons dans toutes les colonies anglaises) a communément des troupeaux de quatre à cinq cents pièces de gros et menu bétail.

La volaille y est très commune; les coqs et poules d'Inde y sont d une grosseur extraordinaire, et du poids de quarante à cinquante livres. On y trouve en gibier des lièvres, des faisans, des francolins, des ra-

miers, des perdrix, des merles, des cygnes, des oies et canards sauvages, des sarcelles, des bécassines, des courlis, etc.

La baie de la Delavare abonde en esturgeons, en anguilles, en perches, en éperlans, et en une infinité d'autres espèces dont l'énumération serait ici superflue. On trouve dans la Pensylvanie des mines de fer très riches par l'abondance du métail et sa qualité.

Quakers, secte d'anabaptistes; leur religion.

On sait que dès que les idées de réformation en matière de religion se répandirent en Europe, elles y donnèrent naissance à une infinité d'opinions plus extravagantes les unes que les autres. Parmi les sectes qui se distinguèrent le plus par la singularité de leur croyance, celle des anabaptistes mérite un examen particulier. Le symbole de ces sectaires était court. Ils se croyaient en possession de la pure parole de Dieu, et, à ce titre, ils ne croyaient devoir communiquer

avec aucune autre église. Ils donnaient à tous un pouvoir égal de prêcher et de prophétiser, parce que l'esprit de Dieu souffle, disaient-ils, où il lui plaît. Ils regardaient comme une église dégénérée toute secte où la communauté des biens n'avait pas lieu. Ils regardaient les magistrats comme inutiles dans une société de chrétiens, et ne croyaient pas qu'un chrétien dût jamais prendre les armes. Tout serment en justice était défendu dans cette église. Les impubères ne pouvant sentir l'importance des engagemens qu'ils prenaient par le baptême, ce sacrement ne pouvait être conféré qu'aux adultes, qui peuvent seuls le recevoir en connaissance de cause. Ils rebaptisaient donc ceux qui l'avaient été avant cet âge : d'où ils prirent le nom d'anabaptistes ou rebaptisans.

Cette secte souleva contre elle toutes les sociétés chrétiennes; et la fureur avec laquelle elle fut partout attaquée hâta sa ruine. Elle succomba, mais après une résistance qui coûta plus de sang qu'on ne devait l'attendre. Nulle part autorisée, elle

s'affaiblit. De l'obscurité elle tomba dans le mépris; mais elle donna lieu à celle qu'on appelle aujourd'hui les quakers. Celle-ci, qui eut pour fondateur Georges Fox, prit naissance en Angleterre, au sein des horreurs des guerres civiles. Leur évangile était la paix universelle. Point de cérémonies, point de temples, point de prêtres; était pontife qui se sentait inspiré; les femmes mêmes n'étaient point exclues du don de prophétie. Cette secte, que le ridicule eût peut-être détruite à la longue, s'accrut comme toutes les autres par la persécution. Il s'y est joint des protestans de différentes sectes; il y en a même de la communion anglicane, qui y ont un temple où le service se fait selon les rites de cette église. Les quakers ont vu, dans le principe, ce mélange de religion de mauvais œil; mais peu à peu ils s'y sont faits, et le supportent actuellement sans murmure. Les autres sectes ont de même des lieux où ils s'assemblent pour l'exercice de leur religion.

Description de la ville de Philadelphie.

Dans le comté de Philadelphie, il y a deux villes considérables, qui sont Francfort et Philadelphie. La premiere de ces deux villes n'est ni moins grande ni moins bien bâtie que Bristol en Angleterre. La majeure partie de ses habitans est d'origine suédoise ou hollandaise.

Quant à Philadelphie, cette ville peut être comptée au nombre des plus belles du monde. Sa situation entre deux rivières navigables, la Delavare et la Schuylkil, invite à s'y fixer. Le nombre des maisons qui la composent s'accroît chaque jour. On observe, comme il se pratique, et comme il est facile de le faire dans les villes qu'on construit, de la bâtir sur un plan uniforme, et conformément à celui qui fut arrêté lorsqu'on traça l'enceinte de ce fameux établissement.

Dès la première année de sa fondation, on y comptait plus de cent maisons; aujourd'hui on en compte plus de deux mille, qui

sont, en général, beaucoup mieux bâtie que dans les meilleures villes de l'Angleterre La sureté de son port, la bonté de ses eaux, ont contribué à peupler cette place, et plus encore à rendre son commerce florissant. Elle a quantité de très riches négocians, dont plusieurs ont équipage. Il s'y tient deux foires considérables, et deux marchés par semaine.

Les quakers forment le plus grand nombre des habitans de Philadelphie. Le quai qui borde la ville du côté de la mer, est de la plus grande beauté; un navire de cinq cents tonneaux peut y aborder et y débarquer sa cargaison.

La réunion de tant d'avantages a rendu Philadelphie fameuse, et l'une des places les plus commerçantes de l'Amérique anglaise. Il y a lieu de présumer, pour la suite, que sa puissance ira toujours en augmentant, et qu'elle surpassera bientôt, par le nombre et par la richesse de ses habitants, les villes les plus considérables du Nouveau-Monde. Il s'y est établi des ou-

vriers de tous les genres. Il y a actuellement deux imprimeries toujours occupées, dont une publie une gazette toutes les semaines.

LA VIRGINIE.

Fertilité de ce pays. — Sa population. — Ses productions. — Son principal commerce est la culture du tabac, qui passe pour le meilleur tabac du monde.

La Virginie est un pays très fertile; il y croît une multitude infinie d'arbres et de fruits de toute espece. La mer qui baigne ses côtes, et les rivières qui se déchargent dans la baie de Chéséapeach, abondent en poisson : on y pêche de la morue, des esturgeons, etc. La plupart de ces productions sont négligées, ou du moins la colonie ne tire pas de leur abondance et de leur variété autant d'objets de commerce que les colonies anglaises.

Tout le négoce de la province aboutit, comme à son centre, à cette langue de terre qu'arrosent, d'un côté la rivière d'Yorck

et de l'autre celle de James. Il consiste principalement dans la vente du tabac. Les Virginiens ont porté la préparation de cette denrée à une telle perfection, que le tabac qu'ils débitent passe pour le meilleur tabac du monde. Ils vendent aussi des cuirs verts, quelques pelleteries, des bois de charpente; et ils envoient quelques provisions à la Barbade ainsi qu'aux Antilles, dont ils rapportent en échange du rhum, de la mélasse et du sucre.

Dans la Virginie, le commerce ordinaire se fait par échange. Il ne laisse pas cependant de s'y trouver de l'argent monnayé : on y en verrait davantage, si les habitans ne trouvaient du bénéfice à le faire passer dans d'autres colonies. Les principales monnaies qu'on y trouve et qui ont cours, sont les sequins, les piastres, et d'autres espèces frappées au coin de l'Angleterre.

Les Virginiens tirent de la Grande-Bretagne les étoffes dont ils s'habillent, les outils et ustensiles dont ils se servent, tant dans leur ménage qu'aux champs. Ils en tirent

aussi des selles, des brides, de la quincaillerie et de la dinanderie.

Quoiqu'ils demeurent au fond des bois, la culture de leurs plantations a tellement fixé leur attention, qu'ils sont obligés de faire venir aussi d'Europe leurs chaises, leurs fauteuils, et tous les autres meubles qui sont du ressort du tourneur; et il n'est même guère de fabrique en Angleterre, quelle qu'elle soit, qui ne leur envoie de ses marchandises; aussi la consommation qu'ils en font, fournit de l'emploi à un nombre infini d'ouvriers en Angleterre.

LA LOUISIANE,

TRAVERSÉE PAR LE MISISSIPI.

Son étendue. — Sa température. — Ses productions.

Cette vaste contrée, bornée au midi par le golfe du Mexique. au levant par la Caroline, à l'ouest par le Nouveau-Mexique, au nord par le Canada, peut avoir deux cents lieues de largeur, entre les établissemens anglais à l'est, et ceux des Espagnols au couchant. Sa longueur n'est pas trop déterminée, mais elle est très considérable, et il n'est pas possible que, dans cette immense étendue de terrain, il n'y en ait de très fertiles.

Les forêts qui couvrent ce pays, les rivières qui l'arrosent, les vents dont rien n'interrompt le cours dans une longue suite de terres du nord au sud, suffisent pour expliquer ce phénomène à tout ce qui est un peu physicien.

Le ciel y est pur, ainsi que l'air. Il y pleut rarement, sauf par des orages, qui sont rares eux-mêmes; mais des rosées abondantes suppléent au défaut des pluies.

Les femmes y sont naturellement d'une figure agréable. Les hommes y sont sains et robustes, et il est rare d'y voir des vieillards infirmes. Depuis qu'on a tenté le sol, on s'est convaincu qu'il était susceptible de toute espèce de culture. Sauf les bois de couleur, qu'on ne trouve qu'entre les Tropiques, on ne voit nulle part de plus beaux arbres que dans ce pays, où les fruits sauvages sont agréables, où les oiseaux de toute espèce et les bêtes fauves sont en nombre infini. Le beau fleuve de Mississipi, qui coupe ce pays par le milieu, du nord au sud, arrive sans obstacle à l'Océan, après avoir été grossi des rivières des Illinois, du Missouri et de l'Ouabache, et par une infinité d'autres moins considérables. La navigation de ce fleuve est dangereuse par les bois qu'il charrie, et l'entrée en est difficile à cause de la multiplicité des embouchures, et qui changent fréquem-

ment. Ces obstacles franchis, on navigue assez facilement l'espace de dix à douze lieues; ensuite on entre dans une forêt épaisse qui borde les deux rives, où il faut se remorquer d'arbre en arbre. En sortant de cette forêt, il faut remonter un courant rapide, et naviguer de pointe en pointe; et on avance beaucoup lorsque, dans l'espace d'un jour, on peut faire six lieues.

Origine des sauvages.

On n'est plus surpris que nos historiens ignorent comment le pays des sauvages s'est peuplé, puisque les habitans, qui en devaient être le mieux informés, n'en savent rien eux-mêmes. Si en Europe, nous étions, comme eux, privés de l'écriture, et si nous n'avions pas l'usage de cet art ingénieux qui fait revivre les morts et revenir le temps passé, et qui nous conserve une mémoire éternelle de tout ce qui est arrivé, nous ne serions pas moins ignorans qu'eux.

Nous devons cependant convenir qu'ils

racontent quelque chose de leur origine; mais lorsqu'on leur demande si ce qu'ils disent est véritable, ils répondent qu'ils n'en savent rien, qu'ils ne voudraient pas nous l'assurer, et qu'ils croient, au contraire, que ce sont des contes de leurs anciens, auxquels ils n'ajoutent pas beaucoup de foi. Si on eût plus tôt découvert l'Amérique septentrionale, peut-être saurait-on le lieu par où ces personnes y sont venues, et cela aurait donné quelques éclaircissemens sur l'origine des sauvages de la Louisiane.

Histoire curieuse.

On raconte une histoire assez curieuse. Les sauvages de la Louisiane prétendent qu'une femme descendit du ciel, et resta quelque temps à voltiger sans pouvoir trouver où mettre le pied : les poissons de la mer, en ayant compassion, tinrent conseil pour délibérer lequel d'entre eux la recevrait : la tortue se présenta, et offrit son dos au dessus de l'eau : cette femme vint s'y

reposer, et y fit sa demeure : les immondices de la mer s'étant ramassées autour de cette tortue, il s'y forma dans la suite une grande étendue de terre, qui fait maintenant l'Amérique. Comme la solitude ne plaisait nullement à cette femme, qui s'ennuyait de n'avoir personne avec qui elle pût s'entretenir pour passer plus agréablement la vie, il descendit du ciel un esprit qui la trouva endormie de chagrin; il s'approcha d'elle imperceptiblement, et elle eut deux fils. Ces deux enfans ne purent jamais s'accorder ensemble, parce que l'un était meilleur chasseur que l'autre : ils avaient tous les jours quelques démêlés ensemble; il y en avait un qui était d'une humeur extrêmement farouche, et il portait une envie mortelle à son frère, qui avait le naturel très doux. Celui-ci, ne pouvant plus résister aux mauvais traitemens qu'il en recevait continuellement, fut obligé de se séparer de lui et de se retirer au ciel. Quelque temps, après on entendit gronder le tonnerre sur la tête de son malheureux frère.

L'esprit descendit encore à cette femme, et cette fois ce fut une fille, de laquelle est venu un si grand peuple, qui occupe présentement une des plus grandes parties du monde.

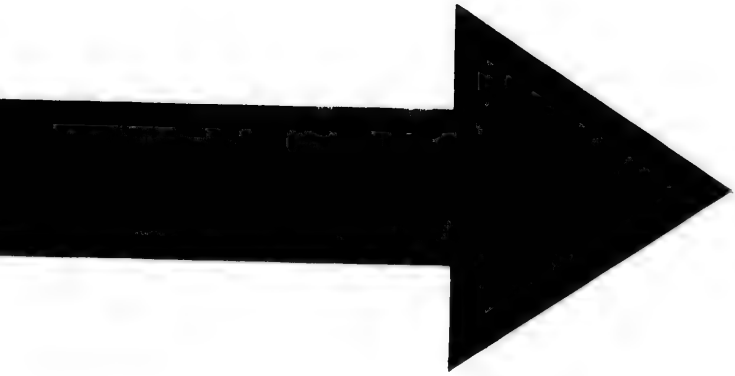
Quelque fabuleuse que soit cette histoire, on y entrevoit quelques vérités : le sommeil de cette femme a quelque rapport avec celui d'Adam; la désunion de ces deux frères a quelque chose de semblable à la haine irréconciliable que Caïn avait pour Abel; et ce tonnerre qui gronde, nous démontre assez la malédiction que Dieu prononça contre cet horrible fratricide. On pourrait douter si ces sauvages n'étaient pas originairement juifs, ils font leurs cabanes en forme de pavillon, comme les Juifs : ils s'oignent d'huile; ils s'attachent superstitieusement aux songes; ils pleurent les morts avec des lamentations et des hurlemens horribles. Les femmes portent le deuil de leurs proches parens un an entier; elles s'abstiennent des danses et des festins, et ont un chaperon sur la tête. Le père du défunt a soin de la veuve. Il semble

que la malédiction de Dieu soit tombée sur eux, comme sur les Juifs, car ils sont fort brutaux et extrêmement opiniâtres.

Complexion des sauvages.

Les hommes, les femmes et les enfans sont fort robustes; aussi sont-ils rarement malades, et ils ne savent ce que c'est que de se traiter délicatement. Ils ne sont, ni goutteux, ni hydropiques, ni graveleux, ni fiévreux, et ils sont toujours en action; ils prennent si peu de repos, qu'ils ne sont nullement atteints des maladies, qui viennent communément à la plupart des Européens, faute d'exercice.

L'appétit ne leur manque presque jamais, lors même qu'ils sont fort avancés en âge. Ils se lèvent la nuit pour manger, à moins qu'ils n'aient de la viande auprès d'eux, qu'ils mangent comme des chiens, sans se lever. Ils font d'ailleurs de fort grandes abstinences, que nous aurions peine à supporter.



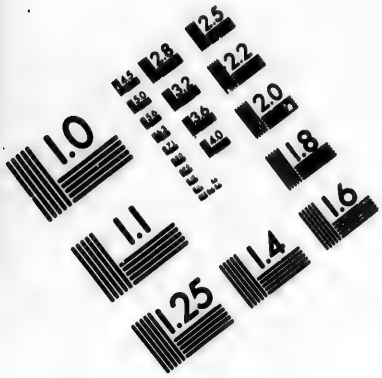
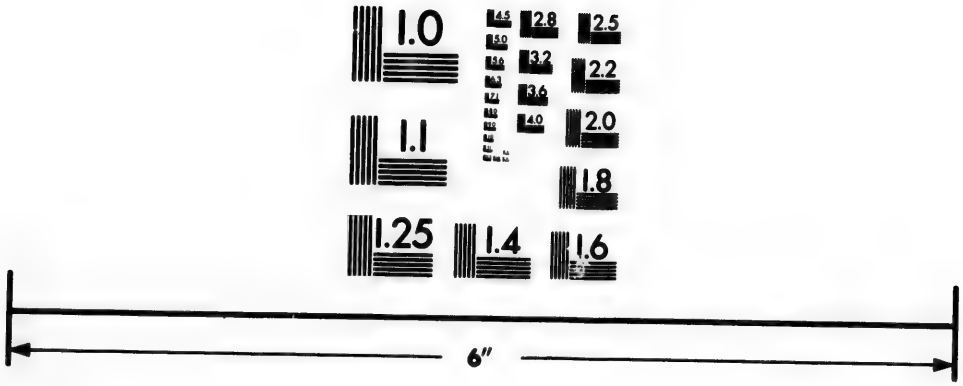
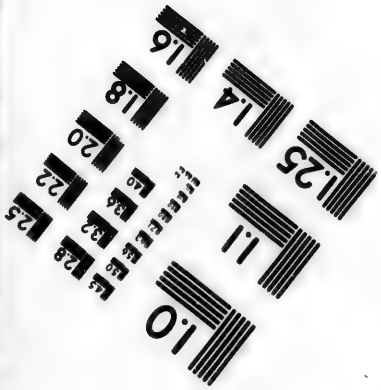
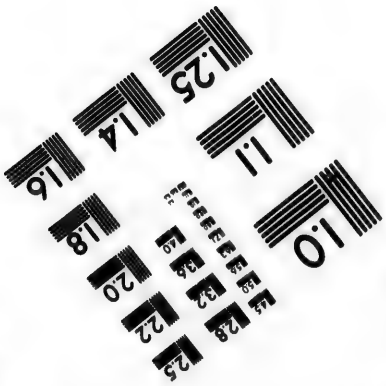


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8

1.0

Ils restent deux jours sans manger, lorsque l'occasion s'en présente, sans pour cela discontinuer leur travail, soit qu'ils soient occupés à la chasse, à la pêche, ou à la guerre.

Leurs enfans sont si endurcis au froid, qu'en plein hiver ils courent tout nus sur la neige, et se vautrent dedans comme de petits cochons, sans en être nullement incommodés.

Les peuples de la Louisiane courent plus vite que les Iroquois : il n'y a point de bœuf sauvage qu'ils n'atteignent à la course : ils dorment sur la neige, enveloppés dans une petite couverture, sans feu et sans cabanes. Les femmes servent de portefaix, et ont tant de vigueur, qu'il y a peu d'hommes en Europe qui en aient autant. Elles enfantent sans peine : quelques-unes sortent de la cabane, se retirent dans le bois, et reviennent ensuite avec leur enfant enveloppé dans leur couverture : d'autres, pendant la nuit, enfantent sur leur natte, sans faire le moindre bruit; et le matin elles se lèvent pour travailler,

soit dans ou hors la cabane. Pendant qu'elles sont enceintes: et fort avancées, elles portent des faix fort pesans, vont semer du blé d'Inde et des citrouilles. Ce qui est admirable, c'est de voir leurs enfans fort bien faits. Il y en a très rarement de bossus; enfin, ils n'ont aucun défaut naturel au corps.

Remèdes contre les maladies.

Quand les sauvages sont fatigués, ils entrent dans une étuve pour se fortifier les membres; et s'ils ont mal aux cuisses ou aux jambes, ils prennent un couteau bien affilé et font des cicatrices sur la partie où est la douleur; quand le sang coule, ils le râclent avec leurs couteaux ou avec un bâton, jusqu'à ce qu'il ne coule plus; ensuite ils essuient la plaie et la frottent d'huile ou de graisse de quelque animal; c'est un remède souverain : ils en font de même, lorsqu'ils ont mal à la tête ou aux bras.

Les sauvages ont des charlatans qu'ils appellent jongleurs; ce sont des vieillards qui

vivent aux dépens d'autrui, en contrefaisant les médecins d'une manière superstitieuse. ils ne se servent point de remèdes; mais quand quelqu'un d'entre eux est appelé pour aller auprès d'un malade, il se fait prier, comme si c'était pour une affaire de la plus grande importance. Le jongleur vient après bien des prières; il s'approche du malade, le touche par tout le corps, et, après l'avoir bien examiné et manié, il dit qu'il a un *sort* à quelque partie du corps, soit à la tête, ou à la jambe, ou à l'estomac, etc.; qu'il le faut ôter, mais que ce ne sera qu'avec beaucoup de peine, et qu'il faut faire bien des choses auparavant. « Ce sort est bien malin, dit-il, mais il faut qu'il sorte à quelque prix que ce soit. »

Le jongleur s'assied, réfléchit aux remèdes dont il veut se servir, puis se lève, comme revenant d'un profond sommeil, et s'écrie qu'on fasse aujourd'hui un grand festin. On exécute de suite ses ordres; les sauvages se mettent dans l'étuve; chantent à pleine gorge, et font sonner des écailles de tortues, ou des

gourdes remplies de blé d'Inde, au son desquelles les hommes et les femmes dansent : ils s'enivrent quelquefois tous. Pendant qu'ils sont occupés à manger, ce viellard superstitieux est auprès du malade, qu'il tourmente, lui tient les pieds ou les jambes, ou lui presse la poitrine, selon l'endroit où il dit qu'est le sort; il lui fait souffrir des peines capables de le faire mourir. Enfin, après avoir fait cent grimaces, il montre une pièce de peau, ou autre chose semblable, en faisant croire aux sauvages que c'est le sort qu'il a retiré du corps du malade.

Habillemens des sauvages.

Les sauvages du Nord, tant hommes que femmes, avant d'avoir eu aucun commerce avec les Européens, se couvraient de peaux seulement : aujourd'hui, ils ont une chemise, un capot avec un capuchon, une bande de drap qui les couvre jusqu'aux genoux, et qui est liée devant et derrière avec une petite ceinture : ils portent des bas sans pieds,

et des souliers de peau passée : ils mettent des petites plumes sur la tête, et quelquefois de grandes derrière les oreilles. Les femmes sont habillées comme les hommes; elles ont, de plus, une bande d'étoffe tournée en manière de jupe, qu'elles font tenir à la ceinture, et qui ne pend guère plus bas que les genoux. Quand elles vont aux festins pour danser, elles prennent leurs atours, et se barbouillent les joues et le bout du menton de couleurs rouge et noire.

Les plus riches ont l'industrie de faire une espèce de manteau avec des peaux d'ours, de castors, de loutres, de loups, de lions et d'autres animaux, pour paraître aux assemblées.

Leurs mariages.

Le jour que les sauvages se marient, i est d'usage de faire des festins avec pompe et réjouissances; une grande partie du village se rend au lieu indiqué, et chacun fait grande chère. Après le repas, on chante et

on danse. Il arrive souvent qu'ils se marient sans bruit, et il ne faut qu'un mot pour cela ; car le sauvage qui n'a point de femme, va en trouver une qui n'est point mariée et lui dit : « Veux-tu venir avec moi, tu seras ma femme. » Elle ne répond rien d'abord ; mais elle réfléchit quelque temps, tenant sa tête entre ses deux mains, ensuite elle lève la tête, et dit : « *Niau* (j'en suis contente). » L'homme lui dit : « *One* (voilà qui est fait). » Le soir, la femme prend sa hache, et va couper une charge de beau bois; arrivée à la porte de la cabane de son mari, elle jette son bois à terre, entre et s'assied auprès du sauvage, qui ne lui adresse pas la parole; enfin, après avoir resté long-temps sans parler, l'homme lui dit : « *Sentaoni* (couche-toi) ; » et un moment après il se met auprès d'elle.

Les sauvages se quittent très facilement et sans bruit; ils n'ont qu'à dire : « Je te quitte, » et voilà qui est fait. Ils ne se regardent pas plus que s'ils ne s'étaient jamais vus. Ils se battent quelquefois avant de se quitter; mais

cela arrive très rarement. Il y en a quelques uns qui ont deux femmes, et ce n est pas pour long-temps. Quand ils se séparent, la femme emporte les hardes, toutes les pelleteries, la bande d'étoffe qui lui sert de jupe, et sa couverture. Ordinairement ils partagent les enfans, s'ils en ont : les uns suivent le père, et les autres la mère ; il y en a qui les lui laissent tous, disant qu'ils ne croient pas qu'ils soient d'eux.

Il y a parmi eux des hommes de toutes sortes d'humeur comme en Europe : les uns aiment beaucoup leurs femmes, les autres les méprisent tout à fait, quelques-uns les maltraitent ; mais cela ne dure pas, parce qu'elles les quittent. Il y en a aussi qui sont jaloux ; car on en voit qui les battent pour avoir été à la danse avec d'autres hommes Ceux qui sont bons chasseurs choisissent les plus belles; les autres n'ont que les plus laides et le rebut. Quand ils sont vieux, ils ne se quittent que très rarement.

Lorsque les sauvages vont à la chasse du castor, ils laissent souvent leurs femmes au

village pour semer du blé d'Inde, des citrouilles, et en louent une autre pour aller avec eux. Quand ils sont de retour, ils lui donnent un castor ou deux, la renvoient chez elle, et ils reprennent la première. Si cependant la dernière leur plait davantage, ils changent la première sans se gêner, et ils sont fort surpris que les Européens ne fassent pas comme eux.

Les mœurs et les usages des nations du Sud, où la polygamie règne, sont bien différens; car dans toutes les terres de la Louisiane, il y a des sauvages qui ont dix ou douze femmes, et sont souvent mariés aux trois propres sœurs, parce qu'ils prétendent qu'elles s'accordent mieux entre elles. Quand un homme a fait ses présens au père et à la mère de la fille, elle est à lui en propre pour toute sa vie, s'il veut; quelquefois les parens prennent des enfans de leur gendre, en rendant les présens qu'ils ont reçus de lui; mais cela est fort rare.

Si une femme était infidèle, le mari lui couperait le nez, une oreille, ou lui ferait

quelque balafre avec un couteau sur le visage; et quand il la tuerait, il en serait quitte en faisant un présent aux parens de la défunte pour essuyer leurs larmes. On en voit plusieurs qui sont très cicatrisées au visage, et cela ne les empêche pas d'avoir des enfans.

Les hommes du pays chaud sont plus jaloux de leurs femmes que ceux du nord. Les premiers sont si ombrageux, qu'ils se blessent, et quelquefois se tuent, par une fureur d'amour.

Les sauvages y sont tous nus, mais les femmes sont couvertes de peaux fort propres, particulièrement pendant les danses et les cérémonies : les filles ont des frisures, et les femmes portent ordinairement les cheveux à la bohémienne.

Leurs festins.

Ils en ont de guerre, de mariage et de mort. Quand un homme part seul, il n'y a point de festin; il dit seulement à sa femme :

« Fais-moi de la farine, je vais à la guerre. » Lorsqu'ils sont plusieurs pour partir, un d'entre eux va dans le village inviter au festin es jeunes gens, qui prennent chacun leur chaudière ou leur écuelle, et vont dans la cabane de celui qui les a appelés, où il les attend en chantant : « Je vais à la guerre venger la mort de mon parent ; je tuerai, je brûlerai, j'amènerai des esclaves, je mangerai des hommes, » et autres choses semblables qui ne respirent que la cruauté. Quand ils sont tous réunis, on remplit les chaudières et on mange ; pendant ce temps-là, celui qui fait le festin chante toujours, les exhortant tous à le suivre. Ils ne disent mot, et ils mangent tout ce qu'ils ont sans parler.

Le lendemain, ceux qui veulent l'accompagner vont le voir et lui disent : « Nous allons à la guerre avec toi, préparons-nous pour partir tel jour ; » et ils font encore quelque festin bruyant avant leur départ.

Quand les sauvages marient leurs enfans, ils s'occupent de la mangeaille, et ils remplissent de grandes chaudières de viande,

selon le nombre des invités. Du moment que la viande est cuite, ils vont appeler leurs gens, et ils leur mettent une bûchette à la main, en leur disant : « Je t'invite à mon festin. » Aussitôt ils y viennent tous avec leurs écuelles. Le maître de la maison fait la distribution des portions, et chante, continuellement jusqu'à ce qu'on ait tout mangé. Après le repas, on chante et on danse, et chacun, la cérémonie faite, remercie celui qui les a invités avant de s'en retourner chez soi.

Les festins de mort sont tristes et lugubres. Les parens du défunt sont dans le plus grand silence. Tous ceux qui vont à ce festin portent des présens, et, en les jetant aux plus proches parens, ils disent : « Tiens, voilà pour essuyer tes larmes, pour faire la fosse du mort, pour le couvrir, pour faire une cabane; tiens, voilà pour faire une palissade autour de ce tombeau. » Après avoir donné ainsi leur présent et vidé leurs chaudières, ils s'en retournent tranquillement chez eux.

Manière de faire la guerre.

Les Iroquois passent pour les plus belliqueux des sauvages : les chefs, qui sont les maîtres dans les voyages, ont des gens à eux qui les suivent et qui leur obéissent en tout. Avant le départ, ils font provision de bons fusils, de poudre, de balles, de chaudières. de hache, et d'autres munitions de guerre. Quelquefois de jeunes garçons et de jeunes femmes les accompagnent, et ils font, dans cet équipage, trois ou quatre cents lieues. Lorsqu'ils approchent du lieu où ils veulent tuer des hommes, ils marchent lentement et avec beaucoup de précaution, et jamais ils ne tirent un coup de fusil sur des bêtes. Ils se servent d'un arc qui ne fait pas de bruit, et, en tirant, ils regardent de tous côtés de crainte d'être surpris. Ils envoient des espions pour découvrir l'entrée des villages et pour voir par où ils commenceront l'attaque ; ils font toujours leur coup par trahison : leur patience est admirable ; quand ils sont bien

cachés, ils demeurent souvent deux ou trois jours derrière un arbre sans manger, pour attendre l'occasion favorable de tuer un homme.

Ceux qui ne vont pas à la guerre sont méprisés et passent pour des lâches.

Les Iroquois attaquent toutes les autres nations, et personne n'ose leur résister; c'est ce qui les rend fiers et insupportables. On les appelle les hommes par excellence, comme si toutes les autres nations n'étaient rien auprès d'eux.

Cruauté des sauvages.

Nous sommes surpris de la cruauté des tyrans, et nous en avons horreur; mais celle des Iroquois n'est pas moins horrible. Lorsqu'ils ont tué un homme, ils lui enlèvent la peau du crâne et la portent chez eux comme une marque de leur trophée. Quand ils ont pris un esclave, ils le garottent et le font courir; s'il ne peut les suivre, ils lui donnent un coup de hache à la tête et le lais-

sent; les enfans à la mamelle ne sont pas même épargnés. Si un esclave peut marcher, ils le lient pendant la nuit, ils le traitent le plus cruellement qu'ils peuvent; ils fichent quatre perches en terre, auxquelles ils lui attachent les mains et les pieds, et l'exposent ainsi toutes les nuits à la rigueur du temps.

Quand ils arrivent dans leurs villages, les uns donnent des coups de pied à ces pauvres esclaves, les autres des coups de bâton, plusieurs des coups de couteau; quelques-uns leur arrachent les oreilles, leur coupent le nez ou les lèvres; ceux qui ont le plus de vigueur sont réservés à de plus grands supplices.

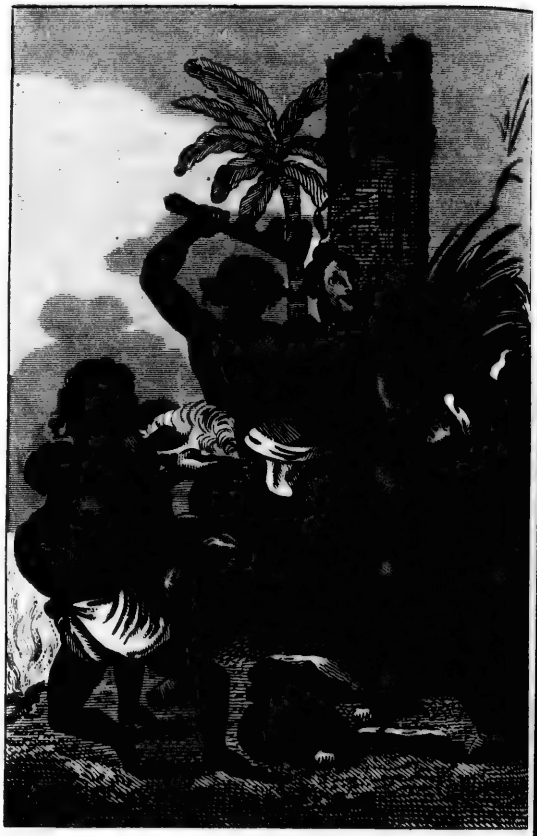
Lorsque les guerriers sont entrés dans leurs cabanes, tous les anciens s'assemblent pour entendre la relation de tout ce qui s'est passé à la guerre; ensuite ils disposent des esclaves. Si le père d'une femme sauvage a été tué par les ennemis, ils lui donnent un esclave à la place, et il est libre à cette femme de lui conserver la vie ou de le faire mourir.

Voici la manière qu'ils emploient lorsqu'ils veulent leur faire souffrir de plus cruels tourmens. Ils les attachent à un poteau par les pieds et par les mains; ensuite ils font rougir des canons de fusil, des haches, et les leur appliquent depuis la tête jusqu'aux jambes; ils leur arrachent les ongles avec les dents; ils leur coupent des aiguillettes de chair sur le dos, puis ils leur mettent des cendres rouges sur la plaie : ils leur coupent la langue, et ils leur font souffrir tous les maux qu'ils peuvent imaginer. Après les avoir tourmentés de la sorte, s'ils ne sont pas encore morts, ils les détachent et les contraignent de courir à coups de bâton. On raconte qu'il y eut un esclave qui courut si bien, qu'il se sauva dans un bois sans qu'ils l'aient pu attraper; mais il mourut quelque temps après faute de secours. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces malheureux esclaves chantent au milieu de leurs tourmens, ce qui irrite extrêmement leurs bourreaux.

Quand l'esclave qu'ils ont brûlé est mort,

squ ils
cruels
u par
ls font
es, et
qu'aux
vec les
tes de
nt des
oupent
ous les
rès les
e sont
et les
bâton.
courut
s sans
nourut
rs. Ce
ue ces
lieu de
nement

t mort,



Ils les attachent à un poteau leur coupent des aiguillettes de chair ..... P.ge 270 .

ils le mangent et font boire le sang à leurs enfans, afin de les rendre cruels et inhumains. Les prisonniers auxquels on conserve la vie sont traités comme des esclaves et des valets; mais après un certain temps, ils sont regardés comme s'ils étaient de leur nation.

Leur politique.

Ce qui maintient les Iroquois et les rend si redoutables, ce sont les conseils qu'ils tiennent continuellement entre eux pour la moindre affaire, et auxquels les anciens président. Ils s'assemblent pour la plus petite chose, et raisonnent long-temps ensemble, de sorte qu'ils ne terminent rien sans avoir mûrement réfléchi sur toutes leurs opérations.

Si on se plaint que quelqu'un d'entre eux ait dérobé quelque chose, ils font leur diligence pour découvrir le voleur; s'ils n'y peuvent parvenir malgré toutes leurs recherches, et qu'ils prévoient qu'il n'a pas de

quoi restituer, pourvu qu'ils soient convaincus de la vérité du fait, ils font quelques présens à la partie intéressée pour la contenter.

Les Iroquois sont fort rusés pour tout ce qui est relatif au commerce; ils ne se laissent pas facilement tromper; ils considèrent tout avec beaucoup d'attention, et s'étudient à connaître les marchandises. Les Ounontaguez sont plus rusés que les autres sauvages, et plus adroits à voler.

Manière d'ensevelir les morts.

Ils ensevelissent leurs morts avec beaucoup de magnificence, principalement leurs parens; ils leur donnent tous les plus beaux atours, et leur frotte le visage de toutes sortes de couleurs; puis ils les mettent dans un cercueil qu'ils accommodent en forme de mausolée, en présence de tous les assistans, afin d'en tirer des présens qu'on a coutume de faire pour essuyer leurs larmes. Si c'est un jeune homme, ils le mettent dans la fosse

avec tout ce qui lui appartient, quand même il aurait la valeur de deux cents écus : ils y mettent des souliers, des raquettes, des alènes, un briquet, une hache, des colliers de porcelaine, une chaudière pleine de blé d'Inde, de la viande, etc.; et si c'est un homme, ils lui mettent un fusil, de la poudre et des balles, parce qu'ils prétendent que, lorsqu'il sera au pays des morts et des esprits, il aura nécessairement besoin de tout cet équipage pour la chasse.

Leur chasse.

Les sauvages observent le temps et les saisons pour aller à la chasse : ils tuent les originaux et les chevreuils en tout temps, mais particulièrement lorsqu'il y a de la neige. Ils chassent aux chats sauvages pendant l'hiver; aux porcs-épics, aux castors et aux loutres, au printemps et quelquefois à l'automne. Ils surprennent les originaux ou elans au collier; ils tuent les ours sur les arbres quand ils mangent du gland : ils abat-

tent les arbres sur lesquels sont les chats sauvages, ensuite les chiens se jettent dessus et les etranglent; ils prennent les porcs-épics de la même manière, si ce n'est qu'on les tue à coups de hache quand l'arbre est tombé, parce que les chiens ne les peuvent approcher à cause de leurs poils longs et pointus comme des alènes, et qui perceraient le corps d'un homme; ils font mourir les chiens qui les étranglent, si l'on ne retire ces poils, qui sont plus perçans que ceux des hérissons. Ces animaux ne courent pas vite; un homme les attrape facilement à la course. On prend les loutres avec une attrape, ou on les tue à coups de fusil, très peu à coups de hache, parce qu'elles sont trop subtiles. Ils prennent les castors sous la glace, et ils imitent, à cette chasse, les sauvages du Canada.

Leur pêche.

Ils pêchent toutes sortes de poissons avec des lacets, des filets et des harpons. On les voit pêcher avec des lacets d'une manière

assez plaisante : ils prennent une petite fourche, au bout de laquelle entrent deux pointes; ils disposent un lacet de la même manière, comme pour prendre les perdrix; ensuite ils le mettent dans l'eau, et quand les poissons passent, ils le leur présentent; le poisson y étant entré, ils le tirent, et il demeure pendu par les ouies : ils en prennent aussi à la main au printemps. La plus considérable de leurs pêches est celle des anguilles, des saumons et des poissons blancs; la pêche des agniez et celle des grenouilles qu'ils mettent tout entières, sans les écorcher, dans leurs chaudières. Ils pêchent les poissons blancs en grande quantité à Niagara, où est le fort Conti; ils prennent les saumons et les truites saumonées autour du lac de Frontenac. Ils pêchent les anguilles la nuit, lorsqu'il fait un beau clair de lune, pendant qu'elles descendent en abondance le long du fleuve Saint-Laurent. Les sauvages mettent une grande écorce avec de la terre sur le bout d'un pieu; ils allument un flambeau qui fait un feu clair; ensuite deux

hommes entrent dans un canot avec un harpon posé entre les deux pointes d'une petite fourche ; lorsqu'ils voient des anguilles à la lueur du feu, ils les harponnent en très grande quantité. Ils prennent les saumons avec des harpons, et les poissons blancs avec des filets.

Les peuples du Sud sont très subtils, et quoique les poissons passent fort vite dans l'eau, ils ne laissent pas que de les tuer à coups de dards, qu'ils font entrer fort avant dans l'eau avec leur arc ; ils ont des perches si longues et si pointues, qu'ils dardent et ramènent de grands esturgeons et des truites, qui sont à sept ou huit brasses dans l'eau.

MEXIQUE.

Origine de cet empire.

Les Mexicains reconnaissent que leur empire n'était pas ancien. Leur pays, disaient-ils, était originairement possédé plutôt que peuplé par de petites tribus indépendantes, dont les mœurs ressemblaient à celles que nous avons observées chez les peuples les plus sauvages.

Au commencement du douzième siècle de l'ère chrétienne, plusieurs tribus vinrent successivement des régions inconnues situées au nord et au nord-ouest, et s'établirent dans différentes provinces du pays d'Anabac, ancien nom de la Nouvelle-Espagne. Ces peuplades nouvelles, moins barbares que les habitans du pays, commencèrent à leur donner quelque goût pour la vie civile.

Vers le commencement du treizième siè-

cle, les Mexicains, nation plus formée qu'aucune de celles qui l'avaient précédée, s'avancèrent des bords du golfe de Californie, et prirent possession des plaines voisines du grand lac, à peu près au centre du pays d'Anabac. Après y avoir résidé environ cinquante ans, ils y fondèrent une ville, depuis connue sous le nom de Mexico, qui devint bientôt la plus considérable du Nouveau-Monde.

Cette nation, depuis son établissement dans ses nouvelles possessions, demeura, comme les autres tribus de l'Amérique, sans rois, gouvernée dans la paix et conduite pendant la guerre par ceux que leur valeur faisait préférer. Mais bientôt, comme il est arrivé partout où le pouvoir et le territoire se sont étendus, la suprême autorité tomba entre les mains d'une seule personne; et lorsque les Espagnols entrèrent dans le pays sous la conduite de Cortez, Montézume était le neuvième monarque régnant, non par succession, mais par élection.

Selon cette tradition, conservée parmi les

Mexicains, l'origine de leur empire est très récente. Ils ne comptent pas plus de trois cens ans depuis la première migration de leurs ancêtres; et depuis l'établissement du gouvernement monarchique, environ cent trente ans selon quelques-uns, et cent quatre-vingt-dix-sept selon d'autres.

Si, d'un côté, nous supposons l'empire du Mexique plus ancien, et établi depuis assez long-temps pour que nous puissions admettre le degré de civilisation que lui attribuent les historiens espagnols, il est difficile de concevoir comment un peuple qui possédait l'art de conserver, par des peintures, le souvenir des événemens passés, et qui considérait comme une partie essentielle de l'éducation des enfans, le soin de leur apprendre les chansons historiques qui célébraient les exploits de leurs ancêtres, a laissé s'affaiblir ainsi et se perdre presque entièrement la mémoire des anciens événemens de son histoire.

D'un autre côté, si nous nous en tenons à l'opinion de la nation elle-même sur la

nouveauté de son origine, il n'est pas aisé de comprendre les progrès qu'elle avait faits vers la civilisation, ni l'étendue de sa domination du temps des Espagnols. L'enfance des nations est si longue, lors même que toutes les circonstances sont favorables; il leur faut tant de temps pour acquérir quelque force et se donner une forme de gouvernement, que, d'après la nouveauté de l'origine de l'empire des Mexicains, on ne peut s'empêcher de soupçonner une grande exagération dans les descriptions avantageuses qu'on nous a données de leur gouvernement et de leurs mœurs.

Mœurs et usages des Mexicains. — Habillement ancien et moderne des deux sexes.

Lors de la découverte et de la conquête du Mexique, les peuples de ce pays nous sont représentés comme des hommes de stature médiocre, de couleur basanée, ayant le front large, les yeux grands, les narines

fort ouvertes, les cheveux longs et épais, sans barbe. Les femmes, sauf les différences que comporte celle des sexes, étaient assez ressemblantes aux hommes pour la taille et la figure. On sent que des peuples assujettis ont dû prendre beaucoup des usages et des mœurs de leurs vainqueurs, et que le mélange des nations a produit des différences très considérables dans la taille et la figure des générations qui se sont succédé depuis l'époque de la conquête : ainsi les Mexicains actuels diffèrent considérablement des anciens Mexicains. Le changement d'occupations, de régime, a changé beaucoup aussi la constitution du tempérament de ces peuples, qu'on ne peut regarder comme l'espèce indigène, tant les différens mélanges ont opéré d'altérations.

Tous les auteurs s'accordent à dire qu'avant la conquête de cet empire, la majeure partie des Mexicains ne portait presque aucun vêtement, sauf les soldats, qui se couvraient de la peau de quelque animal, dont ils ajustaient la tête sur la leur. L'empereur

et tous les grands de l'empire ne se couvraient que d'une pièce carrée de toile de coton, qu'ils attachaient sur leur épaule droite, et ils n'avaient pour chaussure qu'une espèce de sandales.

Les femmes se couvraient d'une chemise étroite de coton, sans manches, et qui ne descendait au plus qu'au genou. Leur coiffure consistait à arranger leurs cheveux avec plus ou moins d'art.

La couleur des Mexicains actuels est brune; leur taille varie selon que les provinces sont plus au sud ou au nord. Dans ces dernières, les peuples sont d'assez haute taille. Leur habillement actuel est un pourpoint court à l'espagnole, avec de larges manches, sur lequel ils portent un manteau de diverses couleurs. Les femmes se vêtissent aussi à l'espagnole. Les métives, espèce qu'on dédaigne partout où il y a mélange de races, n'osant porter l'habit espagnol, s'en sont fait un de leur goût, qui n'est ni celui des Espagnoles, ni celui des Indiennes,

qu'elles dédaignent à leur tour, et dont elles veullent se distinguer.

Leur religion, leurs lois.

Les Mexicains avaient, dit-on, quelques notions obscures d'un Être suprême, qu'ils croyaient oisif dans le ciel, abandonnant les détails du gouvernement de ce monde à des génies d'un ordre inférieur, qui présidaient chacun sur quelque partie de cet univers, et auxquels ils attribuaient les divers phénomènes de la nature. Ils croyaient aussi à l'immortalité de l'ame, et se figuraient divers séjours dans un autre monde, où les ames, après la mort, recevraient une récompense ou une punition proportionnée à leurs mérites ou démérites ; et, pour fixer leurs idées par des images sensibles, ils représentaient ces génies sous des figures bizarres, auxquelles ils sacrifiaient des victimes humaines. Cortez, à son arrivée dans ce pays, fit cesser ces sacrifices abominables partout où il porta ses armes victorieuses, et l'on ne dit pas qu'ils aient été renouvelés depuis.

Leurs fêtes, dont la principale se faisait au mois de mai, en l'honneur de leur dieu ou génie Witzliputzli, finissaient toujours par des sacrifices de prisonniers de guerre, ou, au défaut de prisonniers de guerre, par la mort d'esclaves achetés chez les peuples voisins. Il y en avait une solennelle en l'honneur du même dieu, qui se célébrait aussi en mai tous les quatre ans, mais avec beaucoup plus de solennité que la fête annuelle. C'était une sorte de jubilé, où l'on expiait, par neuf jours d'abstinence et d'austérités, les fautes dont on se reconnaissait coupable.

A l'arrivée des Espagnols dans cet empire, il était divisé en plusieurs provinces, gouvernées par un cacique dépendant de l'empereur comme seigneur suzerain de l'empire, mais jouissant, chacun dans son district, des prérogatives de la souveraineté, imposant et levant des contributions, pouvant faire la paix et la guerre entre eux et hors de l'empire sans la participation du chef suprême, à peu près comme faisait en Europe le collége des électeurs de l'empire d'Allemagne. Les

Espagnols, enfin, furent étonnés de trouver, à leur arrivée dans ce pays, un grand peuple civilisé à un certain point, qui avait des villes, des troupes, des lois, des arts, des cours de justice, quelques notions, peu développées à la vérité, du droit public et particulier; une écriture hiéroglyphique, mais qui suffisait à des gens qui, n'ayant pas beaucoup d'idées, surtout d'idées abstraites, n'avaient pas un besoin absolu, comme nous, d'une méthode plus perfectionnée.

Distinction des rangs.

Le distinction des rangs établie au Mexique mérite notre attention. Dans l'enfance de la vie civile, l'homme a le sentiment de l'égalité, et ne se soumet que difficilement à quelque espèce d'autorité. Pendant la paix, les sauvages connaissent à peine un chef, et l'autorité de celui qui les conduit à la guerre est extrêmement limitée. Comme l'idée de la propriété leur est étrangère, ils ne connaissent point la différence des conditions qui en

résulte. Il n'y a point chez eux de prééminence donnée par la naissance et les dignités; on ne peut l'acquérir que par les qualités personnelles. La forme de la société, parmi les Mexicains, était fort différente. La plus grande partie de la nation vivait dans un état très abject. La condition des Mayeques, qui formaient une portion considérable du peuple, était très approchante de celle des paysans serfs des temps féodaux, qui, sous diverses dénominations, étaient regardés comme des instrumens de la culture attachés au sol. Ils ne pouvaient changer de résidence sans la permission de leur seigneur. Ils passaient, avec la propriété des terres sur lesquelles ils se trouvaient, d'un possesseur à un autre, et étaient obligés à cultiver et à exécuter plusieurs genres de travaux serviles; d'autres habitans du pays étaient réduits à l'état encore plus humiliant de la servitude domestique, et exposés à toutes les rigueurs qui accompagnent cette misérable condition. Ils étaient si avilis, et leur vie était si peu estimée, qu'on pouvait les tuer sans encourir

aucune espèce de peine. Parmi le peuple, ceux même qui étaient regardés comme libres, étaient traités par les seigneurs comme des êtres d'une espèce inférieure.

Les nobles possesseurs d'amples territoires étaient divisés en différentes classes, dont chacune était décorée de titres d'honneur particulier. D'autres étaient attachés à de certaines fonctions ou offices, héréditaires ou conférés à vie, comme des marques de distinction personnelle.

Le monarque, élevé au dessus de tous, était revêtu de la suprême dignité et d'un pouvoir très étendu. Ainsi la distinction des rangs y était parfaitement établie, et par une gradation régulière; depuis le premier jusqu'au dernier des citoyens, chacun connaissait ses droits et ses devoirs. Le peuple, à qui il n'était permis ni de se vêtir ni de se loger comme les nobles, ne les approchait qu'avec les marques du plus grand respect. En présence de leur souverain, ils se tenaient les yeux baissés vers la terre, et n'osaient le regarder en face. Lorsque les nobles eux-

mêmes étaient admis à son audience, ils ne se présentaient que pieds nus, avec les habillemens les plus simples, et ils lui rendaient, comme ses esclaves, les hommages qui allaient jusqu'à l'adoration. Ce respect, dû par les inférieurs à leurs supérieurs, était réglé avec un cérémonial si exact, qu'il avait influé jusque sur le génie de la langue, et s'était, pour ainsi dire, incorporé avec elle.

La langue du Mexique était abondante en expressions de respect et de politesse. Les tournures et les expressions dont les hommes d'un rang inférieur se servaient entre eux, auraient été des insultes dans la bouche d'un homme du peuple s'adressant à une personne d'un rang supérieur. Ce n'est que dans les sociétés auxquelles le temps et les institutions d'un gouvernement régulier ont donné leur forme, qu'on peut trouver les hommes distribués ainsi en classes distinctes, et qu'on peut mettre tant d'attention à conserver à chacune ses droits respectifs.

Constitution politique.

L'esprit des Mexicains, accoutumé et plié à la surbordination, était très bien préparé à recevoir le gouvernement monarchique ; mais les descriptions de leurs institutions politiques et de leurs lois, transmises par les Espagnols, qui ont détruit les unes et les autres, sont si inexactes et si remplies de contradictions, qu'il est difficile d'en donner aucune idée précise. Quelques-uns nous représentent les souverains du Mexique comme absolus et décidant à leur gré de toutes les affaires publiques.

Nous découvrons pourtant, dans certains faits, des traces de coutumes et de lois faites pour circonscrire le pouvoir de la couronne, et des droits, des priviléges de la noblesse, qui paraissent des barrières contre les usurpations du monarque. L'ambition de Montézume avait détruit l'ancienne constitution, et introduit à sa place un pur despotisme. Il avait méprisé les lois, violé les priviléges

et réduit tous ses sujets à la condition d'esclaves. Plusieurs des chefs ou nobles du premier rang s'étaient soumis au joug avec une grande répugnance. Dans l'espoir de le secouer et de recouvrer leurs premiers droits, ils avaient recherché la protection de Cortez, et s'étaient réunis à un ennemi étranger contre un oppresseur domestique. Ce n'est donc pas sous le règne de Montézume, mais sous ceux de ses prédécesseurs, qu'on peut reconnaître la forme originaire et l'esprit du gouvernement du Mexique.

Le corps de citoyens qu'on peut appeler les nobles, formait le premier ordre de l'état. Il y avait différentes classes parmi eux; ils acquéraient les dignités et les transmettaient de diverses manières. Ils étaient en grand nombre.

Selon un auteur, soigneux de bien constater ce qu'il avance, il y avait dans l'empire du Mexique trente nobles du premier rang, dont chacun avait dans son territoire et sous sa dépendance environ cent mille citoyens, parmi lesquels on comptait trois

cents nobles d'une classe inférieure qui lui étaient subordonnés. Chacun de ces chefs possédait dans son district une juridiction territoriale complète, et levait des taxes sur ses vassaux; mais tous suivaient l'étendard du monarque à la guerre, y conduisaient un nombre d'hommes proportionné à l'étendue de leur domaine, et plusieurs payaient tribut au roi comme à leur seigneur suzerain.

Dans cette esquisse de la constitution du Mexique, on reconnaît trois caractères distinctifs : une noblesse jouissant d'une autorité presque indépendante, le peuple abaissé à la plus abjecte soumission, et un souverain chargé du pouvoir exécutif. L'autorité du souverain y était extrêmement limitée. Tout le pouvoir réel demeurait entre les mains des seigneurs, qui n'en laissaient au roi que l'ombre. Jaloux à l'excès de leurs droits, ils les défendaient avec la plus grande vigilance contre les entreprises du monarque.

C'était une loi fondamentale du royaume, que le roi ne pût décider sur aucune affaire importante et générale sans l'approbation du

conseil composé de la première noblesse; il ne pouvait ni déclarer la guerre ni disposer à son gré d'une partie considérable du revenu public, dont la destination était réglée. Pour assurer l'observation de leurs priviléges et de ceux de la nation, les nobles ne souffraient point que la couronne se transmît par succession; elle était élective. Cependant, par respect pour les monarques, le choix tombait communément sur quelques membres de la famille; mais comme une nation engagée dans des guerres continuelles avait un grand besoin d'un souverain actif et valeureux, on avait plus d'égard, dans le choix, au mérite et à la maturité de l'âge, qu'à l'ordre de la naissance, et on préférait souvent des collatéraux à des parens plus proches du monarque décédé. C'est à cet usage que les Mexicains devaient cette succession de princes habiles et guerriers qui avaient élevé leur empire, en si peu de temps, à ce haut point de puissance où le trouva Cortez en débarquant dans la Nouvelle-Espagne.

Pouvoir des monarques et splendeur de leur cour.

Tant que l'autorité des monarques demeura limitée, il est problable qu'elle fut exercée sans beaucoup d'ostentation; mais lorsqu'elle s'étendit, les souverains augmentèrent aussi la magnificence du trône. C'est dans ce dernier état que la cour du Mexique se montra aux yeux des Espagnols, qui en furent frappés, et qui nous en décrivirent la pompe fort au long et avec les expressions de la plus grande admiration. La nombreuse suite de Montézume, l'ordre, le silence, le respect avec lequel il était servi; la vaste étendue de son palais, les logemens de ses différens officiers, le faste avec lequel il déployait sa grandeur toutes les fois qu'il daignait se laisser voir à ses sujets, tenaient plus de la magnificence des anciens monarques d'Asie, que de la simplicité des états naissans du Nouveau-Monde.

Ordre établi dans le gouvernement.

Ce n'était pas seulement par cette pompe extérieure que les souverains du Mexique déployaient leur pouvoir; ils se manifestaient d'une manière plus bienfaisante par l'ordre et la régularité avec laquelle ils administraient la police intérieure de leurs états. Le roi avait sur ses vassaux immédiats une juridiction entière, tant civile que criminelle. Chaque département avait ses juges ; et si nous pouvions compter sur ce que les écrivains espagnols nous disent des principes et des lois sur lesquels ils fondaient leurs décisions dans ces deux genres d'affaires, la justice était administrée au Mexique avec tant d'ordre et d'équité qu'on en peut trouver dans les sociétés entièrement civilisées.

Dépense publique.

Les moyens de subvenir aux dépenses publiques étaient aussi fort bien entendus.

C'étaient des taxes sur la terre, sur les richesses de l'industrie, et sur les marchandises de tous les genres, mises en vente dans les marchés publics. Ces droits, quoique considérables, n'étaient ni arbitraires ni inégaux; ils étaient fixés d'après des règles établies, et chacun connaissait la proportion des charges publiques qu'il avait à supporter. Comme l'usage de la monnaie était inconnu au Mexique, tous les impôts se payaient en nature, et on portait dans les magasins publics, non seulement toutes les productions naturelles des diverses provinces de l'empire, mais tous les ouvrages de l'industrie et des arts. De ces magasins l'empereur tirait de quoi pourvoir sa nombreuse suite pendant la paix, et ses armées pendant la guerre, de nourriture, d'habits, d'armes, etc.

Le petit peuple, qui ne possédait point de terres, et qui ne faisait point de commerce, payait sa part des impôts en travaux de différens genres; et c'était par ce travail que les terres de la couronne étaient cultivées, les ouvrages publics exécutés, et les diverses

maisons de l'empereur construites et entretenues.

Police des Mexicains.

Les progrès des Mexicains dans la civilisation se montrent, non seulement dans tous les points essentiels à toute société bien ordonnée, mais encore dans divers objets de police intérieure, qu'on peut regarder comme d'une moindre importance. L'établissement de courriers publics, postés de distance en distance pour faire passer les nouvelles d'une partie de l'empire à l'autre, était une invention ingénieuse de police, que ne connaissait à cette époque aucun état de l'Europe.

La situation de la capitale sur un lac, avec des digues et des chaussées fort longues, qui servaient d'avenues à ses différens quartiers, avait demandé une adresse et un travail qu'on ne pouvait trouver que chez un peuple civilisé.

On peut faire la même réflexion sur la structure des aqueducs, par lesquels ils

avaient amené un cours d'eau douce d'une distance fort considérable. Un certain nombre d'hommes, employés régulièrement à nettoyer les rues, à les éclairer par des feux allumés en différentes places, et à y faire la garde pendant la nuit, montraient encore un degré d'attention sur la tranquillité publique, que les nations policées n'ont acquis que fort tard.

Leurs Arts.

La marque la moins équivoque des progrès des Mexicains est le degré auquel ils avaient porté les arts. Cortez et les premiers historiens espagnols en parlent avec étonnement, et prétendent que les artistes les plus célèbres de l'Europe n'auraient pu surpasser les Mexicains pour la délicatesse et la propreté du travail. Ils représentaient, dit-on, les hommes, les animaux et d'autres objets, par le moyen de plumes diversement colorées et nuancées; de sorte qu'on voyait dans leurs tableaux tous les effets de la lumière et de

l'ombre, et la nature imitée avec autant d'agrément que de vérité.

On dit que leurs ouvrages d'or et d'argent n'étaient pas moins curieux. Il faut cependant remarquer qu'en cherchant à se former des idées de l'état des arts chez une nation grossière, on est fort sujet à se tromper. Nous voyons les ouvrages des arts, chez un peuple qui est à peu près à notre niveau, avec un œil critique et quelquefois jaloux, au lieu que ceux d'une nation nouvelle et grossière nous étonnent, quand nous comparons la force des obstacles qu'elle a eus à surmonter avec la faiblesse de ses moyens; et, dans la chaleur de notre admiration, nous sommes disposés à nous les représenter comme plus parfaits qu'ils ne sont réellement. C'est à cette illusion qu'il faut attribuer l'exagération de quelques écrivains espagnols dans les descriptions qu'ils donnent des arts des Mexicains, sans avoir d'ailleurs le projet de nous tromper.

Ce n'est pas aussi par ces descriptions que nous les devons juger, mais par l'examen

des ouvrages mexicains qui se sont conservés jusqu'à nos jours. A en juger par le vaisseau dans lequel Cortès envoya à Charles V les plus curieuses productions de leurs arts, rassemblées dans le premier pillage de l'empire par les Espagnols, et qui fut pris par un corsaire français, les monumens de leur industrie sont moins nombreux que ceux des Péruviens. Nous ignorons s'il subsiste en Espagne quelques-unes de leurs peintures en plumes; mais on voit dans le cabinet du roi d'Espagne, nouvellement ouvert au public, plusieurs de leurs bijoux en or ou en argent, ainsi que leurs divers ustensiles; et nous apprenons, par des personnes sur le gôut et le jugement desquelles nous pouvons compter, que ces ouvrages, vantés pour leur industrie, ne sont que des représentations informes d'objets communs, et des figures grossières d'hommes et d'animaux, sans vérité et sans grâce; ce qui est confirmé encore par l'inspection des gravures en bois ou en taille-douce de leurs peintures publiques, par différens auteurs.

On y voit que des représentations grossières et maladroites de quadrupèdes ou d'oiseaux, ainsi que de la nature inanimée.

Le style égyptien le plus sec, tout roide et tout grossier qu'il est, a encore plus d'élégance Les essais informes d'un enfant qui entreprend de dessiner quelque objet ne sont pas plus imparfaits.

Mais quoique les peintures des Mexicains, considérées comme ouvrages de l'art, fussent très imparfaites, si nous les considérons comme le dépôt de l'histoire de leur pays, comme des monumens de leurs lois et des principales révolutions de leur état, elles deviennent des monumens aussi curieux qu'intéressans.

La plus noble et la plus utile invention dont puisse se glorifier l'esprit humain, est sans doute l'art de l'écriture, qui a contribué plus qu'aucun autre au perfectionnement de l'espèce; mais ses premiers essais ont été grossiers, et ses progrès très lents. Quand le guerrier, avide de renommée, a désiré de transmettre la mémoire de ses exploits aux

générations à venir ; quand la reconnaissance d'une nation pour son souverain, l'a portée à faire passer à la postérité le souvenir des bienfaits qu'elle en avait reçus, le premier moyen qui semble s'être présenté, a été de dessiner le mieux qu'on a pu des figures représentant l'action dont on voulait conserver la mémoire.

On a trouvé chez les nations sauvages de l'Amérique, des ouvrages de cette espèce d'art, appelés, avec beaucoup de justesse, *écriture en tableaux*. Un chef revenant de son expédition, dépouillait un arbre de son écorce, et gravait sur le tronc, avec une sorte de peinture rouge, quelques figures grossières représentant la route qu'il avait tenue, le nombre de ses troupes et de celles de l'ennemi, les chevelures qu'il avait rapportées, les prisonniers qu'il avait faits; il confiait sa renommée à ces monumens grossiers, et se flattait de l'espérance qu'ils serviraient à lui obtenir les éloges des guerriers de sa nation dans les temps à venir.

Arrivée de Cortez à Mexico. — Sa première entrevue avec les Mexicains.

Cortez était presque aux portes de la capitale, avant que le monarque eût décidé s'il le recevrait en ami ou ennemi. Mais comme on n'éprouvait de la part des Mexicains aucun acte d'hostilité, Cortez, sans s'embarrasser des incertitudes de Montézume, et sans paraître soupçonner ses intentions, continua sa route le long de la chaussée qui conduit à Mexico, au travers du lac, marchant avec la plus grande circonspection, et faisant observer la plus exacte discipline dans son armée.

Lorsqu'il fut près de la ville, environ un millier d'Indiens qui lui paraissaient d'un rang distingué, parés avec des plumes et vêtus d'étoffes de coton très belles, vinrent à sa rencontre, et défilèrent devant lui en le saluant avec le plus grand respect, à la manière de leur pays. Ils annonçaient la venue de Montézume lui-même, et bientôt

après ses coureurs parurent. Ils étaient au nombre de deux cents, habillés uniformément, marchant deux à deux en un profond silence, nus pieds et les yeux fixés en terre. Ceux-ci furent suivis d'une troupe plus distinguée, plus richement vêtue, au milieu de laquelle était Montézume dans un espèce de fauteuil ou de litière resplendissante d'or, ornée de plumes de diverses couleurs. Quatre de ses principaux favoris le portaient sur leurs épaules, tandis que d'autres soutenaient sur sa tête un pavillon d'un travail curieux. Devant lui marchaient trois officiers, tenant à la main des baguettes d'or qu'ils élevaient de temps en temps, et à ce signal les Indiens baissaient la tête et cachaient leur visage, comme indignes de regarder un si grand monarque.

Lorsqu'il fut près des Espagnols, Cortez descendit de cheval et s'avança vers lui avec empressement et d'un air respectueux. En même temps Montézume descendit de sa litière, et s'appuyant sur les bras de deux de ses parens, s'approcha lui-même d'un pas

lent et majestueux, tandis que ses gens étendaient devant lui des étoffes de coton, afin que ses pieds ne touchassent pas la terre. Cortez l'aborda avec une profonde révérence à la manière européenne. Le monarque lui rendit son salut à la mode de son pays, en touchant la terre avec sa main et la baisant ensuite.

Cette cérémonie, qui était au Mexique l'expression ordinaire du respect des inférieurs envers les supérieurs, parut aux Mexicains une condescendance si étonnante de la part d'un monarque orgueilleux, qui daignait à peine croire que ses sujets fussent de la même espèce que lui, qu'ils crurent fermement que ces étrangers, devant qui leur souverain s'humiliait ainsi, étaient des êtres d'une nature supérieure. Les Espagnols, marchant au milieu de la foule du peuple, furent flattés de s'entendre appeler *teules*, c'est à dire divinités. Il ne se passa rien de remarquable dans cette première entrevue. Montézume conduisit Cortez et ses soldats dans les quartiers qui leur avaient été prépa-

rés, et prit congé d'eux avec une politesse digne d'une cour européenne. « Vous êtes maintenant, leur dit-il, parmi vos frères et chez vous : reposez-vous de vos fatigues, et soyez heureux, jusqu'à ce que je vienne vous voir. »

Le palais donné aux Espagnols pour leur logement, était un édifice bâti par le père de Montézume. Il était environné d'une muraille de pierre avec des tours de distance en distance, qui servaient en même temps de défense et d'ornement : les appartemens et les cours étaient assez vastes pour loger les Espagnols et les Indiens, leurs alliés. Le premier soin de Cortez fut de pourvoir à sa sûreté dans ce nouveau poste, en plaçant son artillerie en face des différentes avenues, en ordonnant qu'une grande division de ses troupes serait toujours sous les armes, en plaçant des sentinelles, en un mot, en faisant observer une discipline aussi exacte que sa l'on eût été à la vue d'une armée ennemie.

Opinion de Montézume sur les ennemis.

Le soir, Montézume retourna visiter ses hôtes avec la même pompe qu'à la première entrevue, et porta, non seulement au général, mais aux soldats, des présens dont la magnificence attestait la libéralité du souverain et l'opulence de son royaume. Il eut avec Cortez un long entretien, dans lequel celui-ci apprit l'opinion que le monarque s'était faite des Espagnols. L'empereur lui dit que, selon une tradition ancienne parmi les Mexicains, leurs ancêtres étaient venus originairement d'un pays éloigné, et avaient conquis l'empire du Mexique; qu'après y avoir formé un établissement, le grand capitaine qui avait amené cette colonie était retourné dans son pays, en promettant que, dans un temps à venir, ses descendans reviendraient les visiter, reprendre les rênes du gouvernement, et réformer leur constitution et leurs lois; que par tout ce qu'il avait appris et vu des Espagnols, il était convaincu

qu'ils étaient les descendans de ces premiers conquérans, dont la venue leur était annoncée par leurs traditions et leurs prophéties; que, dans cette persuasion, il les avait reçus non comme des étrangers, mais comme des parens formés du même sang, et qu'il les priait de se regarder comme maîtres de ses états; que ses sujets et lui-même seraient toujours prêts à exécuter leurs volontés, et même à prévenir leurs désirs.

Cortez répliqua avec le ton du plus grand respect pour la dignité et le pouvoir de son souverain le roi d'Espagne; il parla des vues qu'avait eues ce prince en l'envoyant, s'efforçant, autant qu'il le pouvait, de concilier son discours avec l'idée que Montézume avait des Espagnols.

Le lendemain au matin, Cortez et ses principaux officiers furent admis à une audience publique de l'empereur. Les trois jours suivans furent employés à parcourir la ville que les Espagnols ne purent voir sans admiration, et qu'ils trouvèrent supérieure à tout ce qu'ils avaient vu en Amérique,

tant par le nombre de ses habitans que par la beauté de ses édifices, et par des particularités qui la rendaient absolument différente de toutes les villes d'Europe.

Description de la capitale du Mexique.

La ville de Mexico, appelé anciennement par les Indiens Tenuchtilan, est située dans une grande plaine environnée de montagnes assez hautes pour que son climat soit doux et sain, quoique sous la zône torride. Toutes les eaux qui descendent des hauteurs se rassemblent dans différens lacs communiquant les uns aux autres. Le plus grand a environ neuf milles de circuit; l'eau d'un de ces lacs est douce, celle des autres est saumâtre. C'était sur les bords d'un de ceux-ci et sur quelques îles voisines qu'était bâtie la capitale du Mexique. On arrivait à la ville par des chaussées de pierre et de terre d'environ trente pieds de large. Comme les eaux des lacs inondaient la plaine dans la saison des pluies, ces chaussées s'étendaient très loin.

Celle de Tabuca, à l'ouest, était d'un mille et demi; celle de Texeco, au nord-ouest. de trois milles; celle de Cuyacan, au sud, de six milles. Du côté de l'est, il n'y avait point de chaussées, et on ne pouvait arriver à la ville qu'en canot. A chaque chaussée il y avait des ouvertures de distance en distance par les quelles les eaux communiquaient d'un côté à l'autre, et sur ces ouvertures des madriers recouverts de terre qui servaient de po nts.

La construction de la ville n'était pas moins remarquable que les avenues en étaient singulières. Non seulement les temples, mais les maisons appartenant au monarque et aux personnes de distinction, pouvaient être appelés magnifiques en comparaison des édifices qu'on avait trouvés dans le reste de l'Amérique. Les habitations du peuple étaient malpropres, ressemblant aux huttes des autres Indiens; mais elles étaient placées avec régularité sur le bord des canaux qui passaient dans la ville en certains quartiers, ou le long des rues qui la partageaient. On y trouvait de grandes places,

parmi lesquelles on dit que celle du grand marché pouvait contenir 40 ou 50,000 personnes. Ceux des Espagnols qui ont mis le plus de modération dans leurs calculs, comptaient à Mexico au moins 60,000 habitans: l'industrie humaine, privée de l'usage du fer et du secours de tout animal domestique, n'a jamais élevé un plus grand monument.

Situation dangereuse des Espagnols.

La nouveauté de divers objets de Mexico pouvait amuser et étonner les Espagnols, mais ils n'en éprouvaient pas moins une grande inquiétude sur le danger de leur situation. Un concours de circonstances inattendues et favorables leur avait permis de pénétrer jusqu'au centre d'un grand empire, et ils s'étaient établis dans la capitale sans aucune opposition ouverte de la part du monarque. Les Tlascalans les avaient constamment détournés d'entrer dans une ville telle que Mexico, dont la situation singulière les livrerait à la merci de Montézume, en qui

ils ne pouvaient avoir aucune confiance, et d'où il leur serait impossible d'échapper. Ils avaient averti Cortez que si l'empereur s'était déterminé à les recevoir dans sa capitale, c'était par le conseil des prêtres, qui lui avaient indiqué, au nom de leurs dieux, ce moyen de détruire d'un seul coup et sans risque tous les Espagnols

Le général voyait alors clairement que les craintes de ses alliés n'étaient pas sans fondement; qu'en rompant les ponts placés de distance en distance sur les chaussées, sa retraite deviendrait impraticable, et qu'il demeurerait enfermé au milieu d'une ville ennemie, environné d'une multitude qui pouvait l'accabler, sans qu'il pût recevoir aucun secours de ses alliés.

A la vérité, Montézume l'avait reçu avec de grandes marques de respect; mais pouvaient-elles être regardées comme sincères? Quand elles l'auraient été, qui pouvait lui répondre qu'elles se soutiendraient? Le salut des Espagnols dépendait de la volonté d'un prince sur l'attachement duquel ils n'a-

vaient aucune raison de compter, et dont un ordre donné par caprice, ou un seul mot échappé dans la colère, pouvait décider irrévocablement leur perte.

Inquiétude et perplexité de Cortez.

Cortez avait appris des Espagnols que Qualpopoca, un des généraux mexicains commandant sur la frontière, avait assemblé une armée dans le dessein d'attaquer quelques-unes des provinces que les Espagnols avaient engagés à secouer le joug, et qu'Escalante, officier de mérite et très attaché à Cortez, avait marché au secours de ses alliés avec une partie de sa garnison; que, dans un combat où les Espagnols étaient demeurés victorieux, Escalante avait été blessé à mort, et qu'il y avait eu sept Espagnols tués et un autre enveloppé par les ennemis et pris vivant; que la tête du malheureux prisonnier avait été portée en triomphe dans différentes villes pour faire voir aux Indiens que leurs enne-

mis n'étaient pas immortels, et envoyée ensuite à Mexico.

Cortez, quoique alarmé de cet avis, qui lui faisait connaître les intentions de Montézume, avait continué sa marche ; mais à peine fut-il dans Mexico, qu'il s'aperçut de la faute où l'avaient jeté un excès de confiance dans la valeur et la discipline de ses troupes, et le défaut de guide dans un pays inconnu, où il ne pouvait communiquer ses idées que d'une manière très imparfaite. Il reconnut qu'il s'était engagé dans une situation où il était aussi dangereux pour lui de rester, qu'il lui était difficile d'en sortir : tenter une retraite, c'était s'exposer à tout perdre.

Le succès de son entreprise dépendait de l'opinion que les peuples de la Nouvelle-Espagne s'était formée de la force invincible des Espagnols. Au premier signe de crainte que ceux-ci laisseraient apercevoir, Montézume, qui n'était retenu lui-même que par la crainte, armerait contre eux tout son empire. Cortez était en même temps persuadé qu'il n'y avait

qu'une suite non interrompue de victoires, et des succès complets et extraordinaires, qui pussent le faire avouer de son souverain, et couvrir les fautes et l'irrégularité de sa conduite.

Toutes ces considérations lui firent sentir la nécessité de garder le poste qu'il avait pris; et il vit que, pour se tirer de l'embarras où l'avait jeté une démarche aussi hardie, il fallait en risquer une autre plus hardie encore. Le danger était grand, mais les res sources de son esprit étaient plus grandes encore. Apres avoir pesé la matière avec une profonde attention, il s'arrêta à une idée aussi étrange qu'audacieuse.

Révolte des Mexicains et cruauté des Espagnols.

Les Mexicains oublièrent la supériorité des Espagnols, et coururent aux armes pour recouvrer leur liberté; mais la discipline et la valeur des Européens l'emportèrent partout. Malheureusement pour la gloire de

l'Espagne, les vainqueurs souillèrent leur victoire par la manière dont ils traitèrent le peuple vaincu. Aussitôt qu'ils furent maîtres de la capitale et de la personne de Guatimosin, neveu et gendre de Montézume, ils supposèrent que le roi de Castille entrait dès ce moment en possession de tous les droits du monarque, et affectèrent de considérer les moindres efforts des Mexicains pour assurer leur indépendance, comme une rebellion des vassaux contre leur souverain, ou une révolte d'esclaves contre leur maître. Sur le prétexte de ces maximes arbitraires, ils violèrent tous les droits de la guerre entre les nations. A chaque mouvement d'une province, ils y réduisaient le peuple à la plus humiliante des conditions, la servitude personnelle. Les chefs, regardés comme plus criminels, étaient mis à mort par les supplices les plus honteux et les plus cruels que pussent imaginer l'insolence et la férocité du vainqueur.

Les progrès des Espagnols étaient marqués par des traces de sang et par des

actions d'une atrocité révoltante. Dans celle de Pannuco, soixante caciques ou chefs et quatre cents nobles furent brûlés vifs à-la-fois, et cette exécrable barbarie ne fut pas commise dans un moment d'emportement ni par un subalterne. Elle fut l'ouvrage de Sandoval, officier dont le nom tient le premier rang après celui de Cortez dans les annales de la Nouvelle Espagne, et elle avait été concertée avec Cortez lui-même. Pour mettre le comble à l'horreur de cette scène, on assembla les parens et les enfans de ces malheureuses victimes, et on les força d'en être les témoins. Il paraît impossible d'ajouter à ces exemples : ils furent cependant suivis d'une atrocité qui révolta les Mexicains plus fortement encore, en leur faisant sentir tout leur avilissement et le mépris insultant des vainqueurs pour l'ancienne dignité de leur empire.

Histoire de dona Marina, esclave mexicaine.

Cortez se trouva très embarrassé d'un in-

cident dont il prévit toutes les conséquences.

Il commença à craindre, pour le grand projet qu'il méditait, les lenteurs et l'incertitude que causerait nécessairement l'impossibilité de communiquer ses idées autrement que par le secours imparfait des signes et des gestes; mais il ne demeura pas longtemps dans cette inquiétude. Un heureux hasard suppléa à ce que toute sa sagacité n'aurait pu faire.

Une des femmes esclaves qu'il avait eues du cacique de Tabasco, se trouvant présente à l'entrevue de Cortez et de ses nouveaux hôtes, apperçut son embarras et la confusion d'Aguilard; et comme elle entendait parfaitement la langue mexicaine, elle expliqua dans la langue Yucata, qu'Aguilard entendait, ce que disaient les Indiens. Cette femme, connue dans la suite sous le nom de dona Marina, et qui fait une grande figure dans l'histoire du Nouveau-Monde, où les plus grands événemens sont presque toujours l'effet de très petites causes, était née dans une des provinces de l'empire du Mexique.

Après avoir été faite esclave dans une guerre, et après avoir éprouvé diverses aventures, elle était tombée entre les mains des peuples de Tabasco, et avait vécu assez long-temps parmi eux pour apprendre leur langue, sans oublier la sienne. Quoique cette manière de converser par l'entremise de deux interprètes fût très fatigante et très ennuyeuse, Cortez fut ravi d'avoir découvert ce moyen de communiquer avec les habitans d'un pays où il voulait pénétrer, et dans les transports de sa joie il regarda cet événement comme une marque éclatante des secours de la Providence en sa faveur.

Cortez se rend maître de Montézume. — Ce monarque est conduit au quartier des Espagnols.

Cortez imagina d'aller saisir Montézume dans son palais, et de le conduire prisonnier au quartier des Espagnols. Il espéra qu'en se rendant maître de la personne de l'empereur, le respect superstitieux des Mexicains

pour leur monarque et leur soumission aveugle à toutes ses volontés mettraient bientôt entre ses mains tout le pouvoir du gouvernement, ou qu'ayant en sa puissance un otage si sacré, lui et les siens seraient à couvert de toute violence.

Les officiers de Montézume furent appelés. Il leur communiqua sa résolution. Malgré l'étonnement et la douleur dont ils étaient pénétrés, aucun d'eux n'osa faire une question à l'empereur. Ils le conduisirent en silence et baignés de larmes au quartier des Espagnols. A peine sut-on dans la ville que les étrangers emmenaient l'empereur, que le peuple, s'abandonnant à tous les transports de la douleur et de la rage, menaça d'exterminer sur-le-champ les Espagnols, pour les punir de leur audace impie. Mais lorsqu'ils virent Montézume paraître avec l'air de la gaîté sur le visage, et leur faire signe de la main, en leur déclarant que c'était de son propre choix qu'il allait résider pour quelque temps au milieu de ses amis, le tumulte s'apaisa; la multitude, accoutu-

mée à respecter les moindres signes de la volonté de son souverain, se dispersa tranquillement.

Ce fut ainsi qu'un monarque puissant se vit, au milieu de sa capitale, en plein jour, saisi par une poignée d'étrangers, et emmené prisonnier, sans résistance et sans combat. L'histoire ne présente rien qu'on puisse comparer à cet événement, soit pour la témérité de l'entreprise, soit pour le succès de l'exécution; et si toutes les circonstances de ce fait extraordinaire n'étaient pas constatées par les témoignages les plus authentiques, elles paraîtraient si extravagantes et si incroyables, qu'on n'y trouverait pas même le degré de vraisemblance nécessaire pour les admettre dans un roman.

Il est reçu avec toutes les marques de respect.

Montézume fut reçu dans le quartier des Espagnols avec toutes les marques de respect. Ses domestiques vinrent l'y servir à la manière accoutumée. Ses principaux officiers

eurent un libre accès auprès de sa personne, et il exerça toutes les fonctions du gouvernement, comme s'il eût été en parfaite liberté. Les Espagnols le gardaient cependant avec toute la vigilance que méritait un prisonnier de cette importance, en s'efforçant d'ailleurs d'adoucir l'amertume de sa situation par toutes les marques extérieures de respect et d'attachement; mais le moment de l'humiliation et de la douleur n'est jamais bien loin d'un prince captif.

Montézume est exposé à de cruelles insultes.

Qualpopoca, son fils, et cinq des principaux qui servaient sous lui furent amenés dans la capitale en conséquence des ordres donnés par l'empereur. Montézume les livra à Cortez, afin qu'il pût constater leur crime et en prononcer la punition. Ils furent jugés par un conseil de guerre espagnol, et quoiqu'ils n'eussent fait que remplir le devoir de fidèles sujets et de braves gens, en obéissant aux ordres de leur légitime souverain et en

combattant les ennemis de la patrie, il furent condamnés à être brûlés vifs. L'exécution de pareilles cruautés est rarement suspendue.

Les malheureuses victimes furent envoyées sur-le-champ au supplice On forma leur bûcher de toutes les armes amassées dans les arsenaux du roi pour la défense publique. Un peuple innombrable vit avec un muet étonnement la double insulte faite à la majesté de son empire; un de ses généraux livré aux flammes, par une autorité étrangère, pour avoir rempli son devoir envers son souverain, et le même feu consumer à ses yeux les armes assemblées par la prévoyance de ses ancêtres pour la défense publique.

Cortez fait une sortie sans succès.

Cortez, malgré tous ces efforts et toute son habileté, malgré la valeur et la discipline de ses troupes, eut beaucoup de peine à empêcher l'ennemi de forcer ses quartiers. Il vit avec surprise ce peuple,

qui paraissait accoutumé au joug, et qui l'avait supporté si long-temps sans résistance, devenu féroce et implacable envers ses vainqueurs.

Ce général se mit lui-même à la tête de ses troupes, qui devaient faire une sortie, pour tâcher de forcer l'ennemi d'abandonner son entreprise, ou d'obliger d'en venir à quelque accommodement. Il mit en œuvre toutes les ressources de l'art de la guerre alors connues en Europe, et toutes celles que pouvait lui fournir l'expérience qu'il avait de la manière de combattre les Indiens; mais il trouva les Mexicains préparés, et en état de lui opposer toutes leurs forces.

Des troupes fraîches arrivaient continuellement aux Mexicains de toutes les provinces, et leur courage se soutenait. Conduits par leurs nobles, et enflammés par les exhortations de leurs prêtres, ils combattaient pour la défense de leurs temples et de leurs familles, sous les yeux de leurs divinités, de leurs femmes et de

leurs enfans. Malgré leur nombre et le mépris de la mort que l'enthousiasme leur inspirait, partout où les Espagnols pouvaient les joindre, ils ne résistaient pas à la supériorité de la discipline et des armes européennes; mais dans les rues étroites et dans les endroits où les ponts de communication étaient rompus, les Espagnols se trouvaient exposés à des grêles de flèches et de pierres lancées du haut des maisons.

Le combat avait duré une journée entière; un nombre prodigieux de Mexicains avait été tués, et une partie de la ville brûlée, lorsque les Espagnols, las de meurtres et pressés sans relâche par de nouveaux assaillans qui remplaçaient les premiers, furent enfin obligés de se retirer avec la douleur de n'avoir rien fait d'assez décisif pour compenser le désavantage peu ordinaire d'avoir eu douze soldats tués, et soixante blessés. Une autre sortie, avec de plus grandes forces, ne fut pas plus heu-

reuse, et, dans cette dernière, le général lui-même fut blessé à la main.

Mort de Montézume.

Cortez aperçut, mais trop tard, l'erreur où l'avait jeté son mépris pour les Mexicains; il fut convaincu qu'il ne pouvait ni maintenir le poste qu'il avait pris au milieu d'une ville ennemie, ni se retirer sans courir le plus grand danger. Il lui restait une ressource: Montézume pouvait calmer les Mexicains par sa médiation ou par son autorité.

Le lendemain au matin, lorsque l'assaut recommença, ce malheureux prince, à la merci des Espagnols, et réduit à la triste nécessité d'être l'instrument de sa honte et de l'esclavage de sa nation, parut sur la muraille, vêtu de ses habits royaux et avec toute la pompe qu'il avait coutume d'étaler dans les occasions solennelles. A la vue de leur souverain, qu'ils honoraient et respectaient presque comme une divi-

nité, les Mexicains laisèrent tomber les armes de leurs mains et gardèrent un profond silence, tous en inclinant leur tête, et plusieurs en se prosternant.

Montézume leur adressa un discours ou il s'efforçait de calmer leur fureur et de les engager à cesser les hostilités. A peine eut-il fini, qu'un murmure de mécontentement se fit entendre, et fut suivi de reproches et de menaces. Bientôt leur fureur s'accrut au point de leur faire oublier le respect qu'ils avaient montré d'abord pour leur empereur. Les flèches et les pierres recommencèrent à voler en si grand nombre et avec tant de violence, qu'avant que les soldats Espagnols chargés de couvrir Montézume de leurs boucliers eussent eu le temps de les élever, le malheureux monarque fut blessé de flèches, et atteint à la tempe d'une pierre qui le renversa.

Les Mexicains, en le voyant tomber, furent si effrayés, que, par un de ces changemens subits assez ordinaires dans les mouvemens populaires, ils passèrent subi-

tement d'une extrémité à l'autre. Le remords succéda à l'insulte : ils s'enfuirent tous, épouvantés du crime qu'ils venaient de commertre, et persuadés que la vengeance du ciel allait tomber sur eux.

Les Espagnols portèrent Montézume à son appartement, et Cortez s'empressa d'aller le consoler dans son infortune ; mais ce prince voyant alors dans quel abîme d'humiliation il était tombé, et reprenant la hauteur d'ame qui paraissait l'avoir abandonné depuis si long-temps, dédaigna de survivre à ce dernier affront, et de prolonger une vie devenue trop honteuse depuis qu'il était, non seulement le prisonnier des Espagnols et l'instrument de la servitude de son peuple, mais encore l'objet du mépris et de la haine de ses propres sujets.

Montézume, transporté de rage, déchira l'appareil qu'on avait mis à ses blessures et refusa si obstinément de prendre aucune nourriture, qu'il termina bientôt ses jours, rejetant avec dédain toutes les sollicitations

des Espagnols pour embrasser la religion chrétienne.

Bonheur singulier par lequel Cortez échappe à la mort. — Deux jeunes Mexicains victimes de leur dévouement.

La mort de Montézume fit perdre à Cortez toute espérance d'accommodement avec les Mexicains. Il ne vit plus de salut que dans la retraite, et il commença à s'y disposer. Mais un nouveau mouvement des Mexicains l'engagea dans de nouveaux combats. Ils prirent possession d'une haute tour du grand temple qui commandait le quartier des Espagnols, et y placèrent une troupe de leurs principaux guerriers. Aucun Espagnol ne pouvait se montrer sans être exposé à leurs traits. Il était nécessaire de déloger, à quelque prix que ce fût, les Indiens de ce poste, et Jean d'Escobar, avec un nombreux détachement de soldats choisis, fut chargé de cette attaque; mais Escobar, quoique brave lui

même et à la tête d'hommes accoutumés à vaincre, et animés par la présence de leurs compatriotes, fut trois fois repoussé.

Cortez qui vit bien que le salut de son armée dépendait du succès de cet assaut, se fit attacher au bras son bouclier, que sa blessure l'empêchaient de tenir de la main, et se jeta au plus fort de la mêlée.

Encouragés par la présence de leur général, les Espagnols retournèrent à la charge avec une telle vigueur, qu'ils parvinrent par degré jusqu'au haut de la tour, et repoussèrent les Mexicains jusque sur la plate forme qui en couronnait le faite. Là commença un horible carnage.

Deux jeunes Mexicains, reconnaissant Cortez qui animait ses soldats de sa voix et de son exemple, résolurent de sacrifier leur vie pour faire périr l'auteur des calamités de leur patrie. Ils s'approchèrent de lui dans une posture suppliante, comme s'ils avaient voulu mettre bas les armes; et le saisirent au corps, ils le tirèrent vers les créneaux par lesquels ils se pré-

cipitèrent, espérant l'entraîner avec eux. Mais la force et l'agilité de Cortez le délivrèrent de leurs mains, et ces braves Mexicains périrent dans cette tentative généreuse et inutile pour le salut de leur pays.

Procès singulier fait par les colons à un gouverneur de la Grenade.

Boisseret, gouverneur de la Grenade, ayant obtenu, pour soixante-treize mille francs, la propriété de la Guadeloupe, de Marie-Galande et de Saintes, ainsi que celle de tous les effets qui appartenaient à la compagnie dans ces îles, céda à Houel, son beau-frère, la moitié de son marché. Duparquet acheta de son côté la Martinique et Sainte-Lucie, pour soixante mille francs, avec la Grenade et les Grenadins. Sept ans apres, il revendit au compte de Gérillac la Grenade et les Grenadins, un tiers de plus que ne lui avait coûté son acquisition entière. Le commandeur de Poincy acheta.

pour l'ordre de Malte, Saint-Christophe, Saint-Martin, Saint-Barthélemi, la Tortue et Sainte-Croix, pour cent vingt mille francs, aux conditions que l'ordre les posséderait comme fiefs de la couronne, et n'en pourrait confier l'administration qu'à des Français.

Les nouveaux possesseurs, avec la propriété, jouissaient de l'autorité la plus étendue, ils disposaient à leur gré des terrains, soit en les vendant, soit en les inféodant; ils nommaient à tous les emplois civils et militaires de la colonie; ils avaient droit de faire grâce à ceux que leurs officiers de judicature avait condamnés à mort; ils avaient enfin tous les droits de la souveraineté.

Il y avait lieu de présumer que régissant eux-mêmes leur domaine, l'agriculture y ferait des progrès plus rapides que par le passé. Cette conjecture se réalisa bien à un certain point, malgré les révolutions vives et fréquentes qui devaient arriver et qui arrivèrent en effet sous de

tels maîtres ; mais ce nouvel état des colonies françaises ne fut pas plus avantageux au commerce national, qu'il ne l'avait été par le passé : les Hollandais continuèrent d'approvisionner les colonies et d'en emporter les productions, de sorte qu'on ne cultivait que pour faire le bénéfice de l'étranger. Cela dura une quinzaine d'années, au bout desquelles le gouvernement songea à rejoindre au corps de l'état ces branches de la souveraineté qu'on en avait trop légèrement distraites : les anciens et vicieux usages reprirent, toujours opérés par la trop grande ambition des Anglais.

Fait singulier d'un sergent écossais, fait prisonnier au Mexique.

Un sergent écossais fut réservé par les sauvages pour les supplices abominables qu'ils destinent à leurs prisonniers. Cet homme, à la vue des tortures cruelles qu'on lui préparait, imagina un moyen de s'y soustraire, et qui eut le succès qu'il

en avait prévu. Il harangua cette nation.
« Héros du Nouveau-Monde, leur dit-il,
» vous n'étiez pas les ennemis que je cher-
» chais. Le sort de la guerre m'a mis entre
» vos mains : usez-en comme il vous plaira ·
» je n'ai ni le pouvoir de vous en empê
» cher, ni même le désir de vous en dé
» tourner.

» Mais comme c'est l'usage de ma na
» tion d'offrir une rançon pour racheter
» sa vie, écoutez du moins une proposi
» tion que j'ai à vous faire, et qui n'es
» pas à rejteer.

» Dans le pays où je suis né, il y a
» certains hommes qui, par leurs recher-
» ches ou par des traditions de famille,
» ont acquis des connaissances d'un ordre
» surnaturel. Un de ces sages, dont j'étais
» proche parent, connaissant mon inclina-
» tion pour les armes, me donna, en par-
» tant pour la guerre, un charme qui
» devait me rendre invulnérable. Vous
» avez tous vu, braves Américains, com-
» ment j'ai échappé à vos traits et à vos

» attaques multipliées ; sans ce charme, je
» devais périr mille fois sous vos efforts
» redoublés, et les atteintes mortelles sous
» lesquelles mes camarades ont succombé.
» J'en appelle à vous-mêmes, vous avez vu
» si j'ai fui le danger. Ce n'est donc pas
» la vie que je vous demande; mais je
» veux avoir la gloire de vous révéler le
» secret le plus important pour votre con-
» servation, et vous rendre une nation
» invincible. Laissez-moi seulement une
» main libre pour faire les cérémonies de
» l'enchantement, dont vous allez faire
» l'épreuve sur moi-même. »

Ces sauvages ignorans, flattés d'acquérir un secret de cette importance, et séduits par le merveilleux, l'air d'assurance et de gaîté de leur prisonnier, lui délient un bras. L'Ecossais recommande ensuite qu'on remette son sabre au plus adroit et au plus vigoureux des sauvages; ensuite ayant dépouillé son cou, il le frotte en marmottant quelques paroles. Puis s'adressant d'un air gai à celui que tenait le sabre: « Frappez,

» dit-il, de toutes vos forces; vous n'enta-
» merez pas ma peau. » Aussitôt l'Indien frappe, et la tête de l'Écossais saute à vingt pas de là. Les sauvages, stupéfaits, regardent quelque temps ce cadavre sanglant, comme se reprochant mutuellement leur sotte crédulité; mais admirant ensuite la finesse du stratagème que cet homme avait employé pour se dérober aux tourmens horribles qu'ils lui préparaient, ils accordèrent à son cadavre tous les honneurs funèbres qui sont en usage dans leur pays.

Guerres continuelles et féroces des Mexicains.

Les Mexicains, ainsi que les tribus sauvages qui les environnaient, étaient sans cesse en guerre, et les motifs qui les y poussaient semblent avoir été les mêmes : ils combattaient pour satisfaire leur vengeance, en versant le sang de leurs ennemis. Dans les combats, ils cherchaient principalement à faire des prisonniers, et

la victoire était d'autant plus éclatante qu'ils en faisaient davantage. On ne rendait jamais de prisonniers : tous étaient égorgés sans miséricorde, et les vainqueurs en dévoraient la chair avec la férocité d'un peuple entièrement sauvage. En certaines occasions, la barbarie était portée à des excès encore plus monstrueux. Leurs principaux guerriers se couvraient quelquefois de la peau sanglante des malheureuses victimes qui avaient succombé sous leurs coups, et allaient dansant dans les rues, célébrant leur propre valeur, et insultant à leurs ennemis. Jusque dans leurs institutions civiles, on trouve des traces de cette barbarie que leur système de guerre leur inspirait.

Les quatre principaux conseillers de l'empire était distingués par des titres atroces, qui n'avait pu être imaginés que chez une nation qui se plait dans le carnage et dans le sang. Cette férocité de caractère se trouve dans toutes les nations de la Nouvelle-Espagne.

Les Tlascalans, les peuples du Mechoa-

can et d'autres états ennemis des Mexicains, étaient aussi sans cesse en guerre, et traitaient leurs ennemis avec la même cruauté. A mesure que les hommes s'unisent en société, et vivent sous l'empire des lois et d'une police régulière, leurs mœurs s'adoucissent, les sentimens d'humanité naissent en eux, les droits et les devoirs sont mieux connus, la férocité des guerres s'affaiblit, et, même au milieu des combats, les hommes se souviennent de ce qu'ils se doivent les uns aux autres.

Le sauvage combat pour détruire, le citoyen pour conquérir. Le premier est inaccessible à toute pitié et n'épargne personne; le dernier a acquis une sensibilité qui adoucit ses fureurs. Cette sensibilité paraît avoir été entièrement étrangère aux Mexicains. La barbarie avec laquelle ils faisaient la guerre était telle, qu'on ne pouvait s'empêcher d'en conclure qu'ils étaient bien imparfaitement civilisés.

Leurs cérémonies funèbres.

Leurs cérémonies funèbres avaient le même caractère de cruauté. A la mort des grands, et surtout de l'empereur, un certain nombre de ses domestiques étaient choisis pour l'accompagner dans l'autre monde ; et ces malheureuses victimes étaient égorgées sans miséricorde et ensevelies dans le même tombeau.

Imperfection de leur agriculture.

Quoique leur agriculture fût plus avancée que celle des peuplades errantes, qui ne vivent presque que de leur chasse, elle ne paraît pas leur avoir fourni autant de subsistance qu'il en faut à des hommes rassemblés, pour se livrer, avec quelque suite, aux travaux de l'industrie. Les Espagnols ne remarquèrent point que les Mexicains fussent plus robustes que les autres Américains : ils observaient que les uns et

les autres étaient faibles et peu propres à supporter la fatigue, et que la force d'un Espagnol surpassait celle de plusieurs Indiens. Ils imputaient cette différence au défaut de nourriture et à la mauvaise qualité des alimens, qui suffisaient pour soutenir la vie et non pour former une constitution robuste. Ces remarques ne se seraient pas présentées dans un pays qui eût fourni à ses habitans des subsistances en abondance.

La difficulté que Cortez trouva à faire vivre le petit corps de troupes qu'il avait avec lui, et la nécessité où les Espagnols furent souvent de recourir aux productions spontanées de la terre, semblent confirmer le jugement, et nous donnent une idée désavantageuse de l'état de la culture de l'empire du Mexique.

Autre preuve de cette imperfection.

Cette opinion se trouve encore confirmée par une pratique universellement établie

dans la Nouvelle-Espagne. Les femmes mexicaines nourrissaient tous leurs enfans de leur lait pendant plusieurs années, et pendant ce temps-là, elles n'habitaient pas avec leur mari. Cette précaution contre une augmentation de famille qui leur aurait été à charge, quoique nécessaire parmi des sauvages dont la vie est si dure et la subsistance si précaire, ne se serait pas conservée chez un peuple qui eût vécu dans quelque aisance.

L'usage du chocolat a été imité des Mexicains.

L'Espagne ne s'est pas bornée à régler son commerce avec ses colonies les plus florissantes; elle a cherché aussi à ranimer celui de quelques-uns de ses établissemens où il était ou négligé ou déchu.

Parmi les nouveaux goûts et les nouveaux besoins que leur communication avec les habitans des provinces conquises en Amérique a fait naître chez les peuples de l'Eu-

rope, celui du chocolat est un des plus universellement répandus. Les Espagnols apprirent les premiers des Mexicains l'usage de ce breuvage, fait avec la noix de cacao réduite en pâte et mélangée de divers ingrédiens; il leur parut, ainsi qu'aux autres nations de l'Europe, si nourrissant et si agréable au goût, qu'il a formé un objet de commerce très important.

Le cacaotier croît sans culture dans plusieurs parties de la zone torride; mais les noix de la meilleure qualité, après celles de Guatimala, dans la mer du Sud, croissent dans les riches plaines des Carraques, l'une des provinces du royaume de Terre-Ferme. Cette supériorité reconnue du cacao de Carraque, et la communication de cette province avec la mer Atlantique, qui en facilite le transport en Europe, y ont perfectionné et étendu la culture de ce fruit plus qu'en aucun autre endroit de l'Amérique. Mais la Hollande, par le voisinage de ses établissemens dans les petites îles de Curaçao et de Buénos-Ayres à la côte de Carraque,

s'était emparée de la plus grande partie du commerce de cacao.

Le trafic de cette marchandise avec la métropole était presque entièrement tombé, et telle était la négligence des Espagnols ou le vice de leur conduite dans le commerce, qu'ils étaient obligés d'acheter des étrangers, à un prix exorbitant, cette production de leurs propres colonies.

État de leurs villes.— Leurs temples.

Les villes du Mexique, quelques grandes et peuplées qu'elles fussent, paraissaient plutôt avoir été l'asile d'hommes qui ne font que sortir de la barbarie, que l'habitation paissible d'un peuple policé. D'après la description qu'on nous donne de Tlascala, cette ville ressemblait beaucoup à un village indien. Ce n'était qu'un amas de huttes basses, dispersées çà et là selon le caprice de chaque propriétaire, bâties en terre et en pierre, et couvertes de roseaux, qui ne recevaient de jour que par une porte si basse, qu'on

ne pouvait y entrer qu'en se courbant Quoique la situation de Mexico, sur le lac, eût produit une disposition plus régulière des maisons, la structure du plus grand nombre était également grossière.

Les temples et les édifices publics ne paraissent par avoir mérité les éloges qu'en font les historiens espagnols. Autant qu'il est possible d'en juger par leurs descriptions, le grand temple de Mexico, le plus célèbre de la Nouvelle-Espagne, assez élevé pour qu'on y montât par un perron de cent quatorze marches, était une masse solide de terre, de forme carrée et revêtue en partie de pierre. Chaque côté de sa base avait quatre-vingt-dix pieds; et comme il allait en diminuant, l'édifice se terminait par le haut en un espace d'environ trente pieds carrés, où était placée une figure de la divinité, et deux autres sur lesquels on sacrifiait les victimes.

Les autres temples les plus célèbres de la Nouvelle-Espagne ressemblaient tous à celui de Mexico.

Autres édifices publics.

A en croire les historiens espagnols, le palais de l'empereur et les maisons des principaux nobles montraient beaucoup d'art et d'industrie. On y voyait quelque élégance dans le dessin et des distributions assez commodes. Cependant si des édifices pareils eussent existé dans les villes du Mexique, on en trouverait encore quelques restes.

Par la manière dont Cortez conduisit le siége de Mexico, nous pouvons croire que tous les monumens un peu considérables de la capitale ont été détruits.

Dans les petits villages des Indiens, il y a des bâtimens d'une plus grande étendue et d'une plus grande élévation que les maisons des particuliers. Ceux où se tient le conseil de la nation, où elle s'assemble dans les fêtes publiques, sont magnifiques, comparés aux autres. La distinction des rangs et l'inégalité des propriétés étant établies parmi les Mexicains, le nombre des grands

édifices devait y être aussi plus considérable que dans les autres nations de l'Amérique : il ne parait pourtant pas qu'il y en ait eu aucun qui méritât, par sa magnificence ou sa solidité, les pompeuses épithètes que les auteurs espagnols leur donnent en les décrivant. Il est probable que, quoique plus ornés et construits sur une plus grande échelle, ils étaient bâtis de ces matériaux légers et peu durables qu'on employait pour les maisons communes.

Tous ces faits rassemblés prouvent évidemment que la civilisation du Mexique était beaucoup plus avancée que parmi d'autres nations sauvages; mais il n'est pas moins manifeste qu'en beaucoup de choses, les historiens espagnols ont un peu exagéré les progrès des Mexicains.

Population actuelle.

Malgré la dépopulation actuelle de l'Amérique, il reste encore un nombre considérable de naturels, tant au Mexique qu'au

Pérou, particulièrement dans les parties qui n'ont pas été exposées à la première furie des armes espagnoles, ou désolées par les premières tentatives de leur industrie, plus funeste encore que la guerre.

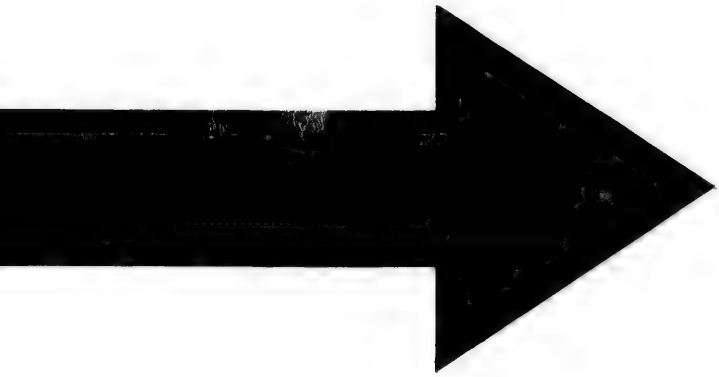
Dans les provinces de Guatimala, de Chiapa, de Nicaragua, et dans les autres belles contrées qui s'étendent le long de la mer du Sud, la race des Indiens est encore très nombreuse. En quelques endroits, ils ont des établissemens assez considérables pour mériter le nom de villes. Dans les trois audiences qui partagent la Nouvelle-Espagne, il y a au moins deux millions d'Indiens, faible reste, à la vérité, de son ancienne population, mais qui forment encore un corps de nation plus nombreux que celui de tous les autres habitans de ce vaste pays.

Différens districts du Pérou, particulièrement dans le royaume de Quito, sont presque entièrement occupés par les Indiens. Dans d'autres provinces, les naturels étant mêlés avec les Espagnols, s'adonnent aux

arts mécaniques et remplissent les états inférieurs de la société.

Comme les habitans du Mexique et du Pérou étaient accoutumés à une résidence fixe, et connaissaient quelques arts, il a fallu moins de violence pour les rapprocher un peu de la manière de vivre des Européens; mais partout où les Espagnols ont trouvé, en s'établissant, des tribus sauvages, les tentatives pour les civiliser et les réunir ont été sans succès, et souvent funestes aux Indiens. Ceux-ci ne pouvant se soumettre à aucune contrainte, et dédaignant le travail comme un caractère de servitude, abandonnaient leurs anciennes habitations, et défendaient leur liberté dans des montagnes et des forêts inaccessibles à leurs oppresseurs, ou périssaient lorsqu'ils étaient réduits à un état qui contrariait leurs idées et leurs habitudes.

Dans les districts voisins de Carthagène, de Panama et de Buénos-Ayres, la dépopulation a été plus générale que dans les parties du Mexique et du Pérou, dont les



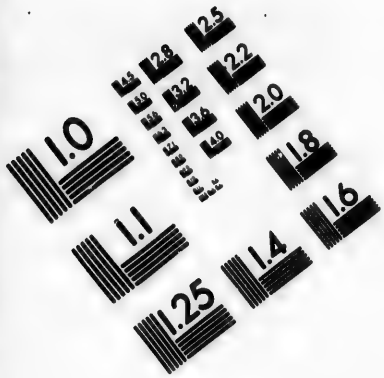
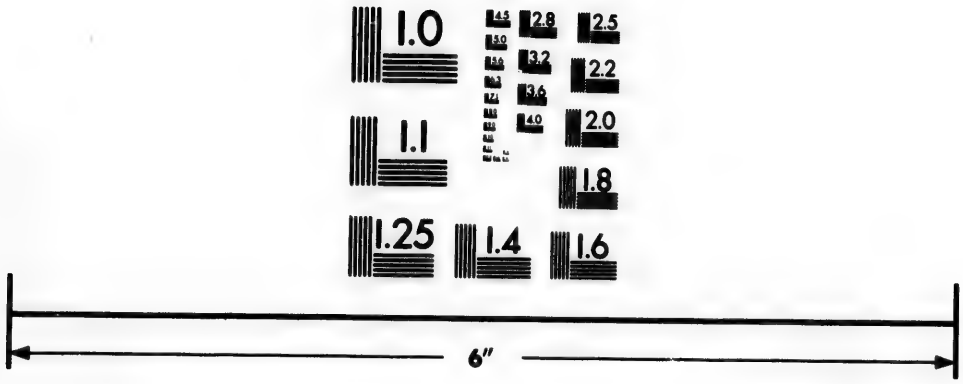
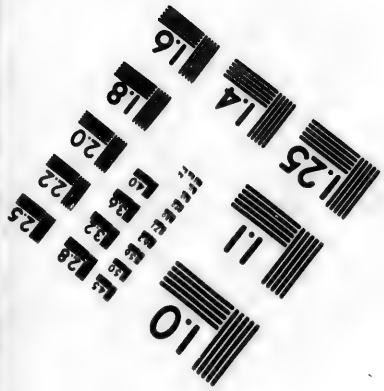
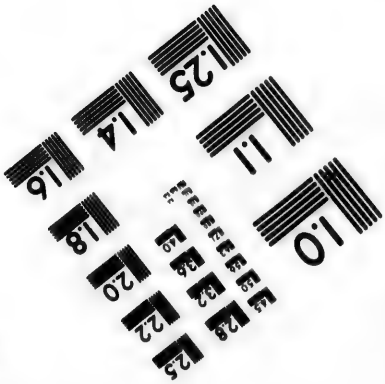


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.0

Espagnols se sont rendus plus absolument les maîtres.

Témoignages incontestables sur les faits principaux et sur les différentes descriptions du Mexique.

Quoiqu'il faille reconnaître que la chaleur de l'imagination espagnole a ajouté quelques embellissemens aux diverses descriptions du Mexique, il est cependant certain qu'il y a peu de faits historiques qu'on puisse établir sur des témoignages plus incontestables que les faits principaux de l'histoire de ce pays. Ce sont des témoins oculaires qui rapportent ce qu'ils ont vu, des hommes qui ont vécu parmi les Mexicains, avant et après la conquête, qui décrivent des institutions et des mœurs qui leur étaient familières, des personnes de professions différentes, militaires, prêtres, jurisconsultes, à qui les objets doivent s'être présentés sous des aspects différens : tous concourent à rendre le même témoignage.

Si Cortez s'était hasardé à tromper son souverain en lui faisant un tableau de mœurs imaginaires, il n'eût pas manqué d'ennemis et de rivaux empressés à découvrir sa tromperie et à en tirer parti pour lui nuire. Comme le remarque avec raison M. l'abbé Raynal, qui a éclairci par sa sagacité et embelli par son éloquence l'histoire de l'Amérique, cette supposition est aussi invraisemblable que le projet eût été audacieux.

Tout homme accoutumé à observer les progrès des nations remarquera souvent, dans les premiers pas qu'elles font, les germes de ces idées, d'où résultent des établissemens qui font la gloire et l'ornement des sociétés arrivées au plus haut degré de civilisation. Même dans l'état de civilisation imparfaite où se trouvait l'empire du Mexique, la sagacité ingénieuse de quelque observateur, excitée ou aidée par des circonstances que nous ne connaissons pas, a pu y introduire des institutions dignes des sociétés les plus policées.

Mais il était presque impossible que les conquérans ignorans et grossiers du Nouveau-Monde, en ne se faisant aucune idée des coutumes et des lois du pays qu'ils subjugaient, sortissent hors des limites connues dans leur siècle et dans leur pays ; et si Cortez et quelques-uns de ses compagnons eussent usé de cet effet, pourquoi leurs successeurs auraient-ils travaillé à perpétuer l'erreur ? Pourquoi Corita, ou Motolinea, ou Acosta auraient-ils voulu amuser leur souverain et leurs compatriotes de contes entièrement fabuleux ?

Audace extraordinaire d'un flibustier appelé Pierre-le-Grand.

Vers le milieu du dix-septième siècle, des hommes hardis, entreprenans, et qui n'avaient que l'espérance pour fortune, vinrent s'etablir dans la partie de Saint-Domingue qui a depuis appartenu à la France, et dans la petite île de la Tortue, qui l'avoisine. Ces lieux étaient alors déserts et cou-

verts de profondes forêts. On y trouvait quantité de bœufs sauvages et de sangliers ; ces animaux descendaient de ceux que les Espagnols avaient autrefois apportés dans ces contrées; car l'Amérique, avant cette époque, ne possédait aucun de ces quadrupèdes ; ils y avaient singulièrement multiplié , et s'étaient même améliorés. Les aventuriers virent dans ces animaux une ressource pour les premiers besoins de la vie, et, dans la petite île de la Tortue, une retraite où il leur serait beaucoup plus facile de se défendre contre les Espagnols de Saint-Domingue, qui ne voyaient pas avec plaisir de pareils voisins. Ces nouveaux venus se partagèrent en trois classes : les uns construisirent des barraques, cultivèrent la terre, et furent nommés habitans; les autres, armés de fusils et de sabres, se rendirent dans les forêts de Saint-Domingue, s'adonnèrent à la chasse des bœufs et des sangliers, et se nommèrent boucaniers du soin qu'ils prenaient de boucaner, à la manière des sauvages, les viandes des ani-

maux qu'ils avaient tués, c'est à dire de les faire rôtir et dessécher à la fumée; ceux qui prirent le parti de courir les mers pour attaquer et dépouiller les Espagnols et les Portugais, reçurent le nom de flibustiers, du mot anglais *flibustier*, corsaire; tels furent les fondateurs de la plus belle colonie que la France ait possédée.

Quoique assez mal armés, et presque sans moyens, les flibustiers devinrent bientôt si redoutables dans ces parages, que leur nom seul portait l'épouvante parmi les Espagnols : ils dûrent leurs succès à une adresse extrême à tirer, et surtout à un courage qui ne connaissait point d'obstacles. On rapporte de ces terribles corsaires des choses si extraordinaires, que l'on se refuserait à les croire, si des témoignages multipliés n'éloignaient toute espèce de doute. Comme leurs aventures ne sont point du ressort de cet ouvrage, je me contenterai de raconter la hardiesse étonnante d'un de ces flibustiers, appelé Pierre-le-Grand. Il était à Dieppe, et s'é-

tait rendu en Amérique, comme une multitude d'autres, avec l'espoir de s'enrichir.

Après avoir fait le métier de boucanier, car c'était presque toujours par là que commençaient les flibustiers, il réunit vingt-huit autres aventuriers, qui avaient la plus grande confiance en son courage, et monta avec eux sur une grande barque, armée de quatre petites pièces. C'était avec ce faible équipage qu'il cherchait les aventures les plus périlleuses. Le sort ne lui fut pas favorable; il erra pendant plusieurs mois sans rien rencontrer; il arriva dans le plus mauvais état au cap Tibron, situé à la pointe occidentale de l'île Saint-Domingue. Son bâtiment faisait eau de tous côtés, il manquait de vivres, et ne savait où en prendre. Ses compagnons parlaient de rentrer; il était cependant bien triste de revenir sans avoir rien fait, ni pour les profits, ni pour la gloire; la nécessité seule pouvait contraindre de telles gens à un parti qui leur convenait si peu : ils en pleuraient de rage.

Pendant que l'on tenait conseil à ce sujet,

le soldat qui se tenait au haut du mât pour découvrir en mer, cria qu'il voyait un vaisseau, mais il ajouta aussitôt qu'il était trop fort pour que l'on songeât à l'attaquer. « Comment, trop fort! s'écria Pierre-le-» Grand; morbleu! c'est une raison pour » l'attaquer : la gloire en sera plus grande » et la prise meilleure. Allons, mes frères, » aux armes! »

Les flibustiers se donnaient le nom de frères, et entendaient qu'à l'exception de ce qui concernait le service, l'égalité fût parfaite entre eux. Aussitôt le conseil cessa, et l'on ne songea plus qu'à faire voile pour donner la chasse au bâtiment, dont ils s'approchèrent en peu de temps. En effet, il leur parut si grand qu'ils commencèrent à chanceler, oubliant leur première résolution. Le capitaine seul resta ferme, et les regardant avec un œil de feu : « Mes frères, leur dit-il, ce vaisseau est à nous si vous le voulez; ce n'est point sa force qu'il faut considérer, mais notre courage. Ecoutez, voulez-vous me suivre? — Oui! oui! ré-

pondirent-ils tous ensemble, excités de nouveau par son audace. — Eh bien! reprit-il, avançons toujours; les Espagnols. qui méprisent un équipage aussi petit que le nôtre, se moqueront de nous et nous laisseront avancer au milieu d'eux. L'un de vous sautera l'arme au poing sur le capitaine; moi, je m'empare de la soute aux poudres et j'y présente mon pistolet, en criant que si l'on ne se rend sur l'heure, je fais sauter le bâtiment. L'épouvante les saisira et ils se rendront. S'ils ne se rendent pas, je fais ce que j'ai dit; je tire mon pistolet, le vaisseau se brise, et tout est fini.»

Tous promirent avec serment d'exécuter ses ordres. Cependant il ne s'y fia pas trop, et prit des mesures pour les forcer de vaincre. Il chargea secrètement le chirurgien, qui était son confident, de rester le dernier dans la barque et de la crever d'un coup de pince de fer, pour qu'il ne restât plus d'autre salut que la victoire.

Tout arriva comme il l'avait prévu. Les Espagnols, du haut de leur vaisseau, regar-

daient avec indifférence l'approche de la barque des flibustiers; le capitaine, que l'on avait averti, et qui alors jouait aux cartes, continua sa partie, et dit, par manière de plaisanterie : « Préparez le palant, et nous les guinderons. » Ce palant est une sorte de poulie dont on se sert sur les navires pour guinder les marchandises à bord. Il n'eut pas long-temps à plaisanter.

Les flibustiers, arrivés auprès du vaisseau, et armés chacun de deux pistolets et d'un bon coutelas, s'élancèrent le long du bâtiment, entrèrent par les sabords, se répandirent dans le navire, présentèrent le pistolet au capitaine, menacèrent de mettre le feu aux poudres, et imprimèrent une telle épouvante dans l'ame des Espagnols, qu'en deux minutes ils se virent les vainqueurs et les maîtres de l'équipage, tant le courage qui méprise la vie l'emporte sur le nombre et sur la force! Sans éprouver le moindre obstacle, et dans le premier mouvement de la terreur, ils firent descendre les Espagnols dans le fond

de calc, et ne songèrent plus qu'à se réjouir de leur victoire.

Ainsi, par l'effet d'un courage extraordinaire, je dirais presque d'une témérité aveugle, ces aventuriers, qui mouraient de de faim, et qui ne possédaient qu'une barque qui ne les eût peut-être pas ramenés au port, se virent en possession d'un beau navire armé de cinquante-quatre pièces de canon, la plupart de bronze, avec quantité de vivres, de rafraîchissemens, de munitions, et des richesses immenses : c'était le vice-amiral des galions d'Espagne, séparé de sa flotte.

Les vainqueurs se dirigèrent sur Saint-Domingue, dont ils n'étaient pas fort éloignés, prirent quelques matelots qui leur étaient nécessaires pour conduire leur prise en Europe, où ils arrivèrent heureusement, et où ils partagèrent leur butin. Le capitaine, se trouvant riche, fut assez sage pour se fixer en France. Ses compagnons, à l'exemple de tous les autres flibustiers et du plus grand nombre des marins, dissipèrent en débauches les richesses qu'ils devaient à leur

courage, et retournèrent chercher la fortune et les dangers quand ils se virent tout-à-fait dans la misère.

Abandon d'un boucanier dans les forêts de Saint-Domingue.

J'ai dit que les boucaniers étaient ceux des aventuriers qui se livraient à la chasse des bœufs et des sangliers. Leur métier était pénible; ils vivaient au milieu des bois comme des sauvages, poursuivaient sans cesse les animaux, enlevant les peaux des bœufs, et faisant boucaner la chair des sangliers. Ils avaient, pour les aider et pour porter les cuirs au bord de la mer, des valets qu'ils nommaient engagés, parce que c'étaient des hommes qui, nouvellement arrivés en France, s'engagaient pour trois ans au service de ces aventuriers. Ce services était un des plus rudes, car, aux peines du métier, les maîtres ajoutaient une brutalite tout à fait barbare, il n'était pas même rare qu'un maître, plus cruel ou plus emporté, n'as-

sommât quelques-uns de ces malheureux.

« Un habitant de Saint - Christophe, nommé Belle-Tête, et qui était de Dieppe, dit l'historien des aventuriers, se faisait gloire d'assommer un engagé qui ne travaillait pas à son gré. J'ai entendu dire à ses parens, poursuit le même écrivain, qu'il en avait assommé plus de trois cents, et il publiait qu'ils étaient morts de paresse. Un saint religieux lui ayant fait quelques remontrances à ce sujet, il répondit brusquement qu'il avait été engagé, et qu'on ne l'avait pas épargné; qu'il était venu aux îles pour gagner du bien; que pourvu qu'il en gagnât et que ses enfans allassent en carosse, il ne se mettait pas en peine d'aller au diable. » Ce seul mot fait connaître toute la grossièreté de ces hommes.

Un boucanier voyant que son valet, qui était nouvellement arrivé de France, ne pouvait le suivre, lui donna, dans sa colère, un coup si furieux sur la tête, que le pauvre garçon tomba à terre sans connaissance. Le maître, le croyant mort, lui ôta une gaine qui était pendue à sa ceinture, et dans la-

quelle étaient deux couteaux et une baïonnette, puis s'en alla très froidement, comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire; il se contenta de dire à ses camarades que son valet était marron : c'est un mot qu'ils avaient entre eux , et qui est resté pour indiquer un domestique ou un esclave qui s'est enfui.

Quand le pauvre valet revint à lui, il voulut rejoindre son cruel maître; mais cela lui fut impossible. Comme il n'avait pas encore fréquenté ces immenses forêts, il s'égara et marcha plusieurs jours sans pouvoir se reconnaître ni trouver le bord de la mer. La faim commençant à le presser, il chercha vainement quelque nourriture ; il portait bien un morceau de viande crue, mais il n'avait aucun moyen de faire du feu ; il était au désespoir : l'industrie qu'un autre, accoutumé à ce pays, aurait pu avoir, lui manquait. Pressé par une trop grande nécessité, il surmonta sa répugnance, et prit enfin le parti de manger cette viande crue, qu'il avait toujours éloignée de ses lèvres. Ce

faible repas lui rendit ses forces, et il continua ses recherches.

Il lui était resté pour compagnon de malheur un des chiens de son maître, qui ne l'abandonna point. Il ne faisait qu'aller et revenir sur ces pas. Il grimpait sur quelques montagnes quand il en rencontrait. De là il découvrait la mer; mais à peine était-il descendu, et croyait-il en prendre le chemin, que la moindre trace de bêtes qui s'offrait à lui, lui faisait perdre sa route.

En marchant, son chien, que la faim pressait aussi bien que lui, quêtait sans cesse. Quelquefois il se trouvait des truies qui avaient des petits; il se jetait sur eux et en étranglait quelques-uns : le maître, le secondant, courait aussi dessus, et quand ils avaient fait quelque capture, le chien et le maître mangeaient ensemble du même mets. Ayant passé quelque temps, et s'étant fait à manger de la viande crue qui ne lui manquait plus, il s'accoutuma à cette chasse, et apprit à connaître les lieux où il devait aller pour ne pas manquer son coup. Il trouva un jour des petits

chiens sauvages ; il les éleva et leur apprit à chasser; il instruisit même, par divertissement, des sangliers qu'il avait pris. Enfin, au bout d'une année, il se trouva inopinément au bord de la mer; mais il n'y rencontra point son maître.

Comme il s'était fait une seconde nature de la vie qu'il menait, il ne se donna plus de chagrin, jugeant que tôt ou tard il rencontrerait des hommes, espagnols ou français. En effet, deux mois apres il se trouva parmi une troupe de boucaniers qui l'accueillirent parmi eux, et auxquels il raconta son histoire. Ceux-ci crurent d'abord qu'il avait passé du côté des Espagnols, parce que son maître leur avait dit qu'il s'était fait marron; mais l'état déplorable où il le virent, leur fit connaître le contraire, il n'avait qu'un méchant haillon, reste d'un caleçon et d'une chemise, propre tout au plus à cacher sa nudité. et portait pendu à son côté un morceau de chair crue : deux sangliers et trois chiens qui le suivaient, s'étaient tellement accoutumés ensemble et avec lui, qu'ils ne voulu-

rent jamais le quitter. Les boucaniers le mirent en liberté, c'est à dire qu'ils le dégagèrent du service de son maître; ils lui donnèrent en même temps des armes, de la poudre et du plomb, pour chasser comme eux ; en sorte qu'il devint un des plus fameux boucaniers de cette côte.

On remarqua que ce garçon eut bien de la peine à reprendre l'usage de la viande cuite. Lorsqu'il en mangeait, outre qu'elle ne lui semblait pas bonne, elle lui faisait mal à l'estomac; de façon que, lorsqu'il écorchait un sanglier, il ne pouvait s'empêcher d'en manger un morceau tout cru.

Deux femmes et deux enfans abandonnés sur mer

Un colon français, appelé M. Dénoyer, établi depuis un an à Sammana, dans la partie espagnole de Saint-Domingue, voulut retourner au Cap-Français, d'où il était sorti. En conséquence, il acheta une goëlette ou petit bâtiment de transport, et y plaça tout ce qu'il jugea à propos d'emporter.

Les personnes qu'il devait emmener étaient son épouse, qu'il chérissait beaucoup, un enfant de sept ans, un autre à la mamelle, et une négresse, leur esclave, nommée Catherine.

Dans le temps qu'il se préparait à faire voile, un petit bâtiment périt sur la côte; l'équipage eut le bonheur de gagner terre et de se sauver. Comme il y avait à Samana un autre petit bâtiment appartenant à un Français, les naufragés, au nombre de huit, prièrent celui qui le commandait de les recevoir sur son bord. Le commandant, vu la charge de son petit navire, ne put prendre que six de ces infortunés, et proposa à M. Dénoyer de se charger des deux qui restaient.

M. Dénoyer, par un acte d'humanité qui lui était naturel, les reçut avec plaisir, leur donna du linge et des habits, et les combla d'honnêtetés. Il appareilla au commencement du mois de mars 1766, ayant encore sur sa goëlette deux matelots français à ses gages. Comme l'on cotoyait la terre, lorsque l'on

fut auprès d'une habitation à quelques lieues du départ, ces deux matelots français le prièrent de les mettre à terre, lui représentant qu'il pouvait se passer d'eux, parce que les deux Anglais auxquels il avait donné l'hospitalité, qui paraissaient expérimentés dans la navigation, lui suffiraient pour son voyage.

M. Dénoyer adhéra à leur prière, et le lendemain, aidé des deux Anglais, il remit à la voile. Ils mouillèrent le soir à l'endroit nommé Grigri, à une lieue au dessus de Porto-Plata, sur la côte septentrionale de Saint-Domingue. On soupa ensemble et dans la plus parfaite union. On plaça ensuite sur la dunette, qu'on couvrit de feuilles de palmier, et au bout de laquelle on tendit une toile en forme de tente, un matelas qui servit de lit à madame Dénoyer, aux enfans et à la négresse; M. Dénoyer se jeta sur un autre matelas, aux pieds de son épouse, tandis que les deux Anglais étaient couchés sur l'avant de la goëlette. On se livra au repos.

Vers les trois ou quatre heures du matin

madame Dénoyer fut éveillée subitement par le bruit d'un grand coup sourd, qui lui parut être un coup de hache donné sur le lit de son mari, qu'elle entendit pousser un soupir. Tremblante, effrayée, elle appelle la négresse; mais aussitôt un des deux matelots anglais s'élance sur elle, une hache à la main, et la menace de la mort si elle fait le moindre mouvement pour se lever. Les deux monstres achèvent ensuite leur crime, et jettent à la mer le corps ensanglanté de M. Dénoyer, de l'homme qui leur avait tendu une main bienfaisante, puis mettant la voile au vent, et prenant le gouvernail, ils se dirigent vers la Nouvelle-Yorck. Quand ils se virent assez éloignés en pleine mer, ils annoncèrent leur dessein, qui était de s'emparer de la goëlette et de tout ce qu'il y avait de précieux dedans ; en même temps ils dirent à madame Dénoyer qu'elle n'avait rien à craindre pour ses jours, et qu'ils la renverraient quand ils le jugeraient convenable à leur sûreté. Ils lui laissèrent, pendant le reste du jour et la nuit qui le suivit, la

liberté de se livrer tout entière à sa douleur.

Le lendemain, au lever du soleil, ils lui ordonnèrent de faire un paquet du linge qu'elle voulait emporter, et de se préparer à descendre dans une pirogue qu'ils avaient à bord et qu'ils allaient mettre en mer. Quoique cette pirogue, faite d'un tronc d'arbre creusé, et semblable à celles des sauvages de l'Amérique, fût extrêmement petite et incapable de soutenir la fureur des flots, madame Dénoyer reçut d'abord cet ordre avec joie, préférant toutes sortes de dangers, et la mort même, à rester en face des monstres qui avaient assassiné son époux. Ses préparatifs furent faits en un instant; elle prit son plus jeune enfant, la négresse prit l'autre, et toutes deux descendirent dans la chétive nacelle. Mais à peine y furent-elles, qu'elles sentirent tous les risques qu'elles avaient à courir, et, poussées par ce sentiment impérieux qui nous fait continuellement veiller à notre conservation, elles tendirent des mains suppliantes à leurs bourreaux, qui n'en firent que rire.

Ces barbares, par un reste de pitié, leur donnèrent une paillasse qu'elles placèrent au fond de la pirogue, quatre galettes de biscuit, une cruche contenant environ quatre pintes d'eau douce, six œufs et un peu de cochon salé, avec une bouilloire; après cela ils coupèrent la corde qui retenait la pirogue au navire, et s'éloignèrent à force de voiles. Sans doute Dieu ne laissa point ces monstres dans l'impunité, car on n'entendit jamais parler d'eux : il est probable qu'ils périrent au milieu des flots. Ce châtiment était encore beaucoup trop doux pour eux.

Madame Dénoyer tint long-temps ses yeux attachés sur le navire qui fuyait; il disparaissait d'un instant à l'autre; bientôt ce ne fut plus qu'un point sur l'horizon; enfin on ne le vit plus du tout. Elle ramena alors ses regards et son attention autour d'elle, et elle sentit toute l'horreur de sa situation.

Abandonnée au milieu des ondes, hors de la vue d'aucune côte, n'ayant ni les moyens ni les connaissances nécessaires pour se di-

riger, elle se voyait contrainte de laisser voguer sa petite nacelle au gré des vents, qui pouvaient l'entraîner, aussi bien en pleine mer que la pousser vers la terre; et même d'un instant à l'autre, cette nacelle, agitée un peu trop fort ou mal gouvernée, pouvait chavirer; le moindre choc suffisai pour opérer son naufrage. D'ailleurs, quand les ondes et les vents respecteraient ce frêle bâtiment, la famine ne viendrait-elle pas bientôt détruire les infortunés qui la montaient?

Ces considérations rapides frappèrent avec force l'esprit de madame Dénoyer; elle rapprocha de son sein ses deux enfans, dont le sort l'affligeait encore plus que le sien; elle les serra avec une sorte d'épouvante, et tomba évanouie.

La pauvre négresse lui prodigue tous les soins qui sont en son pouvoir, et a bientô le bonheur de la voir revenir à la vie. Elle tâche alors de lui donner quelque courage; elle lui fait envisager l'avenir sous des couleurs moins sinistres. Madame Dénoyer l'é-

coute, mais n'est point persuadée; son plus jeune enfant, qui crie en ce moment, la rappelle à lui; elle le prend dans ses bras, l'arrose de ses larmes, et l'élève de ses mains défaillantes vers le ciel, pour le mettre sous la protection de la Providence. Ensuite elle lui présente son sein, et cherche à prolonger des jours qu'elle croit voir terminer au premier moment.

Son fils aîné, qui a déjà assez de raison pour connaître toute l'étendue de son malheur, se tient assis sur la vieille paillasse, et regarde sa mère sans oser troubler sa douleur. La négresse, l'esprit plus libre, s'occupe du soin de conduire la pirogue, et veille en même temps sur la famille désolée. Ce ne fut que le soir que les besoins de la nature se firent sentir; les deux femmes mangèrent lentement quelques morceaux de biscuit, et étanchèrent leur soif à la même cruche. Ainsi s'écoula cette triste journée.

Le soleil avait déjà disparu de l'horizon; les approches d'une nuit obscure augmen-

taient le péril et redoublaient les alarmes. Pour comble de disgrâce, les vents s'élèvent et grondent bientôt avec fureur; les flots agités s'entrechoquent et font voler la pirogue sur les ondes qui menacent de l'engloutir à chaque instant. Tout à coup une lame d'eau, produite par un flot qui la repousse, s'élance au fond dans la pirogue, entraîne le biscuit, répand la provision d'eau douce, et ne distrait les deux malheureuses femmes sur une si grande perte, que par la crainte qu'une vague plus forte ne vienne à submerger la barque. Cependant la négresse, dans sa façon de gouverner, fut assez adroite pour éviter cette catastrophe. Les ténèbres épaisses qui les enveloppaient, ajoutaient encore à la terreur qui glaçait leurs cœurs. Le bruit des vents, celui des flots, l'agitation violente et continuelle de la barque, ne leur laissaient pas une seule minute de repos; à tout moment les cris que la frayeur leur arrachait, perçaien le fracas de la tempête et se perdaient dans l'immense solitude où elles se trouvaient.

Elles priaient avec ardeur, elles invoquaient Dieu sans cesse. Dieu eut pitié d'elles; il soutint la légère nacelle sur l'abîme.

Enfin elles revirent l'aurore, objet de leurs plus vifs désirs; elles la virent blanchir insensiblement le ciel obscur et éclairer les vastes plaines de la mer. Un nouveau bienfait se fit sentir en même temps; le vent tomba, le calme revint, les vagues furent moins agitées, et ne faisaient déjà plus que bondir légèrement autour de la barque, quand le soleil commença à briller sur l'étendue des eaux. Madame Dénoyer et la négresse se jetèrent à genoux, et remercièrent le ciel qui les avait protégées; l'enfant, aussi à genoux près de sa mère, répéta l'action de grâce qu'il lui entendit proférer.

De quelque côté que l'on regardât, on ne voyait que le ciel et l'eau. La nuit était passée, et le jour s'annonçait avec sérénité; mais quel espoir pouvaient former deux malheureuses femmes, abandonnées dans un chétif canot, sur un élément terrible

qu'elles ne connaissaient point. Le retour de la lumière les engagea à visiter l'intérieur de leur bâtiment; ce fut l'affaire d'une minute : elles virent avec douleur que le biscuit avait été totalement emporté, et qu'il ne restait plus une goutte d'eau douce dans la cruche. « Hélas ! ma chère Catherine, dit madame Dénoyer à la négresse, qu'allons-nous faire ? Que donnerai-je à ces pauvres enfans ? » La négresse, quoique dans un accablement général, connaissait le malheur depuis long-temps et savait le supporter ; elle rendit encore quelque courage à sa maîtresse. « Vos habits sont mouillés, lui dit-elle, ôtez-les pour les faire sécher à ce beau soleil : Dieu a encore pitié de nous; il envoie la chaleur du matin après les vents froids de la nuit. Couchez-vous sur cette paillasse avec vos enfans; prenez quelque repos pendant que le ciel le permet. Je veillerai, moi, et quand vous aurez dormi, je dormirai à mon tour. »

Madame Dénoyer serra affectueusement la main de son esclave et suivit son con-

seil. L'extrême fatigue lui amena un peu de repos, qui fut troublé par l'agitation de son sang et les songes les plus sinistres. Elle fut réveillée sur le milieu du jour par les cris de son plus jeune enfant; aussitôt elle lui donna son sein et calma sa faim pressante; mais à peine a-t-elle rempli ce soin touchant, que l'aîné, frottant ses yeux pour dissiper un reste de sommeil, se plaint à son tour de la faim qui le tourmente. Les larmes alors coulent en abondance des yeux de la mère; elle prend un des six œufs qu'on lui a donnés, le casse et le fait avaler à son fils. « Cela le soutiendra toujours un peu, » dit-elle. Ensuite elle engage la négresse à manger : « Vous êtes très fatiguée, ajouta-t-elle, vous devez réparer vos forces; pour moi, je ne me sens encore aucun besoin. » La bonne négresse, qui pénètre le fond de son cœur, et qui voit qu'elle veut épargner sur sa nourriture pour prolonger les jours de ses enfans, répond qu'elle n'éprouvé aucun besoin non plus, et qu'il sera assez temps de manger au com-

mencement de la nuit; elle consent seulement à prendre quelque repos pendant le reste du jour. Madame Dénoyer, à son tour, veilla sur la marche de la pirogue. A l'entrée de la nuit la négresse se leva. Il fallut bien alors prendre un peu de nourriture : les deux femmes coupèrent chacune un petit morceau de viande salée, et en donnèrent aussi à l'enfant : ce fut là tout leur repas.

Tel fut le second jour, et la nuit qui le suivit n'eut rien de plus terrible que ce que cette situation présentait par elle-même : la mer resta calme; mais, au retour du jour madame Dénoyer et Catherine tombèrent dans un profond abattement, lorsqu'en regardant de tous côtés elles ne virent encore que l'eau et le ciel. Les tristes réflexions qu'elles firent leur ôtèrent tout courage et tout espoir; elles restèrent presque toute la journée assises dans la pirogue. La nuit n'apporta aucun adoucissement à leurs maux. Le lendemain fut plus terrible encore : les vivres diminuèrent, et madame

Dénoyer s'aperçut que le lait était entièrement tari dans ses seins; son enfant ne faisait plus que la fatiguer inutilement; il criait, et sa mère pleurait sans pouvoir apaiser ses souffrances. Elle imagina de lui faire avaler un des œufs qui restaient.

Mais un mal aussi grand que la faim commença à se faire sentir avec force: c'était la soif. Les fatigues, l'ardeur du climat, la viande salée, avaient allumé un feu dévorant dans les entrailles de ces infortunées, et ils n'avaient aucun espoir de l'apaiser. L'enfant demandait sans cesse qu'on lui donnât de l'eau de la mer; on ne pouvait encore lui faire comprendre combien cette eau lui aurait été funeste. La négresse, qui devait être plus raisonnable, avait bien de la peine à s'abstenir d'en boire. Madame Dénoyer lui conseilla de prendre de cette eau pour s'en arroser la tête et la poitrine; elle eut soin de mettre ce conseil en usage pour elle-même et pour ses deux enfans.

Tous s'en trouvèrent bien et furent un peu rafraîchis. Le quatrième jour ne vit arriver

aucun changement à leur malheureuse situation. Ils avalèrent quelques bouchées de leur viande crue, et souffrirent de la soif plus cruellement encore que la veille. Les enfans mangèrent ce jour-là les deux derniers œufs.

Le cinquième jour ne fut pas plus heureux. Madame Dénoyer, abattue et n'espérant plus, tint continuellement son plus jeune enfant sur ses genoux, et mâcha quelques bouchées de viande qu'elle essaya de lui faire avaler. L'autre enfant, d'une faiblesse extrême, resta couché tout le jour. La négresse, beaucoup plus robuste, se sentit encore assez de force pour gouverner la pirogue. Le lendemain fut un jour de désespoir ; on mangea le reste de la viande : il fallait alors mourir.

Le soir, les deux femmes n'ayant plus la force ni le désir de s'occuper encore de leur conservation, s'étendirent auprès des enfans sur la paillasse, et laissèrent aller la barque au gré des flots. Un peu de sommeil calme leurs souffrances. Au retour de l'aurore (c'é-

tait le septième jour), elles levèrent avec peine la tête au dessus des bords de la pirogue; elles regardèrent .... Tout était encore désert sur la mer; elles retombèrent entièrement découragées et n'attendirent plus que la mort.

Quelques faibles cris du plus jeune enfant réveillèrent madame Dénoyer de l'assoupissement où elle était plongée. Elle prit cette pauvre petite créature, que la langueur avait déjà considérablement changée; elle la colla contre son sein comme si elle eût voulu lui donner le peu de force qui lui restait.... Tout à coup une pensée lui vient à l'esprit, ses yeux s'animent. « Catherine, dit-elle à l'esclave, je n'ai plus que peu d'heures à vivre; mais je puis donner ces courts momens pour prolonger l'existence de mes enfans. Donnez-moi votre couteau, je m'ouvrirai la veine et ferai boire mon sang à ce pauvre petit malheureux, qui, sans cela, va périr aussi; l'autre en boira à son tour: c'est maintenant tout ce que je puis faire pour eux.»

La négresse fut effrayée de ce qu'elle venait

d'entendre et s'opposa fortement à ce dessein, dicté par le désespoir. Tandis que la maîtresse et l'esclave disputaient à ce sujet, la dernière, en se retournant, remarqua au loin, sur les eaux, quelque chose de blanc Son cœur en bondit de joie; elle s'arrête tout à coup; elle regarde de toute la force de ses yeux; elle croit déjà distinguer ce qu'elle désire et craint de se tromper; enfin elle est bien sûre : « Un vaisseau, madame! s'écrie-t-elle en joignant les mains; voilà un vaisseau ! » Et elle fait remarquer à madame Dénoyer la voile colorée par les rayons du soleil qui s'arrêtaient dessus. Cette vue leur rend les forces, le courage, la vie; elles se lèvent, jettent des cris qui ne peuvent être entendus; elles tendent les mains et mettent un mouchoir blanc au bout d'une de leurs rames. Le vaisseau, qui approchait, remarqua ce dernier signal et y répondit. Alors elles se voient sauvées, elles ne songent plus qu'à remercier la Providence, qui leur envoie un secours si nécessaire. Elles eurent cependant encore quelque danger à courir à

l'approche du navire : les lames qui se brisaient contre, firent craindre plusieurs fois que la pirogue ne fût submergée en l'abordant ; mais la bonne manœuvre du capitaine prévint tout accident, et madame Dénoyer, ses deux enfans et la négresse, furent portés sur le vaisseau. L'équipage, ravi de joie de les avoir sauvées, chanta le *Te Deum* en actions de grâces.

Ce bâtiment arriva à bon port dans la rade de la Nouvelle-Orléans, lieu de sa destination. Madame Dénoyer eut le bonheur d'y trouver un de ses parens, qui la reçut avec joie et tendresse, ainsi que les enfans de cette infortunée veuve, qui sortait, pour ainsi dire, du tombeau. Le premier soin de cette dame fut de rendre la liberté à la négresse, compagne de son infortune, et d'en faire dresser un acte en bonne forme ; mais cette fille, sensible à la reconnaissance de sa maîtresse, ne voulut point la quitter, et dit quelle resterait avec elle jusqu'à la mort.

Cet événement, qui doit intéresser les cœurs les moins sensibles, est attesté par le

capitaine du vaisseau qui recueillit madame Dénoyer, et se trouve consigné dans les *Voyages de Bossu dans l'Amérique septentrionale.*

PEUPLES SAUVAGES

DE L'AMERIQUE ESPAGNOLE.

Constitution physique des Américains. — Leur teint. — Leur figure. — Leur force, etc.

La première vue des habitans du Nouveau-Monde inspira à ceux qui les découvrirent une telle surprise, qu'ils crurent voir une race d'hommes différente de celle qui peuplait l'ancien hémisphère.

Leur teint est d'un brun rougeâtre ressemblant à peu près à la couleur du cuivre. Leurs cheveux sont noirs, longs, grossiers et faibles. Ils n'ont point de barbe, et toutes les parties de leur corps sont parfaitement unies. Ils ont la taille haute, très droite et bien proportionnée. Leurs traits sont réguliers, quoique souvent déformés par les efforts absurdes qu'ils font pour augmenter la

beauté de leurs formes naturelles, ou pour rendre leur aspect plus redoutable à leur ennemis

Le défaut de barbe et la peau unie de l'Américain semblent indiquer un genre de faiblesse occasioné par quelques vices de sa constitution. Il est dépourvu d'un signe de virilité et de force. Cette particularité, qui distingue les habitans du Nouveau-Monde d'avec toutes les autres nations, ne peut être attribuée, comme l'ont dit quelques voyageurs, à leur manière de se nourrir. Quoique les alimens de la plupart des Américains soient extrêmement insipides, parce qu'ils ne connaissent point l'usage du sel, on voit, en d'autres parties de la terre, des peuples sauvages qui vivent d'alimens également simples, sans avoir aucun symptôme apparent d'une diminution de force.

La quantité d'alimens que les peuples consomment, varie selon la température du climat où ils vivent, le degré d'activité qu'ils exercent, et la vigueur naturelle de leur constitution physique. Sous la chaleur ac-

cablante de la zone torride, où les hommes passent leurs jours dans l'indolence et le repos, il leur faut moins de nouriture qu'aux habitans actifs des pays froids ou tempérés.

Les Espagnols témoignèrent leur étonnement en remarquant chez les Américains le défaut d'appétit, et en observant cette particularité, non seulement dans les îles, mais même en différentes parties du continent. La tempérance naturelle de ces peuples leur parut surpasser de beaucoup l'abstinence des ermites les plus austères; tandis que, d'un autre côté, l'appétit des Espagnols parut aux Américains d'une voracité insatiable : ceux-ci disaient qu'un Espagnol dévorait en un jour plus d'alimens qu'il n'en aurait fallu pour dix Américains.

Uniformité de la couleur des Américains.

Quelle que soit la faiblesse d'organisation des Américains, il est singulier que la forme humaine présente moins de variétés dans ce nouveau continent que dans l'ancien. Toute

l'Europe, presque toute l'Asie et les parties tempérées de l'Afrique, sont habitées par des hommes blancs. Toute la zone torride, en Afrique, quelques-unes des contrées les plus brûlantes qui en approchent, et quelques cantons de l'Asie, sont habités par des peuples de couleur noire. Si nous suivons les nations de notre continent, en allant des pays froids, et tempérés vers les régions exposées à l'action d'une chaleur forte et continue, nous trouverons que l'extrême blancheur de la peau commence bientôt à diminuer, que la couleur du teint s'obscurcit par degré à mesure que nous avançons; mais en Amérique, où l'action de la chaleur est balancée et affaiblie par différentes causes, le climat semble être privé de l'énergie qui produit ces effets étonnans sur la figure humaine. La couleur de ceux des Américains qui vivent sous la zone torride, est à peine d'une nuance plus foncée que celle des peuples qui habitent les régions plus tempérées du même continent. Des observateurs attentifs, qui ont eu occasion de voir les Américains dans

les différens climats, et dans des contrées fort distantes les unes des autres, ont été frappés de la ressemblance étonnante qu'ils ont trouvée dans leur air et leur forme extérieure.

Race particulière.

Si la main de la nature semble n'avoir suivi qu'un modèle en formant la figure humaine en Amérique, l'imagination y a crée des fantômes aussi bizarres que divers.

On a conté que certaines provinces étaient habitées par des pygmées de trois pieds de haut, et que telle autre contrée produisait des géans d'une énorme grendeur. Quelques voyageurs ont publié des descriptions de certains peuples qui n'avaient qu'un œil d'autres prétendaient avoir découvert des hommes sans tête, dont les yeux et la bouche se trouvaient placés à la poitrine.

A mesure que les connaissances s'étendent et que la nature est observée par des yeux plus exercés, on voit s'évanouir les merveil-

les qui amusaient les siècles d'ignorance. On a oublié les contes que les voyageurs ont répandus en Amérique, on a cherché en vain les monstres qu'ils ont décrits; et l'on sait aujourd'hui que ces provinces, où ils prétendaient avoir trouvé des habitans d'une forme si extraordinaire, sont habitées par des peuples qui ne diffèrent en rien des autres Américains.

Leur union domestique. — Condition infiniment malheureuse des femmes.

Le mariage, au lieu d'être une union d'amour et d'intérêt entre deux égaux, est plutôt une chaîne qui lie une esclave à son maître. Un auteur, dont les opinions doivent être d'un très grand poids, a observé que partout où l'on achète les femmes, leur condition est infiniment malheureuse (1): elles deviennent les esclaves et la propriété de celui qui les achète. Cette observation se

(1) Sketches, *Of hist. of Man.*, I, 184.

vérifie dans tous les pays du monde où la même coutume s'est établie. Chez les peuples qui ont fait quelques progrès dans la civilisation, renfermées dans des appartemens séparés, elles gémissent sous la garde vigilante et sévère de leur maître. Chez les peuples grossiers, elles sont condamnées aux plus viles occupations. Parmi plusieurs nations de l'Amérique, le contrat de mariage n'est proprement qu'un contrat de vente : l'homme y achète une femme de ses parens. Quoiqu'on n'y connaisse l'usage, ni de la monnaie, ni de ces autres moyens que le commerce a imaginés parmi les nations civilisées pour en tenir lieu, on y sait cependant se procurer les objets qu'on désire, en donnant en échange quelque chose d'une valeur équivalente. Chez quelques nations, l'acheteur consacre ses services pour un certain temps aux parens de la femme qu'il recherche ; chez d'autres, il chasse pour eux dans l'occasion, et les aide ou à cultiver leurs champs ou à creuser leurs canots. Chez quelques autres, il leur fait ordinairement pré-

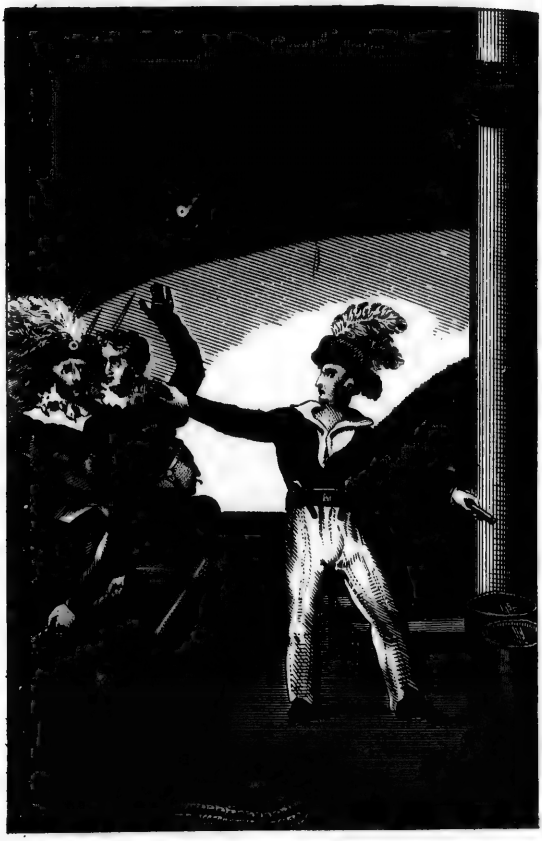
sent des choses les plus estimees et les plus recherchées pour leur utilité ou leur rareté (1); il en reçoit sa femme en retour. Toutes ces causes, jointes au peu de cas que tous les sauvages font des femmes, portent un Américain à regarder sa femme comme une servante qu'il a acquise, et à se croire en droit de la traiter comme un être inférieur.

Chez toutes les nations non civilisées, les fonctions de l'économie domestique, naturellement réservées aux femmes, sont si nombreuses, qu'elles les assujettissent aux travaux les plus pénibles, et leur font porter plus de la moitié du fardeau qui devrait être le partage commun des deux sexes. Mais en Amérique particulièrement, leur condition est si misérable, et la tyrannie qu'on y exerce sur elles si cruelle, que le mot de servitude est encore trop doux pour donner une juste idée des malheurs de leur état et de leur situation.

(1) Lafitau, *Mœurs des sauvages*, I, 560

Parmi quelques tribus, la femme est considérée comme une bête de somme, destinée à tous les travaux et à toutes les fatigues; et, tandis que l'homme perd sa journée entière dans la dissipation ou dans la paresse, elle est condamnée à un travail continuel. On lui impose les ouvrages les plus pénibles, sans en avoir de reconnaissance. Il n'est point de circonstance dans la vie qui ne rappelle aux femmes cette infériorité humiliante. Il ne leur est permis d'approcher de leurs maîtres qu'avec le plus profond respect; les hommes sont pour elles des êtres si supérieurs, qu'elles ne peuvent pas même manger en leur présence.

Dans quelques contrées de l'Amérique, leur destinée est si affreuse, qu'on a vu des femmes, devenues barbares par les mouvemens même de la tendresse maternelle, arracher la vie à leurs filles, pour leur épargner la servitude intolérable à laquelle elles allaient être condamnées. C'est ainsi que la première institution de la vie sociale est pervertie en Amérique; c'est ainsi qu'en



et armé de ses pistolets il les menaça de mettre le feu aux poudres s'ils ne se rendaient pas. P.e 194

mettant t
distinction
mestique
prer aux
humains,
dur et faro
l'abaissem

C'est sa
laquelle ell
en partie
chez les n
leur consti
l'excès du

Ré

Leur a
que, ni l'
crainte d'u
surmonter
férens à l'u
quiétude
aucune p
L'aiguillon

mettant tant d'inégalité, en établissant des distinctions si cruelles dans cette union domestique que la nature avait destinée à inspirer aux deux sexes des sentimens doux et humains, on la fait servir à rendre l'homme dur et farouche, et à dégrader la femme par l'abaissement de la servitude.

C'est sans doute à cette oppression dans laquelle elles gémissent, qu'on doit attribuer en partie le peu de fécondité des femmes chez les nations sauvages : la vigueur de leur constitution physique est épuisée par l'excès du travail.

Répugnance pour le travail.

Leur aversion pour le travail est telle que, ni l'espérance d'un bien futur, ni la crainte d'un mal prochain, ne peuvent la surmonter. Ils paraissent également indifférens à l'un et à l'autre, montrant peu d'inquiétude pour éviter le mal, et ne prenant aucune précaution pour s'assurer le bien. L'aiguillon de la faim les met en mouve-

ment ; mais comme ils dévorent presque sans distinction tout ce qui peut apaiser ces besoins de l'instinct, les efforts qui en sont l'effet n'ont que peu de durée : comme les désirs ne sont ni ardens, ni variés, ils n'éprouvent point l'action de ces besoins puissans qui donnent de la vigueur aux mouvemens de l'ame et excitent la main patiente de l'industrie à persévérer dans ses efforts. L'homme, dans quelques parties de l'Amérique, se montre sous une forme si grossière, qu'on ne peut découvrir aucun des effets de son industrie, et que le principe de raison qui doit la diriger semble à peine développé. Il n'a pris aucune précaution pour s'assurer une subsistance constante ; il ne sait ni semer ni recueillir ; mais il erre çà et là pour chercher les plantes et les fruits que la terre produit successivement d'elle-même, il poursuit le gibier qu'il tue dans les forêts, ou il pêche le poisson dans les rivières.

Parmi les nations américaines qui vivent sous des climats rigoureux, l'homme fait des efforts et prend des précautions pour

se procurer une subsistance assurée ; cependant on y voit encore prédominer l'esprit paresseux et insouciant de l'état sauvage : car, parmi ces tribus moins grossières, le travail est regardé comme honteux et avilissant, et ce n'est qu'à des ouvrages d'un certain genre que l'homme daigne employer ses mains : la plus grande partie des travaux est le partage des femmes. S'il arrive qu'ils souffrent une année, cela ne sert ni à augmenter leur industrie, ni à leur inspirer plus de prévoyance pour prévenir un semblable malheur. Cette indifférence si peu réfléchie sur l'avenir, qui est l'effet de l'ignorance et la cause de la paresse, caractérise l'homme dans tous les degrés de la vie sauvage ; et, par une bizarre singularité de sa conduite, il devient d'autant moins inquiet sur ses besoins, que les moyens d'y pourvoir sont plus incertains et plus difficiles à obtenir.

Manière de pourvoir à la subsistance.

Quelques peuples ne subsistent que des productions spontanées de la nature ; ils ne montrent aucune inquiétude, ils n'emploient presque aucune précaution ; ils n'exercent aucun art, aucune industrie, pour s'assurer les choses les plus nécessaires à la vie. Les Topayers du Brésil, les Guaxeros de Terre-Ferme, les Caiguas, les Moxos, et quelques autres peuples du Paraguay, ne connaissent absolument aucune espèce de culture ; ils ne savent même ni semer ni planter : la culture du manioc, avec lequel on fait le pain de cassave, est un art trop compliqué pour leur industrie, ou trop fatiguant pour leur paresse. Les racines que la terre produit d'elle-même, les fruits et les grains qu'ils recueillent dans les bois, avec les lézards et les autres reptiles que la chaleur engendre toujours dans les terrains gras et arrosés par de fréquentes pluies, forment leur nourriture pendant une partie de l'année.

Agriculture.

Leur agriculture n'est ni étendue ni pénible. Comme le gibier et le poisson fon leur principale nourriture, ils ne se proposent, en cultivant la terre, que de sup pléer au défaut accidentel de ces deux moyens de subsistance. Dans le continent méridional de l'Amérique, les naturels bornaient leur industrie à élever certains végétaux qui, dans un sol riche et sous un climat chaud, parviennent aisément à la maturité. Le principal était le maïs, plus connu en Europe sous le nom de blé d'Inde ou de Turquie, espèce de grain très prolifique, d'une culture simple, agréable au goût, et qui donne une nourriture forte et savoureuse. Le second de ces végétaux est le manioc, qui acquiert le volume d'un gros arbrisseau ou d'un petit arbre, et produit des racines qui ressemblent assez aux navets. Après en avoir exprimé avec soin le suc, on réduit ces racines en une poudre

fine, dont on fait des gâteaux minces, appelés pains de cassave, et qui, quoique insipides au goût, ne sont pas une mauvaise nourriture. Comme le suc du manioc est un poison mortel, quelques auteurs ont vanté l'industrie des Américains, qui ont su convertir en un aliment sain une plante vénéneuse.

Il y a une espèce de manioc entièrement dépouillé de qualités nuisibles, et qu'on peut manger sans aucune autre préparation que celle de le faire griller sur la cendre chaude. Il est probable que cette espèce fut la première dont les Américains firent leur nourriture; et la nécessité leur ayant appris par degrés l'art de séparer les sucs nuisibles de l'autre espèce, ils ont ensuite trouvé, par les expériences, que celle-ci était la plus nourrissante des deux. Le troisième des végétaux est le plantin, qui s'élève à la hauteur d'un arbre, et qui cependant croît avec une telle rapidité, qu'en moins d'un an il récompense de ses fruits l'industrie du cultivateur qui l'a planté. Le plantin grillé tient

lieu de pain, et donne un aliment agréable et nourrissant. Le quatrième est la patate, dont la culture et les qualités sont trop connues pour avoir besoin d'être décrites. Le cinquième est le piment, arbuste qui produit une épicerie aromatique et forte. Les Américains, qui, comme les autres habitans des climats chauds, aiment les saveurs chaudes et piquantes, regardent cet assaisonnement comme un besoin de la vie, et le mêlent en grande quantité avec tous les alimens dont ils se nourrissent,

Telles sont les diverses productions qui formaient le principal objet de la culture chez les peuples du continent de l'Amérique. Avec une industrie médiocrement active et un peu de prévoyance, ces productions auraient suffi pour subvenir aux besoins d'un peuple nombreux; mais des hommes accoutumés à la vie libre et errante des chasseurs, sont incapables de toute assiduité régulière au travail, et regardent l'agriculture comme une occupation d'un ordre inférieur. Ainsi les provisions de subsistances que les Amé-

ricains tiraient de la culture, étaient si bornées et si peu assurées, que si quelque accident rendait leurs chasses moins heureuses qu'à l'ordinaire, ils étaient souvent réduits à la plus grande disette: car, quoiqu'ils se contentassent d'une petite quantité de nourriture, à peine tiraient-ils de la terre ce qui était nécessaire à leur consommation; et si quelques Espagnols venaient à s'établir dans un canton, il suffisait de ce petit surcroît de bouches surnuméraires pour épuiser leurs provisions et amener la famine.

Vêtemens et parures.

Dans les climats chauds et doux de l'Amérique, aucun des peuples sauvages n'avait d'habillement; la nature ne leur avait pas même appris qu'il peut y avoir quelque indécence à se montrer entièrement nu. Comme sous un ciel doux on a peu besoin de se défendre contre les injures de l'air, et que leur extrême indolence leur faisait éviter toute espèce de travail qui n'était pas com-

mandé par la nécessité, tous les habitans des îles et une grande partie de ceux du continent restaient dans cet état de nudité absolue ; d'autres se contentaient d'un léger vêtement, pour satisfaire uniquement à la décence ; mais, quoique nus, ils n'étaient pas sans quelque sorte d'ornemens, et ils arrangeaient leurs cheveux de plusieurs manières différentes : ils attachaient des morceaux d'or, des coquilles ou des pierres brillantes à leurs oreilles, à leur nez et à leurs joues ; ils dessinaient sur leur peau une multitude de figures diverses ; ils passaient beaucoup de temps et prenaient beaucoup de peine a parer leur personne d'une manière bizarre.

Leur goût de la parure se rapportait plus à la guerre qu'à la galanterie. Il y avait entre les deux sexes une subordination si marquée, qu'elle éteignait jusqu'au désir de se paraître mutuellement aimables. L'homme aurait cru au dessous de lui de se parer pour plaire à celle qu'il était accoutumé a regarder comme son esclave. C'était lors-

qu'un guerrier se proposait d'être admis au conseil de sa nation, ou d'entrer en campagne contre les ennemis, qu'il prenait ses plus beaux ornemens, et qu'il parait sa personne avec le plus de recherche et de soin.

Le vêtement des femmes était très simple et peu varié; tout ce qu'il y avait de précieux ou de brillant était réservé aux hommes. Dans plusieurs tribus, les femmes étaient obligées de passer chaque jour une grande partie de leur temps à parer et à peindre leurs maris; il ne leur restait pas le loisir de s'occuper de leur propre parure.

Parmi une race d'hommes assez hautaine pour mépriser les femmes, ou assez insensible pour les dédaigner, elles doivent naturellement devenir paresseuses et négligentes, tandis que le goût de la parure, qu'on regarde comme leur passion favorite, est particulièrement réservé à l'autre sexe.

Tous les peuples qui n'ont pas encore l'usage des vêtemens, ont la coutume d'oindre leur corps avec de la graisse d'animaux, des

gommes visqueuses ou des huiles de différente espèce. Ils arrêtent par là cette transpiration surabondante qui, sous la zone torride, épuise la force de la constitution et abrège la durée de la vie humaine; ils se garantissent en même temps contre l'excessive humidité qui règne pendant la saison des pluies. Ils mêlent aussi, en certains temps, différentes couleurs avec ces substances onctueuses, et couvrent leur corps de cette composition. Sous cette impénétrable vernis, non seulement leur peau se trouve défendue contre la chaleur pénétrante du soleil, mais l'odeur ou le goût de ce mélange écarte aussi loin d'eux ces essaims innombrables d'insectes qui abondent dans les marécages, surtout dans les climats chauds, et dont la persécution serait intolérable pour des hommes entièrement nus.

Habitations.

Après le soin de la parure, l'objet qui doit attirer l'attention d'un sauvage, est de

se former quelque habitation qui puisse lui procurer un abri pour le jour et une retraite pour la nuit. Le guerrier sauvage regarde comme un objet d'importance tout ce qui est lié avec ses idées de dignité personnelle, tout ce qui a quelque rapport à son caractère militaire; mais il voit avec la plus grande indifférence ce qui ne concerne que la vie paisible et active. Ainsi, quoiqu'il se montre fort recherché sur sa parure, il ne fait guère attention à l'élégance ou à la commodité de son habitation.

Les peuples sauvages, trop éloignés encore de cet état de civilisation où la manière de vivre est regardée comme une marque de distinction, ne connaissant aucun de ces besoins qui ne peuvent se satisfaire que par différens moyens d'industrie, règlent la construction de leurs maisons d'après leurs idées très bornées du pur nécessaire. Quelques-uns des peuples d'Amérique étaient encore si grossiers et si peu éloignés de la simplicité primitive de la nature, qu'ils n'avaient

aucune espèce de cabane. Dans cet état, ils se mettent à l'abri de l'ardeur du soleil sous des arbres touffus, et la nuit ils se forment un couvert de branches et de feuilles; dans le temps des pluies, ils se retirent sous des abris formés par la nature ou creusés de leurs propres mains. D'autres, n'ayant point de demeure fixe, errent dans les forêts à la recherche du gibier, et se logent pour un temps dans des huttes qu'ils construisent avec facilité, et qu'ils abandonnent sans peine.

Les habitans de ces vastes plaines, inondées par le débordement des rivières dans les grosses pluies qui tombent périodiquement entre les tropiques, construisent des cabanes sur des bases élevées et fortement attachées au terrain, ou bien ils les placent au milieu des branches des arbres, et se garantissent par là de la grande inondation dont ils sont environnés. Tels ont été les premiers essais des peuples les plus sauvages de l'Amérique, pour se former des habitations. Parmi ces peuples, ceux même qui

étaient plus industrieux et dont la résidence était fixe, la structure des maisons était extrêmement simple et grossière : c'étaient de misérables huttes, d'une forme quelquefois oblongue et quelquefois circulaire, où ils ne cherchaient qu'un abri, sans s'embarrasser de l'élégance ni même de la commodité. Les portes en étaient si basses, qu'on ne pouvait y entrer qu'en se courbant jusqu'à terre ou en rampant sur ses mains: elles étaient sans fenêtres, et le toit était percé d'un grand trou par où sortait la fumée.

Lorsque les hommes sont assez attachés à leurs femmes, les familles commencent à se séparer et à s'établir dans des maisons particulières, où chacun puisse garder et défendre ce qu'il a intérêt de conserver.

Armes.

Le sauvage, après avoir pourvu à son vêtement et à son habitation, doit sentir la nécessité de se faire des armes convenables

pour attaquer ou repousser un ennemi; c'est un objet qui a exercé de bonne heure l'industrie et l'invention des peuples les moins civilisés.

Les premières armes offensives furent sans doute celles que le hasard présenta, et les premiers efforts de l'art pour les perfectionner, dûrent être extrêmement simples et grossiers. Des massues faites de quelque bois pesant, des pieux durcis au feu, des lances dont la pointe est armée d'un caillou ou d'un os de quelque animal, sont des armes connues aux nations les plus grossières, mais qui ne pouvaient servir qu'à des combats corps à corps. Les hommes ont cherché ensuite les moyens de faire du mal à leurs ennemis à une certaine distance : l'arc et les flèches sont la première invention qu'ils aient imaginée pour cet objet; cet espèce d'arme s'est trouvée chez des peuples qui étaient encore dans l'enfance de la société, et l'usage en est familier aux habitans de toutes les partie du globe. Il faut cependant remarquer qu'il s'est trouvé en Amérique des tribus

assez dépourvues d'industrie pour n'avoir pas encore fait une découverte si simple, et qui paraissaient ne connaître l'usage d'aucune arme de trait. La fronde, dont la construction n'est pas plus compliquée que celle de l'arc, et dont l'usage n'est pas moins ancien chez plusieurs nations, était peu connue des habitans de l'Amérique septentrionale ou des îles; mais elle paraît avoir été mise en usage chez quelques tribus dans le continent méridional.

Les naturels de quelques provinces du Chili, et les Patagons qui habitent l'extrémité méridionale de l'Amérique, ont une arme qu'il leur est propre. Ils attachent des pierres grosses environ comme le poing à chaque extrémite d'une courroie de cuir de huit pieds de long, et, après les avoir fait tourner autour de leur tête, ils les lancent avec une telle adresse, qu'ils manquent rarement l'objet auquel ils visent.

Ustensiles domestiques.— Manière de cuire les alimens.

Comme la nourriture de ces peuples sauvages et leurs habitations aient extrêmement simples, leurs ustensiles domestiques étaient très grossiers et en petit nombre. Quelques-unes des tribus méridionales avaient trouvé l'art de faire des vaisseaux de terre et de les cuire au soleil, de manière qu'ils pouvaient supporter le feu.

Les habitans de l'Amérique septentrionale creusaient un morceau de bois dur en forme de marmite, et le remplissaient d'eau qu'ils faisaient bouillir en y jetant des pierres rougies au feu. Ils se servaient de ces vaisseaux pour apprêter une partie de leurs alimens.

On peut regarder cette invention comme un pas vers le raffinement et le luxe; car, dans le premier état de la société, les hommes ne connaissaient d'autres moyens d'apprêter leurs alimens que celui de les faire griller sur le feu; et dans plusieurs peuplades amé-

ricaines, c'est la seule espèce de cuisine qui soit encore connue.

Religion.

Il n'y a aucune circonstance, dans la description des peuples sauvages, qui ait excité une plus grande curiosité que leurs opinions et leurs pratiques religieuses. Les prêtres et les missionnaires sont les personnes qui ont le plus d'occasion de suivre cette recherche parmi les tribus de l'Amérique les moins civilisées; mais leur esprit, prévenu des dogmes de leur propre religion, et accoutumé à ses institutions, est toujours porté à découvrir, dans les opinions et les rites de tous les peuples, quelque chose qui ressemble à ces objets de vénération.

On a découvert en Amérique plusieurs tribus qui n'ont aucune idée d'un être suprême, ni aucune pratique de culte religieux. Indifférens à ce spectacle magnifique d'ordre et de beauté que le monde présente à leurs regards, ne songeant, ni à réfléchir

sur ce qu'ils sont eux-mêmes, ni à rechercher quel est l'auteur de leur existence, les hommes, dans l'état sauvage, semblables aux animaux qui vivent autour d'eux, consument leurs jours, sans reconnaître ni adorer aucune puissance supérieure.

Plusieurs habitans admettaient des êtres qu'ils appelaient Cemis, et qu'ils regardaient comme les auteurs de tous les maux qui affligent l'espèce humaine; ils représentaient ces terribles divinités sous les formes les plus effrayantes, et ne leur rendaient un hommage religieux que dans la vue d'apaiser leur courroux.

Il y avait des tribus qui s'étaient fait des idées de religion plus étendues, et qui reconnaissaient des êtres bons qui se plaisaient à faire le bien, ainsi que des êtres méchans qui aimaient à faire le mal; mais, chez ces peuples, la superstition paraît encore être le fruit de la crainte, et tous ses efforts avaient pour but de détourner des malheurs. Ils étaient persuadés que leurs divinités bienfaisantes étaient portées, par leur nature même, à faire

tout le bien qui était en leur pouvoir, sans avoir besoin de prières ni de reconnaissance: ainsi leur unique soin était de chercher à conjurer et à fléchir la colère des puissances malfaisantes qu'ils regardaient comme ennemies de l'homme.

Telles était les notions imparfaites de la plupart des Américains. relativement à l'influence des agens invisibles, et tel était presque universellement le vil et grossier objet de leurs superstitions.

Diversités remarquables dans les opinions religieuses.

Chez les peuples qui sont unis en société depuis long-temps, ou qui ont fait plus de progrès dans la civilisation, on aperçoit quelque étincelle d'une notion plus juste de la puissance qui gouverne le monde. Ils paraissent reconnaître une puissance divine qui a fait le monde et qui dispose de tous les événemens. Il l'appelle le Grand-Esprit.

Mais ces idées sont vagues et confuses, et

lorsqu'ils essaient de les expliquer, il est évident qu'ils donnent au mot *esprit* un sens très différent de celui que nous y attachons, et qu'ils ne conçoivent aucun être qui ne soit corporel. Ils croient que leurs dieux ont une forme humaine, mais avec une nature supérieure à celle de l'homme.

Ces mêmes peuples ne connaissent aucune forme établie de culte public; ils n'ont ni temples érigés en l'honneur de leurs divinités, ni ministres spécialement consacrés à leur service. Les différentes cérémonies et pratiques superstitieuses reçues parmi eux leur ont été transmises par tradition; ils y ont recours avec une crédulité puérile, et c'est ce qui les porte à reconnaître la puissance et à implorer la protection de quelques êtres supérieurs.

Leurs idées sur l'immortalité de l'ame

A l'égard de cet autre point de religion qui établit l'immortalité de l'ame, les sentimens des Américains étaient plus uniformes.

L'esprit humain, lors même qu'il n'est encore éclairé ni fortifié par la culture, se révolte à la pensée d'une dissolution totale, et se plaît à s'élancer par l'espérance dans un état d'existence future. Ce sentiment est la base des espérances les plus sublimes de l'homme dans l'état de société le plus parfait, et la nature n'a pas voulu le priver de cette douce consolation, même dans l'état de société leplus simple et le plus grossier. On trouve cette opinion établie d'un bout de l'Amérique à l'autre; en certaines regions, plus vague et plus obscure; en d'autres, plus développé et plus parfaite : mais nulle part inconnue.

Les sauvages les plus grossiers de ce continent ne redoutent point là mort comme l'extinction de l'existence ; ils espèrent tous un état à venir où ils seront à jamais exempts des calamités qui empoisonnent la vie humaine dans sa condition actuelle. Ils se représentent une contrée délicieuse, favorisée d'un printemps éternel, où les forêts abondent en gibier et les rivières en poissons; où la famine ne se fait jamais sentir, et où ils

jouiront sans travail et sans peine de tous les biens de la vie. Mais en se formant ces premières idées, si imparfaites d'un monde invisible, ces hommes supposent qu'ils continueront d'éprouver les mêmes désirs et de suivre les mêmes occupations; en conséquence ils doivent naturellement réserver les distinctions et les avantages, dans cet état futur, aux qualités et aux talens qui sont ici-bas l'objet de leur estime.

Les Américains accordaient le premier rang, dans la terre des esprits, au chasseur le plus habile, au guerrier le plus heureux et le plus hardi. à ceux qui avaient surpris et tué le plus d'ennemis, qui avaient tourmenté le plus grand nombre de captifs et dévoré de leur chair.

Ces idées étaient si généralement répandues, qu'elles ont donné naissance à leur coutume universelle, qui est à la fois la preuve la plus forte de la croyance des Américains à une vie à venir, et l'explication la plus claire de ce qu'ils espèrent y trouver.

Enterremens.

Comme ces peuples imaginent que les morts vont recommencer leur carrière dans le nouveau monde où ils sont allés, ils ne veulent pas qu'ils y entrent sans défense et sans provisions; c'est pour cela qu'on enterre avec eux leur arc, leurs flèches et les autres armes employées dans la chasse et dans la guerre; on dépose dans leur tombeau des peaux et des étoffes propres à faire des vêtemens, du blé d'Inde, du manioc, du gibier, des ustensiles domestiques, et tout ce qu'on met au nombre des choses nécessaires à la vie.

Dans quelques provinces, lorsqu'un cacique ou chef venait à mourir, on mettait à mort un certain nombre de ses femmes, de ses favoris et de ses esclaves, qu'on enterrait avec lui, afin qu'il pût se montrer avec la même dignité, et être accompagné des mêmes personnes dans son autre vie. Cette persuasion est si profondément enra-

cinée, qu'on voit les personnes attachées à un chef s'offrir en victimes volontaires, et solliciter, comme une grande distinction, le privilége d'accompagner leur maître au tombeau. Il y a même des occasions où l'on a de la peine à réprimer cet enthousiasme d'affection et de dévouement, et à réduire le cortége d'un chef chéri à un nombre modéré et tel que la tribu n'en souffrît pas un dommage trop considérable.

Superstition liée avec la piété.

Chez les Américains, ainsi que chez les autres nations non civilisées, plusieurs des rits et des pratiques qui ressemblent à des actes de religion, n'ont rien de commun avec la piété, et sont l'effet seulement d'un désir ardent de pénétrer dans l'avenir. C'est lorsque les facultés intellectuelles sont plus faibles et moins exercées, que l'esprit humain est plus porté à sentir et à montrer cette vaine curiosité. Étonné des événemens dont il lui est impossible de concevoir la cause, il y sup-

pose naturellement quelque chose de merveilleux et de mystérieux. Alarmé, d'un autre côté, par des circonstances dont il ne peut prévoir la suite et les effets, il est obligé, pour les découvrir, d'avoir recours à d'autres moyens qu'à l'exercice de sa propre intelligence. Partout où la superstition a fait assez de progrès pour former un système régulier, ce désir de percer dans les secrets de l'avenir se trouve lié avec elle. Alors la divination devient un acte religieux; les prêtres, comme ministres du ciel, prétendent annoncer ses oracles; ils sont les seuls devins, augures et magiciens, qui possèdent l'art important et sacré de découvrir ce qui est caché aux yeux des autres hommes.

Passion extraordinaire des sauvages de l'Amérique pour le jeu.

L'amour excessif du jeu, et particulièrement des jeux de hasard, qui semble naturel à tous les hommes qui ne sont pas accoutumés aux occupations d'une industrie régu-

lière, est universel chez les Américains. Les mêmes causes qui, dans la société civilisée, portent les hommes qui ont de la fortune et du loisir à rechercher cet amusement, en font les délices des sauvages. Les premiers sont dispensés du travail, ceux-ci n'en sentent pas la nécessité ; et comme ils sont également oisifs, ils se livrent avec transport à tout ce qui peut émouvoir et agiter leur ame.

Les Américains, qui, pour l'ordinaire, sont si indifférens, si flegmatiques, si taciturnes et si désintéressés, deviennent, dès qu'ils sont engagés à une partie de jeu, avides, impatiens, bruyans, et d'une ardeur presque frénétique. Ils jouent leurs fourrures, leurs ustensiles domestiques, leurs vêtemens, leurs armes ; et lorsque tout est perdu, on les voit souvent, dans l'égarement du désespoir ou de l'espérance, risquer d'un seul coup leur liberté personnelle, malgré leur passion extrême pour l'indépendance. Chez différentes peuplades, ces parties de jeu se renouvellent souvent et deviennent

l'amusement le plus intéressant dans toutes les fêtes publiques. La superstition, toujours prête à tourner à son avantage les passions qui ont le plus d'influence et d'énergie, concourt souvent à confirmer et à fortifier cette disposition des sauvages. Leurs magiciens sont accoutumés à prescrire une grande partie de jeu comme un des moyens les plus efficaces d'apaiser leurs divinités ou de rendre la santé aux malades.

Dureté de leur cœur.

On reproche à tous les peuples sauvages la dureté de leur cœur et leur insensibilité. Leur ame, peu susceptible d'affections douces, délicates et tendres, ne peut être remuée que par des impressions fortes.

Si on accorde à un Américain une faveur, si on lui rend un service, il les reçoit avec beaucoup de satisfaction, parce qu'il en résulte un plaisir ou un avantage pour lui; mais ce sentiment ne va pas plus loin, et n'excite en lui aucune idée d'obligation; il

ne sent point de reconnaissance, et ne songe point à rien rendre pour ce qu'il a reçu. Parmi les personnes mêmes qui sont le plus étroitement unies, il y a peu de correspondance ou d'échange de ces services qui fortifient l'attachement, attendrissent le cœur, et adoucissent le commerce de la vie.

Les plus proches parens craignent mutuellement de se faire quelque demande, de solliciter quelque service, de crainte d'avoir l'air de vouloir imposer aux autres une charge ou gêner leur volonté.

On a déjà remarqué l'influence de cette dureté de caractère sur la vie domestique, relativement à l'union du mari avec la femme, de même qu'à l'union des pères avec les enfans. Les effets n'en sont pas moins sensibles dans l'exercice de ces devoirs mutuels d'affection qu'exigent souvent la faiblesse et les accidens attachés à la nature humaine.

Dans certaines tribus, lorsqu'un Américain est attaqué d'une maladie, il se voit généralement abandonné par tous ceux qui étaient autour de lui, et qui, sans s'embarrasser de

sa guérison, fuient dans la plus grande consternation, pour éviter le danger supposé de la contagion. Chez les nations même où l'on n'abandonne pas ainsi les malades, la froide indifférence avec laquelle ils sont soignés ne leur procure que de faibles consolations. Ils ne trouvent, dans leurs compagnons, ni ces regards de la piété ni ces douces expressions, ni ces services officieux qui pourraient adoucir ou leur faire oublier leurs souffrances. Leurs parens les plus proches refusent souvent de se soumettre à la plus petite incommodité, ou de se priver de la moindre bagatelle pour les soulager ou leur être utiles. L'ame d'un sauvage est si peu susceptible des sentimens qui inspirent aux hommes ces attentions qui adoucissent l'infortune, que, dans quelques provinces de l'Amérique, les Espagnols ont jugé nécessaire de fortifier, par des lois positives, les devoirs communs de l'humanité, et d'obliger les maris et les femmes, les pères et les enfans, sous des peines très graves, à prendre soin les uns des autres dans leurs maladies. La même

dureté de caractère est encore plus frappante dans la manière dont ils traitent les animaux.

Avant l'arrivée des Européens, les naturels de l'Amérique septentrionale avaient quelques chiens apprivoisés qui les accompagnaient dans leurs chasses, et les servaient avec toute l'ardeur et la fidélité particulières à cette espèce. Mais, au lieu de cet attachement que nos chasseurs sentent naturellement pour ces compagnons utiles de leurs plaisirs, le chasseur américain recevait avec dédain les services de son chien, le nourrissait rarement et ne le caressait jamais. En d'autres provinces, où les animaux domestiques d'Europe ont été introduits, les Américains ont appris à les faire servir à leurs travaux; mais on a généralement observé qu'ils les traitent très durement, et n'emploient jamais que la violence et la cruauté pour les dompter ou les gouverner. Ainsi, dans toute la conduite de l'homme sauvage, soit à l'égard des humains, ses égaux, ou des animaux qui lui sont subordonnés, on retrouve le même caractère, on reconnaît les opérations d'une

ame qui n'est occupée qu'à se satisfaire, et n'est réglée que par son caprice, sans faire aucune attention aux idées et aux intérêts des êtres qui l'environnent.

Guerre. — Esprit de vengeance.

Le temps ne peut effacer la mémoire de l'injure qu'on a reçue, et il est rare qu'elle ne soit pas à la fin expiée par le sang de l'agresseur. Les nations sauvages sont gouvernées, dans leur guerres publiques, par les mêmes idées, et animées du même esprit que dans la poursuite de leurs vengeances particulières. Dans les petites communautés, chaque individu est affecté de l'injure et de l'affront que l'on fait au corps dont il est membre. Le désir de la vengeance se communique de l'un à l'autre, et devient bientôt une espèce de fureur. Comme les sociétés faibles ne peuvent entrer en campagne que par petites troupes, chaque guerrier sait qu'une partie considérable de la vengeance publique dépend de ses propres efforts. Ainsi,

la guerre qui, entre de grands états, se fait avec peu d'animosité, se poursuit, par les petites tribus, avec toute la violence d'une querelle particulière. Le ressentiment de ces nations est aussi implacable que celui des individus. On peut le dissimuler ou suspendre ses effets; mais il ne s'éteint jamais, et souvent, lorsqu'on s'y attend le moins, il éclate avec un surcroît de fureur.

Férocité de leurs guerres.

Lorsque les nations policées ont obtenu l'honneur de la victoire, elles peuvent terminer glorieusement une guerre; mais les sauvages ne sont satisfaits qu'après avoir exterminé la tribu qui est l'objet de leur rage. Ils combattent, non pour conquérir, mais pour détruire. S'ils commencent des hostilités, c'est avec la résolution de ne plus voir la face de leurs ennemis qu'en état de guerre, et de poursuivre la querelle avec une haine éternelle.

Le désir de la vengeance est le premier

et presque le seul principe qu'un sauvage songe à inculper dans l'ame de ses enfans. Ce sentiment croît avec eux à mesure qu'ils avancent en âge, et comme leur attention ne se porte que sur un petit nombre d'objets, il acquiert un dégré de force inconnu parmi les hommes dont les passions sont dissipées et affaiblies par la variété de leurs goûts et de leurs occupations. Ce désir de vengeance, qui s'empare du cœur des sauvages, ressemble plutôt à la férocité de l'instinct des animaux qu'à une passion humaine. On le voit s'exercer, avec une fureur aveugle, même contre des objets inanimés. Si un sauvage est blessé, par hasard, par une pierre, il la saisit souvent, par un transport de colère, et tâche d'apaiser sur elle son ressentiment en la brisant. S'il est blessé d'une flèche en combattant, il l'arrache de sa blessure, la rompt avec ses dents, et la jette en pièces sur la terre. A l'égard de ses ennemis, la rage de la vengeance ne connaît point de bornes. Dominé par cette passion, l'homme devient le plus cruel de tous les animaux; il ne sait ni plaindre, ni pardonner, ni épargner.

La violence de cette passion et si bien connue des Américains eux mêmes, que c'est elle qu'ils invoquent toujours pour exciter le peuple à prendre les armes. Si les anciens d'une tribu veulent arracher les jeunes gens à l'indolence; si un chef se propose d'engager une troupe de guerriers à le suivre dans une incursion sur le territoire ennemi, c'est de l'esprit de vengeance qu'ils tirent les motifs les plus puissans de leur éloquence martiale. « Les os de nos concitoyens, disent-ils, » sont encore exposés sur la terre; leur lit » ensanglanté n'a pas été nettoyé; leurs esprits » crient contre nous; il faut les apaiser. Al- » lons et dévorons ceux qui les ont massa- » crés. Ne restez pas plus long-temps dans » l'inaction sur vos nattes; levez la hache, » consolez les esprits des morts, et dites-leur » qu'ils vont être vengés. »

Manière de faire la guerre

Les principes qui dirigent leurs opérations militaires, quoique extrêmement différens

des principes qui règlent celles des nations civilisées, sont cependant très appropriés à leur état politique et au pays dans lequel ils font la guerre. Ils n'entrent jamais en campagne avec des corps nombreux, dont la substance, durant de longs voyages à travers des lacs et des rivières, et dans des marches de plusieurs centaines de milles à travers des forêts horribles, exigerait de plus grands efforts de prévoyance et d'industrie que ne peuvent en faire des sauvages. Leurs armées ne sont point embarrassées de lourds bagages. Chaque guerrier porte, avec ses armes, une natte et un petit sac de maïs, et c'est ce qui forme tout son équipage militaire. Quand ils sont encore à une certaine distance des frontières du pays ennemi, ils se dispersent dans les bois, et vivent du gibier qu'ils tuent et des poissons qu'ils prennent. Des qu'ils approchent du territoire de l'ennemi qu'ils vont attaquer, ils rassemblent toutes les troupes, et s'avancent avec beaucoup d'ordre et de précaution. Ils ne metttent point leur gloire à attaquer l'ennemi de front et à force

ouverte : le surprendre et le détruire, voilà le plus grand mérite d'un chef et la gloire de ses gueriers. Comme la chasse et la guerre sont leurs seules occupations, ils y portent le même esprit et les mêmes ruses. Ils suivent leurs ennemis à la trace, au travers des forêts. Ils emploient, dans la guerre, ces moyens que prend le chasseur pour découvrir sa proie, cette adresse à se tenir caché près des lieux ou elle peut être, cette patience à l'attendre pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus lui échapper et qu'il soit plus sûr de la prendre. Lorsqu'ils ne rencontrent point de parti détaché de l'ennemi, il s'avancent jusque dans les villages mais avec tant de précautions pour couvrir leur approche. qu'ils se glissent dans les forêts en marchant sur les mains et sur les pieds; et, pour mieux se cacher, ils se peignent la peau de couleur de feuilles mortes. Lorsqu'ils sont assez heureux pour n'être pas découverts, ils brûlènt les cabanes en silence et massacrent les habitans qui veulent fuir les flammes. S'ils espèrent de n'être pas pour-

suivis dans leur retraite, ils emmènent avec eux quelques prisonniers qu'ils destinent au sort le plus affreux. Mais si, malgré toutes leurs précautions et toute leur adresse, leurs desseins et leurs mouvemens sont découverts, ils pensent alors que le parti le plus sage est de se retirer. Attaquer un ennemi en plein champ, lorsqu'il est sur ses gardes, et avec des forces égales, leur paraît une extrême folie. Le succès le plus brillant paraît une défaite au chef, s'il l'a acheté par une perte considérable de ses compagnons; et jamais il ne se glorifie d'une victoire souillée de leur sang. La mort même la plus honorable, ne sauve pas la mémoire d'un guerrier du reproche d'imprudence et de témérité. Souvent, après avoir fait plusieurs centaines de milles pour surprendre l'ennemi, ils sont pris eux-mêmes et égorgés dans le sommeil profond où ils se plongent, comme s'ils n'avaient à redouter aucun danger.

Mais si, malgré cette négligence et cette securité qui leur fait perdre souvent le frui

de toutes leurs ruses, ils surprennent l'ennemi sans défense, ils fondent sur lui avec la plus grande férocité; ils enlèvent la chevelure de tous ceux qui tombent sous leur rage, et rapportent chez eux en triomphe ces étranges trophées. Ils les conservent comme dès monumens, non seulement de leur valeur, mais de la vengeance qu'ils savent exercer sur ceux qui deviennent les objets du ressentiment public. Ils emploient plus de soins encore pour faire des prisonniers. Dans leur retraite, s'ils espèrent la faire sans être inquiétés par l'ennemi, ils ne font communément aucune insulte à ces prisonniers, et ils les traitent même avec quelque humanité, quoiqu'ils les gardent avec l'attention la plus rigoureuse.

Manière horrible dont les prisonniers sont traités.

Après une suspension momentanée de leur férocité, leur rage reprend une nouvelle fureur. Lorsqu'ils approchent des

frontières de leur pays, on dépêche quelques-uns d'entre eux pour aller apprendre à leurs concitoyens le succès de leur expédition. C'est alors que les prisonniers commencent à pressentir le sort qui les menace. Les femmes des villages et les jeunes gens qui ne sont pas encore en âge de porter les armes, s'assemblent; ils se rangent en deux lignes, et, tandis qu'ils font un bruit affreux avec des bâtons et des pierres, les prisonniers passent au milieu d'eux. Des lamentations sur la perte des concitoyens qui sont tombés dans le combat, avec les expressions de la douleur la plus excessive, succèdent à ces premiers cris de joie et de vengeance; mais dans un moment, à un signal donné, les larmes cessent; on passe encore, avec une rapidité incroyable, de la douleur la plus profonde à la joie la plus vive, et l'on commence à célébrer la victoire avec les transports d'un triomphe barbare. Le sort des prisonniers est cependant encore incertain. Les anciens de la tribu s'assemblent pour le

décider. Quelques-uns sont destinés à être tourmentés jusqu'à la mort, pour assouvir la vengeance des vainqueurs ; d'autres à remplacer les membres de la tribu victorieuse qui ont été tués dans cette guerre ou dans les précédentes. Les prisonniers qui sont réservés à ce sort plus doux, sont conduits aux cabanes de ceux dont les parens ont été tués.

Les femmes les attendent à la porte, et si elles les reçoivent, leurs souffrances sont finies ; ils sont adoptés dans la famille, et placés, suivant leur manière de s'exprimer, sur la natte du mort. Ils prennent son nom, son rang, et sont traités avec la tendresse que l'on doit à un père, à un frère, à un mari ou à un ami. Mais si, par un caprice ou par un reste de désir de vengeance, les femmes refusent de recevoir le prisonnier qui leur est offert, son arrêt est prononcé, et il n'est aucun pouvoir qui puisse le sauver de la torture et de la mort.

Indifférence des prisonniers sur leur sort.

Les prisonniers, quand leur sort est encore incertain, vivent comme s'ils étaient absolument étrangers à tout ce qui peut leur arriver. Ils mangent, boivent et dorment comme s'ils jouissaient du sort le plus tranquille et comme si aucun danger ne les menaçait. Ils entendent sans changer de visage, l'arrêt fatal qu'on leur prononce, se préparent à le subir en hommes, et entonnent la chanson de mort. Les vainqueurs s'assemblent comme à une fête solennelle, résolus à mettre le courage des patiens aux plus cruelles épreuves. C'est alors que l'on voit une scène dont la description doit glacer d'horreur tous ceux que des institutions douces ont accoutumés à respecter l'homme, et à s'attendrir à l'aspect de ses souffrances. Le prisonnier est lié à un poteau, mais de manière qu'il peut courir tout autour. Tous ceux qui sont présens, hommes, femmes, enfans, tous fondent sur lui comme des fu-

ries. On emploie contre ce malheureux toutes les espèces de tortures que peuvent inventer la fureur de la vengeance. Quelques-uns lui brûlent le corps avec des fers rouges; d'autres le coupent en morceaux avec des couteaux; d'autres séparent la chair des os, ou lui enfoncent des clous qu'ils tournent ensuite dans les nerfs. Ils s'efforcent, à l'envi les uns des autres, d'imaginer des raffinemens de cruauté. Rien ne met des bornes à leur rage que la crainte d'abréger la durée de leur vengeance, en donnant la mort par l'excès des souffrances; et telle est leur ingénieuse barbarie, qu'ils évitent toujours de porter des coups dans les parties du corps où ils seraient mortels; ils prolongent pendant plusieurs jours les tourmens de leur victime.

Leur fermeté dans les tourmens.

Cet infortuné, au milieu de toutes ces souffrances, chante d'une voix ferme la chanson de mort, célèbre ses propres exploits, insulte à ceux qui le tourmentent, en leur

reprochant de ne savoir pas venger la mort de leurs parens ou de leurs amis, les avertit de la vengeance qu'on tirera de sa mort, et excite enfin leur férocité par toutes sortes d'injures et de menaces. La force et le courage qu'il fait éclater dans cette situation terrible, est le plus beau triomphe d'un guerrier. Fuir ou abréger ses tourmens par une mort volontaire, est une lâcheté qu'on punit par l'infamie. Celui qui laisse échapper quelque signe de faiblesse est mis à mort sur le champ par mépris, parce qu'on le juge indigne d'être traité comme un homme. Animés par ces idées et par ces sentimens. les Américains souffrent, même sans pousser un seul gémissement, des tourmens que la nature humaine ne semblerait pas être capable de supporter.

Les sauvages ne mangent de la chair humaine que par esprit de vengeance.

A ces scènes barbares en succèdent souvent de plus horribles. Il est impossible d'as-

souvir jamais la vengeance dans le cœur d'un sauvage, et les Américains mangent quelquefois les victimes qu'ils ont si cruellement tourmentées. Dans l'Ancien-Monde, la tradition a conservé la mémoire de quelques nations féroces et barbares qui se nourrissaient de chair humaine ; mais il y avait, dans toutes les parties du Nouveau-Monde, Les peuples à qui cette coutume était familière. Elle était établie dans le continent méridional et dans plusieurs des îles, et dans différens continens de l'Amérique septentrionale : cet usage est en grande partie aboli.

Lorsque les Iroquois veulent exprimer la résolution qu'ils ont prise de faire la guerre à une nation ennemie, ils disent : « Allons, et mangeons cette nation. » S'ils sollicitent le secours d'une tribu voisine, ils l'invitent à venir manger du bouillon fait de la chair de leurs ennemis. Cette coutume n'était pas particulière aux peuplades les plus grossières et les moins civilisées ; le principe qui y a donné naissance est si profondément enraciné dans l'ame des Américains, qu'elle

subsistait au Mexique, l'un des empires policés du Nouveau-Monde, et qu'on en a découvert des traces parmi les habitans plus doux encore de l'empire du Pérou. Ce n'étaient point la disette des alimens et les besoins importuns de la faim qui forçaient les Américains à se nourrir ainsi de leurs semblables. Dans aucun pays la chair humaine n'a été employée comme une nourriture ordinaire, et il n'y a que la crédulité et les méprises de quelques voyageurs qui aient pu faire croire que certains peuples en faisaient un des moyens ordinaires de leur subsistance. L'ardeur de la vengeance a d'abord porté les hommes à cette action barbare, mais les peuples les plus farouches ne mangeaient que les prisonniers qu'ils avaient faits à la guerre, ou ceux qu'ils regardaient comme ennemis. Les femmes et les enfans n'étant pas pour eux des objets de haine, n'avaient rien à craindre des effets réfléchis de leur vengeance, lorsqu'ils n'étaient pas massacrés dans la fureur d'une première incursion en pays ennemi.

Les peuples de l'Amérique méridionale assouvissent leur vengeance d'une manière un peu différente, mais avec une férocité non moins implacable. Lorsqu'ils voient arriver leurs prisonniers, ils les traitent, au premier abord, aussi cruellement que les habitans de l'Amérique septentrionale traitent les leurs. Après ce premier mouvemen de fureur, non seulement on cesse de les insulter, mais on leur marque même la plus grande bonté. Ils sont caressés et bien nourris, et on leur envoie même de belles et jeunes femmes pour les soigner et les consoler.

Il n'est pas aisé d'expliquer cette singularité de leur conduite, à moins qu'on ne l'impute à un raffinement de cruauté; car, tandis qu'ils paraissent occupés d'attacher davantage leurs prisonniers à la vie, en leur fournissant tout ce qui peut la rendre agréable, l'arrêt de leur mort est irrévocablement porté. A un certain jour déterminé, la tribu victorieuse s'assemble; le captif est amené en grande solennité; il voit les préparatif du

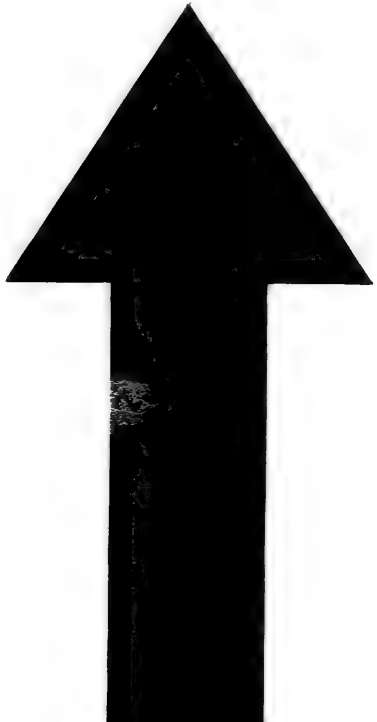
sacrifice avec autant d'indifférence que s'il n'était pas lui-même la victime; il attend son sort avec une fermeté inébranlable, et un seul coup lui fait perdre la vie. Au moment où il tombe, les femmes s'emparent de son corps et l'apprêtent pour le festin. Elles teignent leurs enfans de son sang, pour allumer dans leur ame une haine implacable contre leurs ennemis, et toute la tribu se réunit pour dévorer la chair de la victime avec une avidité et des transports de joie inexprimables.

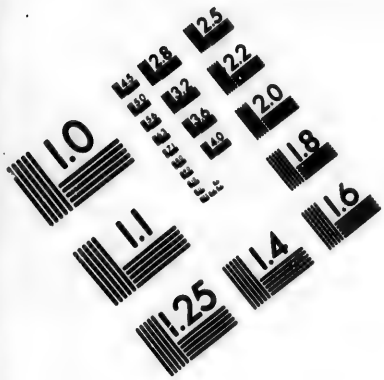
Ces peuples regardent le plaisir de manger le corps d'un ennemi massacré, comme le plaisir le plus doux et le plus complet de la vengeance. Partout où cet usage est établi, les prisonniers ne peuvent point échapper à la mort; mais ils ne sont pas toujours tourmentés avec la même barbarie qu'ils le sont chez les peuples moins familiarisés avec les horribles festins.

Pêche des Américains.

Les peuples de l'Amérique méridionale

vivent une partie de l'année de la pêche. La nature elle-même semble avoir favorisé leur paresse par la profusion avec laquelle elle leur donne tout ce qui suffit à leurs besoins Les vastes rivières fournissent en abondance les poissons les plus délicats et les plus variés. Les lacs et les marais, formés par les inondations annuelles des eaux, sont remplis de différentes espèces de poissons, qui y restent comme en des réservoirs naturels pour les besoins des habitans : il y a des lieux où le poisson est en si grande abondance, qu'il ne faut ni art ni adresse pour le pêcher. En quelques autres endroits, les naturels du pays ont trouvé le moyen d'infecter les eaux du suc de certaines plantes qui enivre le poisson, de manière qu'il vient flotter sur la surface de l'eau, où on le prend avec la main. Quelques tribus ont l'art de le conserver sans le secours du sel, en le faisant sécher ou fumer sur des claies au moyen d'un feu très lent. La fécondité de rivières de l'Amérique méridionale a engagé plusieurs peuples à ne vivre que sur





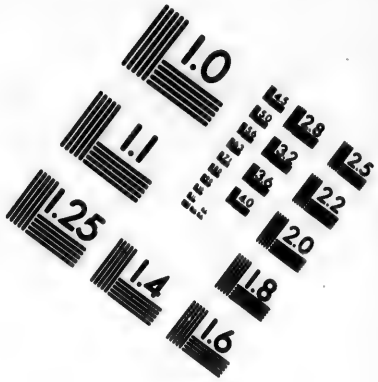
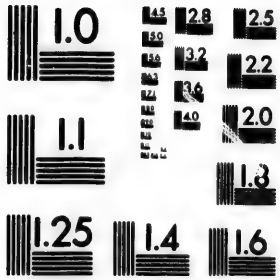
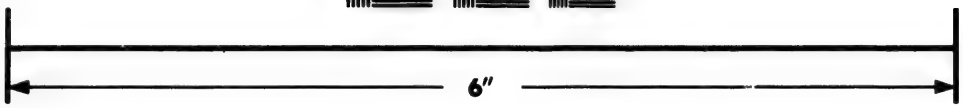
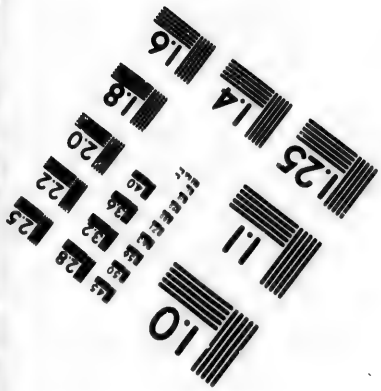
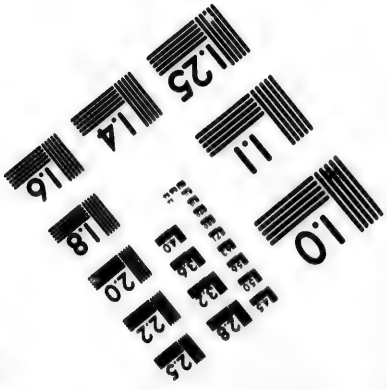


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)









Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
5.6
1.8

1.1
1.0

les côtes, et à se confier entièrement, pour leur nourriture, à l'abondance des poissons que les eaux leur fournissent. Dans cette partie du globe, la chasse n'a point été la première occupation de l'homme; il y a été pêcheur avant d'être chasseur : et comme la pêche n'exige ni autant d'activité ni autant d'adresse que la chasse, les peuples qui sont encore dans ce premier état ne peuvent pas avoir le même degré d'intelligence et d'industrie; mais il n'y a que les peuples qui vivent le long des grandes rivières qui puissent subsister ainsi.

Leur chasse.

La nécessité força les Américains à être actifs, et leur apprit à devenir industrieux. La chasse fut leur principale occupation; et comme c'est un exercice qui exige beaucoup de courage, de force et d'adresse, elle fut considérée aussi comme une occupation aussi honorable que nécessaire; elle était réservée particulièrement aux hommes: ils s'y

exerçaient dès la plus tendre jeunesse. Un chasseur hardi et courageux était placé, par l'opinion publique, à côté du guerrier le plus distingué, et l'alliance du premier était souvent préférée à celle du second. Presque aucun des moyens que l'homme a imaginés pour surprendre et détruire les animaux sauvages, n'était inconnu aux Américains. Quand ils ont entrepris une chasse, ils sortent de cette indolence qui leur est naturelle; ils développent des facultés de leur esprit qui demeuraient presque toujours cachées et deviennent actifs, constans et infatigables. Leur sagacité à découvrir leur proie égale leur adresse à la tuer. Toutes leurs facultés étant constamment dirigées vers cet objet, ils montrent une fécondité d'invention, et leurs sens ont acquis un degré de finesse qu'on a peine à concevoir. Ils distinguent les divers animaux à des traces de leurs pas, qui échapperaient à tous les autres yeux, et ils les poursuivent avec intrépidité à travers les forêts les plus impénétrables. Lorsqu'ils attaquent le gibier directement,

presque jamais leurs flèches ne manquent le but, et lorsqu'ils lui tendent des piéges, il est presque impossible qu'il leur échappe. Dans quelques peuplades, il n'était permis aux jeunes gens de se marier que lorsqu'ils avaient fait preuve de leur habileté dans la chasse, et lorsqu'ils avaient montré bien évidemment qu'ils étaient capables de subvenir à tous les besoins d'une famille. Quoique l'esprit des Américains soit naturellement très peu actif, l'émulation qui les excite à chaque instant leur a fait imaginer des moyens qui facilitent beaucoup les succès de leur chasse. La plus remarquable de leurs découvertes en ce genre est celle d'un poison dans lequel ils trempent les flèches dont ils se servent. La plus légère blessure de ces flèches empoisonnées est toujours mortelle. Si elles percent seulement la peau, le sang se fige et se glace dans un moment; l'animal le plus vigoureux tombe sans mouvement sur la terre. Ce poison cependant, malgré sa violence et sa subtilité, ne corrompt point la chair de l'animal qu'il fait périr; on peut

la manger en toute sûreté, et elle conserve toutes les qualités qui lui sont naturelles.

Dans quelques autres pays de l'Amérique, on emploie le suc du mancenillier, qui agit pour le moins avec autant d'activité. Pour les peuples qui possèdent ce secret, l'arc est une arme plus meurtrière qu'un fusil, et dans leurs mains habiles il sert à faire un grand carnage des oiseaux et des quadrupèdes dont les forêts de l'Amérique sont remplies.

Leurs ruses.

Le sauvage, accoutumé à se trouver dans des situations périlleuses et embarrassantes, ne comptant que sur ses propres forces, enveloppé dans ses propres pensées, ne peut être qu'un animal sérieux et mélancolique. Il fait peu d'attention aux autres, et ses pensées parcourent un cercle fort étroit : de là cette taciturnité si désagréable. Un Américain, lorsqu'il n'est pas obligé d'agir, est souvent assis des jours entiers dans la même

posture sans ouvrir les lèvres. Lorsqu'ils se réunissent pour aller à la guerre ou à la chasse, ils marchent d'ordinaire sur une même ligne, à quelque distance l'un de l'autre, et sans se dire une parole.

Des hommes qui ne sont pas accoutumés à se communiquer avec franchise leurs sentimens et leurs pensées sont naturellement défians, ne se livrent à personne, et emploient une ruse insidieuse pour venir à bout de leurs desseins. Dans la société civilisée, les hommes qui, par leur situation, n'ont que très peu d'objets où leurs désirs se portent, mais dont leur esprit est sans cesse occupé, se distinguent ordinairement par l'habitude de l'artifice et de la ruse dans la conduite de leurs petits projets.

Ces circonstances doivent agir encore plus puissamment sur les sauvages, dont les vues sont également bornées, et qui suivent leur objet avec la même attention et la même persévérance ; aussi s'accoutument-ils par degré à porter dans toutes leurs actions une subtilité dont il faut se défier.

La guerre chez eux est un système de ruse, où ils préfèrent le stratagème à la force ouverte, et leur imagination est continuellement occupée à trouver les moyens d'envelopper ou de surprendre leurs ennemis. Comme chasseurs, leur constant objet est de tendre des piéges au gibier qu'ils veulent détruire; aussi l'artifice et la finesse ont été généralement regardés comme formant le caractère distinctif de tous les sauvages.

Ceux des tribus les plus grossières de l'Amérique sont distingués par leur adresse et leur duplicité. Ils mettent un secret impénétrable dans la combinaison de leurs plans; ils les suivent avec une patience et une constance à toute épreuve, et il n'y a aucun raffinement de dissimulation qu'ils ne puissent employer pour en assurer le succès. Cet esprit de dissimulation et de finesse n'est pas moins remarquable dans les individus que dans les nations. Quand ils veulent tromper, ils se déguisent avec tant d'artifice, qu'il est impossible de pénétrer leurs intentions, ni de démêler leurs desseins

Leur esprit d'indépendance. — Leur fermeté dans le danger.

Les liens de la société sont si peu gênans pour les membres des tribus les plus sauvages de l'Amérique, qu'à peine éprouvent-ils quelque contrainte. De là, cet esprit d'indépendance qui fait l'orgueil d'un sauvage, et qu'il regarde comme le droit inaliénable de l'homme.

Si l'indépendance entretient cet esprit de fierté chez les sauvages, les guerres perpétuelles dans lesquelles ils sont engagés le mettent en activité. Ils ne connaissent point ces longs intervalles de tranquillité, fréquens dans les états civilisés. Leurs haines sont implacables et éternelles. Ils ne laissent pas languir dans l'inaction la valeur de leurs jeunes gens, et ils ont toujours la hache à la main, ou pour attaquer ou pour se défendre ; même dans leurs expéditions de chasse, ils sont obligés de se tenir en garde contre les surprises des nations ennemies

dont ils sont environnés. Acoutumés à des alarmes continuelles, ils se familiarisent avec le danger, et le courage devient parmi eux une vertu habituelle, résultant naturellement de leur situation, et fortifiée par un exercice constant.

Leur attachement à leur communauté.

Une vertu qui distingue ces peuples, c'est leur attachement à la communauté dont ils sont membres. Les tribus américaines adhèrent avec chaleur à des mesures publiques dictées par des passions semblables à celles qui règlent leur conduite. De là cette ardeur avec laquelle les individus s'engagent dans les entreprises les plus périlleuses, lorsque la communauté les juge nécessaires; de là cette haine féroce et profonde qu'ils vouent aux ennemis publics; de là ce zèle pour l'honneur de leur patrie, qui les porte à braver le danger pour la faire triompher, et à supporter, sans la moindre plainte, les tourmens les plus cruels pour ne pas la dés-

honorer. Ainsi, dans toutes les situations, même les plus défavorables où des êtres humains puissent être placés, il y a des vertus qui appartiennent particulièrement a chaque état, des affections qu'il développe et un genre de bonheur qu'il procure.

Les sauvages d'Amérique, attachés aux objets qui les intéressent, et satisfaits de leur sort, ne peuvent comprendre ni l'intention ni l'utilité des différentes commodités qui, dans les sociétés policées, sont devenues essentielles aux douceurs de la vie. Loin de se plaindre de leur condition, ou de voir avec des yeux d'admiration et d'envie celle des hommes plus civilisés, ils se regardent comme les modèles de la perfection, comme les êtres qui ont le plus de droits et de moyens pour jouir du véritable bonheur. Accoutumés à ne contraindre jamais leurs volontés ni leurs actions, ils voient avec étonnement l'inégalité de rang et la subordination établie dans la vie policée.

Dénués de prévoyance, exempts de soins, contens de cet état d'indolente sécurité, ils

ne peuvent concevoir ces précautions inquiètes, cette activité continuelle, ces dispositions compliquées, auxquelles les Européens ont recours pour prévenir des maux éloignés, ou pour subvenir à des besoins futurs, et ils se récrient contre cette étrange folie de multiplier ainsi gratuitement les peines et les travaux de la vie.

PÉROU.

Son étendue.— Son gouvernement.— Religion de ce peuple.

L'empire du Pérou, qui s'étendait sur la mer du Sud, depuis la rivière des Émeraudes jusqu'au Chili, était policé, selon les historiens espagnols, par une race de sages conquérans qui semblaient n'avoir voulu conquérir que pour le bonheur des hommes.

Manco-Capac rassembla, dit-on, les sauvages épars dans les forêts; il sut leur persuader qu'il était fils du soleil, et envoyé par son père pour les rendre heureux. Il fonda la ville de Cusco. Il apprit à ses sujets à cultiver et à ensemencer la terre; Mama-Oello, sa femme, apprit à celles de son sexe les arts domestiques. Ce législateur éleva les idées des Péruviens, en les faisant renoncer au culte des animaux, des reptiles et des plantes, pour transporter leurs adorations à l'image la plus sensible de la divi-

nité, au soleil, dont la chaleur vivifiante leur procurait les biens dont ils jouissaient. Ce premier pas, disent les Espagnols, avait conduit les plus sages d'entre eux à l'idée d'un être supérieur au soleil, qui seul donne la vie à l'univers et le conserve, et dont le soleil et la lune n'étaient, selon eux, que les ministres.

Les Péruviens divisaient l'univers en trois mondes : le supérieur ou le soleil, séjour des ames pures ; le mitoyen ou le terrestre, séjour des générations actuelles ; et le bas monde, séjour des peines, où les ames des méchans expiaient leurs forfaits par un séjour proportionné a leurs crimes, après lequel elles repassaient dans d'autres corps.

Ils croyaient l'ame une substance impérissable et toujours agissante. Ils attachaient aux songes une importance d'autant plus grande, qu'ils tenaient pour constant qu'ils étaient les objets réels que l'ame avait vus en se promenant pendant le sommeil du corps. Le souverain pontife, ou le grand-prêtre du soleil, résidait à Cusco, et devait être

oncle ou frère de l'inca régnant. Cette divinité avait des temples dans toute l'étendue de l'empire, et ces temples étaient remplis de richesses immenses. Il y avait dans tout l'empire des maisons religieuses pour les filles vierges destinées au culte de ce dieu du pays, et c'était parmi ces vierges qu'on choisissait les femmes des incas.

Les fêtes du soleil se célébraient dans cet empire avec la plus grande solennité ; on ne lui sacrifiait que des moutons, des agneaux et des brebis stériles. Manco-Capac, le législateur du Pérou, y avait aboli les sacrifices humains, et on les y avait en horreur. On n'offrait au soleil que le cœur et le sang des victimes ; la chair en était distribuée aux sacrificateurs, et même à tous ceux qui se trouvaient présens.

A cette religion pleine d'humanité, se joignaient des lois paternelles : un jeune homme commettait-il quelque faute, il était puni légèrement ; mais son père répondait du dommage. La polygamie était défendue, l'adultère puni dans les deux sexes, ainsi

que l'oisiveté, regardée comme la source de tous les crimes. Tout Péruvien apprenait à faire sa maison, sa charrue, ses armes, sa chaussure. Les vêtemens étaient la besogne des femmes, et chaque famille savait pourvoir à tous ses besoins.

Il leur était ordonné de s'aimer : la concorde, la bienfaisance, l'amour de la patrie et de ses concitoyens, étaient chez eux les vertus les plus honorées. Ceux qui rendaient des services à la patrie, en étaient récompensés par des habits travaillés par la famille des incas. L'histoire de ce peuple était renfermée dans des poèmes, ouvrages de la famille des incas, pour l'instruction des peuples, qui les chantaient pour égayer leurs travaux, et instruire leurs enfans de l'histoire du pays et des faits glorieux des hommes célèbres de la nation.

L'empire du Pérou était divisé en quatre principaux départemens, répondant chacun à l'un des points cardinaux du monde, dont ls tiraient aussi leur dénomination. La ville de Cusco était précisément au centre de

l'empire. Ces grands départemens étaient divisés en une infinité de petites juridictions, dont chacune avait son juge, qui rendait compte, à celui de quatre juges supérieurs du département dont il était, de toutes les sentences qu'il avait rendues dans le courant du mois.

Chaque ville était partagée en décuries, de sorte que le décurion, chargé de l'inspection de dix familles, était aussi le solliciteur-né de leurs affaires au tribunal de leur ressort. Il était obligé de dénoncer leurs fautes, sous peine de supporter seul les dommages résultant du délai de jugement pour les parties intéressées, ou de subir la peine double de celle qui eût été infligée au coupable.

Le Pérou, qui s'étend en longueur depuis le deuxième degré de latitude nord jusqu'au vingt-sixième degré environ de latitude sud, sur des largeurs très inégales d'une extrémité à l'autre, et coupé dans toute sa longueur par cette fameuse chaîne de montagnes qui, sortie de la terre Magel-

lanique, va se perdre dans le Mexique, et semble être le lien des deux vastes continens qui forment le Nouveau-Monde : ces montagnes renferment une infinité de volcans. L'histoire ne nous a conservé les époques de leurs éruptions que depuis la découverte de l'Amérique; mais les traces horribles que les éruptions précédentes avaient laissées, sont des preuves irréfragables de la réalité de leurs embrasemens.

On sent, du reste, que ce phénomène si ordinaire, mais dont les retours ne peuvent se prévoir, doit tenir les habitans de ces contrées dans des craintes continuelles; mais ce qui fait qu'il ne résulte pas tous les maux qui devraient s'en suivre de ces phénomènes aussi effrayans que terribles, c'est qu'ils sont toujours précédés par des avant-coureurs sensibles, comme un frémissement dans l'air, le vol des oiseaux, qui s'élancent au lieu de voler uniment et à leur ordinaire; ils sont même si peu maîtres de leurs mouvemens, qu'ils vont s'écraser contre les objets qui se trouvent devant eux ; les cavités

de la terre rendent des sons effrayans, auxquels les chiens répondent par des hurlemens ; les quadrupèdes s'arrêtent en écartant les jambes, comme pour chercher plus d'appui. Les hommes fuient de leurs maisons dans les places publiques ou à la campagne, pour n'être pas ensevelis sous les débris.

Cérémonies des mariages.— Usages singuliers pour les enfans nouveaux-nés, etc.

L'inca régnant mariait lui-même tous ceux de son sang ; la cérémonie était toute simple. Tous les deux ans il faisait rassembler à Cusco tous ceux de sa famille, de l'un et de l'autre sexe, qui étaient à marier, depuis l'âge de dix-huit ans pour les filles, de vingt pour les garçons ; et les appelant chacun par son nom, il donnait telle fille à tel garçon. Les juges de chaque district en faisaient autant dans toute l'étendue de l'empire, pour les enfans du peuple. Les parens des deux côtés fournissaient chacun la moi-

tié des meubles des nouveaux ménages. Mais quoiqu'on eût égard aux attachemens particuliers dans ces alliances, on ne pouvait prendre une femme que dans la province, et même dans le lieu où l'on était né. On avait dans ce pays-là de tels égards pour les veuves, les orphelins, les infirmes et les vieillards sans famille, qu'on avait réservé, dans chaque district, une portion suffisante de terrain pour leur subsistance, qui était cultivée et ensemencée aux dépens du public, même avant celles des curacas ou seigneurs du pays, et celle même de l'empereur du Pérou.

Pour conserver dans toute sa pureté le sang du soleil, dont les incas se disaient issus, le roi épousait toujours sa sœur aînée; s'il n'en avait point d'enfans, il épousait la seconde, et ainsi de suite. Les reines, ainsi que toute autre femme, allaitaient leurs enfans elles-mêmes, à moins qu'elles n'en fussent empêchées par maladies ou indispositions. Jamais les mères ne prenaient, pour cet effet, les enfans dans leurs bras; elles

se couchaient à côté d'eux, convaincues, disaient-elles, qu'un enfant accoutumé à être dans les bras de celle qui le nourrit, n'en sort qu avec peine; et dès qu'il commençait à se traîner, elles se présentaient à genoux devant lui pour que, grimpant de lui-même à la mamelle, il s'accoutumât à faire usage de ses bras et jambes.

Mœurs actuelles des Péruviens.

Quand on compare les Péruviens tels qu'ils nous sont décrits dans les historiens espagnols, avec les Péruviens de nos jours, on ne reconnaît plus cette nation; et il est tout simple que cela soit ainsi. Depuis que cet empire est soumis à la domination espagnole, les mœurs des Péruviens ont changé du tout au tout.

Il ne subsiste plus la moindre trace de l'ancien gouvernement, qui avait tant d'influence sur les mœurs et les habitudes de ces peuples. Opprimés aujourd'hui par le fanatisme religieux et par une autorité dont

les préposés du gouvernement abusent toujours, ils sont tellement indifférens à tout, qu'ils se contentent du moins possible; et, tant qu'ils l'ont, ils refusent de travailler pour leurs tyrans. Quand on leur parle de la nécessité de pourvoir à l'avenir, ils répondent stupidement: « Je n'ai pas faim. »

Autorité absolue et illimitée des Incas.

L'autorité de l'inca était absolue et illimitée dans toute la force de ces termes. Lorsque les décrets d'un souverain sont regardés comme des commandemens de la Divinité, c'est non seulement un acte de révolte, mais un acte d'impiété de s'y opposer; l'obéissance devient un devoir de religion, et comme ce serait un sacrilége de blâmer l'administration d'un monarque qui est immédiatement sous la direction du ciel, et une audace présomptueuse de lui donner des avis, il ne restera plus qu'à se soumettre avec un respect aveugle. Tel doit être nécessairement le principe de tout gouver-

nement établi sur la base d'un commerce avec le ciel. De là aussi la soumission des Péruviens envers leurs souverains : les plus puissans et les plus élevés de leurs sujets reconnaissaient en eux des êtres d'une nature supérieure ; admis en sa présence, ils ne se présentaient qu'avec un fardeau sur les épaules, comme emblème de la servitude et une disposition à se soumettre à toutes les volontés de l'inca. Il ne fallait au monarque aucune force coactive pour faire exécuter ses ordres. Tout officier qui en était chargé était l'objet du respect du peuple ; et, selon un observateur judicieux des mœurs des Péruviens, il pouvait traverser l'empire, d'une extrémité à l'autre, sans rencontrer le moindre obstacle ; car, en montrant une frange du borla, ornement royal de l'inca, il devenait le maître de la vie et de la fortune de tous les citoyens.

Tous les crimes étaient punis de mort.

Il faut regarder comme une autre consé-

quence de cette liaison de la religion avec le gouvernement, la peine de mort infligée à tous les crimes. Ce n'étaient plus des désobéissances à des lois humaines, mais des insultes à la Divinité. Les fautes les plus légères, comme les crimes les plus atroces, appelaient la même vengeance sur la tête du coupable, et ne pouvaient être expiées que par son sang. La peine suivait la faute inévitablement, parce qu'une offense envers le ciel ne pouvait, en aucun cas, être pardonnée.

Parmi des nations déjà corrompues, des maximes si sévères, en conduisant les hommes à la férocité et au désespoir, sont plus capables de multiplier les crimes que d'en diminuer le nombre, mais les Péruviens, avec des mœurs simples et une crédulité aveugle, étaient contenus dans une telle crainte, que le nombre des fautes était extrêmement petit. Leur respect pour des monarques éclairés et guidés par la divinité qu'ils adoraient, les maintenait dans le devoir; et la crainte d'une peine qu'ils étaient

accoutumés à regarder comme un châtiment inévitable de l'offense faite au ciel, les éloignait de toute prévarication.

Progrès des arts.

La distinction des rangs était favorable aux progrès des arts.

Les Espagnols, connaissant déjà le degré de perfection où différens arts avaient été au Mexique, ne furent pas si frappés de ce qu'ils virent au Pérou lorsqu'ils en firent la découverte; et c'est avec un sentiment d'admiration beaucoup plus faible qu'ils décrivent les objets d'industrie qu'ils y remarquèrent. Cependant les Péruviens avaient fait beaucoup plus de progrès que les Mexicains, et dans les arts nécessaires, et dans ceux qui ne servent qu'à l'agrément de la vie.

Espèce de propriété particulière aux Péruviens.

La manière dont les terres étaient possé-

dées au Pérou par les citoyens, n'étaient pas moins singulière que leur religion, et contribuait également à adoucir le caractère de ce peuple. Toutes les terres étaient divisées en trois portions : l'une était consacrée au soleil, et tout ce qu'elle produisait était employé à la construction des temples et aux dépenses du culte religieux. L'autre appartenait à l'inca, et fournissait à la dépense publique et à tous les frais du gouvernement. La troisième, et la plus considérable, était employée à la subsistance du peuple, à qui elle était partagée. Personne cependant n'avait un droit de propriété exclusif sur la portion qui lui était attribuée ; chacun la possédait seulement pour une année. A l'expiration de ce terme, on faisait une nouvelle division, selon le rang, le nombre et les besoins de la famille.

Toutes ces terres étaient cultivées par un travail commun de tous les membres de la communauté. Le peuple, averti par un officier préposé à cette administration, se rendait dans les champs et remplissait la tâche

imposée. Des chants et des instrumens de musique les animaient au travail. Cette distribution du territoire, ainsi que la manière de le cultiver, gravait dans l'esprit de chaque citoyen l'idée d'un intérêt national et la nécessité d'un secours mutuel entre eux. Chaque individu sentait l'utilité qui résultait pour lui de sa liaison avec ses concitoyens, et le besoin qu'il avait de leur secours.

Un état ainsi constitué pouvait être considéré comme une grande famille, dans laquelle l'union des membres était si entière, et l'échange mutuel des secours si marqué, qu'il en naissait le plus grand attachement, et que l'homme était lié à l'homme plus étroitement que dans aucune autre société établie en Amérique. De là des mœurs douces et des vertus sociales inconnues dans l'état sauvage, et presque entièrement ignorées des Mexicains.

Leurs bâtimens.

La supériorité de l'industrie des Péruviens

sur celle des autres nations, se montre encore dans la construction de leurs maisons et de leurs édifices publics. Dans les vastes plaines qui s'étendent le long de l'océan Pacifique, où le climat est doux et le cie toujours serein, leurs maisons ne pouvaient être que d'une bâtisse très légère ; mais dans les parties plus élevées, où tombent les pluies, où il y a de la vicissitude dans les saisons, et où la rigueur du froid se fait sentir, elles étaient construites avec une grande solidité. Leur forme était généralement carrée ; les murailles, d'environ huit pieds de haut, étaient faites de briques durcies au soleil ; elles étaient sans fenêtres ; la porte en était basse et étroite.

Toute simple que paraisse cette construction, et tout grossiers qu'en fussent les matériaux, les édifices étaient si solides, que plusieurs subsistent encore aujourd'hui ; tandis qu'il ne reste, dans toutes les autres parties de l'Amérique, aucun monument qui puisse nous donner une idée de l'état civil des autres nations. C'est surtout dans

les temples consacrés au soleil, et dans les palais de leurs monarques, que les Péruviens déployaient toute leur industrie.

Mines d'argent. — Manière dont les Péruviens l'affinent.

L'industrie des Péruviens n'était pas bornée à ces objets essentiels d'utilité, ils avaient fait quelques progrès dans les arts qu'on peut appeler de luxe ; ils avaient l'or et l'argent en plus grande abondance qu'aucune autre nation de l'Amérique; ils recueillaient l'or, comme les Mexicains, dans le lit des rivières, ou en lavant les terres qui en contenaient; mais, pour se procurer l'argent, ils avaient employé une industrie et une adresse assez remarquables. Ils ne connaissaient pas, il est vrai, l'art de creuser la terre à de grandes profondeurs, pour pénétrer jusqu'aux richesses qu'elle cache dans son sein; mais il s'ouvraient des cavernes sur les bords escarpés des rivières et dans les flancs des montagnes, et suivaient toutes les veines

du métal qui ne se perdaient pas trop avant dans la terre. En d'autres endroits ou le métal était près de la surface, ils ouvraient la mine en dessus, sans creuser trop profondément, afin que les travailleurs pussent jeter le minéral sur les bords du trou, ou le transmettre de main en main dans les paniers.

Les Péruviens avaient l'art de fondre la mine et de la purifier, soit par la simple application du feu, ou, quand elle était trop souvent réfractaire et mêlée de subtances hétérogènes, en opérant dans de petits fournaux élevés et si artistement construits, que le courant d'air faisait la fonction de soufflet, machine qui leur était entièrement inconnue. Par ce moyen si simple, la plus rebelle était fondue avec tant de facilité, que l'argent était assez commun au Pérou pour qu'on en fît des ustensiles et des vases destinés aux usages ordinaires. On prétend que plusieurs de ces urnes étaient aussi précieuses par le travail que par la matière; mais comme les conquérans de l'Amérique ne connaissaient

bien que la valeur du métal, et ne s'occupaient guère des formes que l'art lui avait données, dans le partage du butin on ne tint compte que du poids et du degré de finesse, et presque tout fut fondu.

Productions particulières au Pérou.

Quoique les mines fussent le principal objet de l'attention des Espagnols, et que les métaux qu'ils en tiraient formassent l'article le plus important de leur commerce, les contrées fertiles qu'ils possédaient leur fournissaient d'autres marchandises assez rares et assez précieuses pour fixer les regards. La cochenille est une production presque particulière à la Nouvelle-Espagne; la vente en est toujours certaine, et donne un profit suffisant pour dédommager amplement du soin et des peines qu'exigent la récolte et la préparation des insectes dont cette drogue précieuse est composée.

On ne trouve qu'au Pérou le quinquina, remède le plus salutaire peut-être et le plus

efficace que la Providence ait fait connaître à l'homme, par pitié pour ses infirmités; c'est une branche de commerce importante et lucrative pour cette province. L'indigo du Guatimala est d'une qualité supérieure à celle de toutes les autres contrées de l'Amérique, et il s'y en cultive beaucoup. Le cacao n'est pas, à la vérité, un fruit particulier aux colonies espagnoles, mais il y est d'une qualité si supérieure, et la consommation de chocolat qui se fait en Europe, aussi bien qu'en Amérique, est si grande, que cette marchandise est devenue un des objets de commerce les plus importans.

Le tabac de Cuba l'emporte en qualité sur tous ceux du Nouveau-Monde. Le sucre qu'on fabrique dans cette île, dans celle d'Hispaniola et dans la Nouvelle-Espagne, et quelques autres drogues de différente espèce, peuvent être mis au rang des productions naturelles d'Amérique qui enrichissaient le commerce de l'Espagne. Aux articles precédens, on peut en ajouter un autre de

quelque conséquence, c'est l'exportation des cuirs. Ce commerce, aussi bien que la plupart des autres, est plutôt le fruit de l'étonnante fertilité du pays que de la sagesse et de l'industrie des habitans.

Les animaux domestiques de l'Europe, particulièrement les bêtes à cornes, se sont multipliées, dans le Nouveau-Monde, avec une rapidité qui passe la vraisemblance. Peu de temps après l'établissement, les troupeaux étaient déjà si nombreux, que les propriétaires les comptaient par milliers. Comme on y donnait peu de soins, à mesure qu'ils augmentèrent, on les laissa courir à l'aventure, et bientôt, s'étendant dans une vaste contrée couverte de riches pâturages, sous un climat doux, leur nombre devint immense.

Ils parcourent, par troupeaux de trente ou quarante mille, les vastes plaines qui s'étendent depuis Buénos-Ayres jusqu'aux Andes, et le malheureux voyageur, à qui il arrive de tomber au milieu d'eux, est souvent plusieurs jours à se débarrasser de

cette foule innombrable qui couvre la surface de la terre.

Ces divers animaux ne sont guère moins nombreux dans la Nouvelle-Espagne et dans plusieurs autres provinces ; on ne les tue proprement que pour leur peau, et le carnage en est si grand dans certaines saisons, que la puanteur des cadavres abandonnés sur la place infecterait l'air, s'ils n'étaient subitement dévorés par de grandes troupes de chiens sauvages et par des nuées de gallinasos, ou vautours d'Amérique, les plus voraces de tous les oiseaux. La quantité des cuirs exportés en Europe est prodigieuse, et forme une branche de commerce très lucrative.

Presque tous ces articles peuvent être considérés comme des productions particulières à l'Amérique, et diffèrent, si l'on excepte les cuirs, des productions de la métropole.

BRÉSIL, CHILI, ETC

Découverte du Chili par les Portugais.

Le succès du voyage de Gama aux Indes Orientales ayant encouragé le roi de Portugal à armer une flotte assez puissante, non seulement pour ouvrir un commerce avec ces riches contrées, mais pour y tenter quelque conquête, il en donna le commandement à Pedro Alvarès Cabral. Celui-ci voulant s'éloigner de la côte d'Afrique, pour éviter des vents de terre variables ou des calmes fréquens, porta au large et s'avança si fort à l'ouest, qu'à sa grande surprise il trouva une terre située sous le dixième degré au delà de la ligne. Il imagina d'abord que c'était quelque île de l'Océan atlantique jusque alors inconnue ; mais en suivant les côtes pendant plusieurs jours, il fut porté à croire qu'un pays si étendu faisait partie

de quelque grand continent, et cette conjecture se trouva juste.

Cette terre était la partie de l'Amérique méridionale connue aujourd'hui sous le nom de Brésil. Il y toucha, et s'étant formé une idée très avantageuse de la fertilité du sol et de la beauté du climat, il en prit possession au nom du Portugal, et dépêcha un vaisseau à Lisbonne, pour y porter la nouvelle de cet événement, aussi intéressant qu'inattendu.

La découverte du Nouveau-Monde par Colomb avait été le fruit d'un génie actif, éclairé par la théorie et guidé par l'expérience, suivant un plan régulier, et exécuté avec autant de courage que de persévérance; mais l'aventure des Portugais nous montre que le hasard seul aurait pu amener ce grand événement, dont l'esprit humain se glorifie aujourd'hui comme de son ouvrage. Si la sagacité de Colomb ne nous avait pas fait connaître l'Amérique, quelques années plus tard un heureux hasard nous y aurait conduits.

Climat du Brésil.

Deux grands naturalistes, Piso et Margrave, nous ont donné la description du climat du Brésil, avec une précision philosophique qu'on retrouve dans les relations de plusieurs autres provinces de l'Amérique. Tous deux disent qu'il est doux et tempéré en comparaison du climat de l'Afrique, ce qu'ils attribuent principalement au vent frais de la mer qui souffle constamment. L'air y est non-seulement frais pendant la nuit, mais même assez froid pour obliger les habitans à faire du feu dans leurs cabanes. Ce fait se trouve confirmé par Nieuhof, qui a longtemps résidé dans le Brésil.

Ses productions.

Le terroir y produit du tabac, du coton, du maïs, et plusieurs sortes de fruits.

Une des productions les plus utiles est la racine d'un arbrisseau qu'on appelle ipéca-

cuanha, dont on se sert en médecine, surtout pour la dyssenterie.

Les cannes à sucre y viennent en plus grande abondance que partout ailleurs. Le sucre qu'elles fournissent est extrêmement doux; il s'exprime des cannes qu'on écrase entre deux rouleaux; ce sont les nègres qu'on emploie à ce travail, qui est fort rude.

Le sucre du Brésil passe pour le meilleur; on donne le second rang à celui des Antilles.

Il y a des forêts entières de bois de Brésil, qu'on emploie pour la teinture. On y trouve un arbre qu'on nomme *copaïba*, dont le bois est fort dur, et de l'écorce duquel on tire par incision une huile fort claire, qu'on appelle l'huile ou le baume de copaïba.

Le Brésil fournit aussi aux Portugais de l'or et des diamans en si grande quantité, que le roi de Portugal, appréhendant qu'ils ne devinssent si communs que le prix en diminuât extrêmement, a érigé une com-

pagnie avec le droit exclusif de chercher des diamans dans tout le Brésil ; mais avec cette précaution, qu'elle ne peut employer que six cents esclaves au plus à ce travail. Sa Majesté portugaise possède un diamant, sorti de mines où on les tire, qui pèse seize cent quatre-vingts carats, ou douze onces et demie, qui est évalué à deux cent vingt-quatre millions de livres sterlings.

Mœurs des Brésiliens.— Caractère des différentes nations qui habitent ce pays.

Le Brésil, lors de l'établissement des Portugais, était peuplé de petites nations dont la majeure partie étaient errantes, et par conséquent sans autre communication entre elles que leurs rencontres fortuites, qui occasionaient des guerres sanglantes ou des haines héréditaires parmi celles qui avaient des demeures fixes. Leur taille est, en général, comme celle des Européens. Avant l'arrivée de ces derniers, ils ne connaissaient aucune sorte de vêtement ; actuelle-

ment ils se couvrent le milieu du corps. Leur nourriture était peu variée avant l'introduction de nos animaux domestiques dans leur pays. L'inaction, la table et la danse, partageaient et partagent encore leur vie. S'il existe un peuple athée, c'est celui-là sans contredit : rien dans leurs mœurs n'induit à penser qu'ils aient la moindre idée d'un Être supérieur et d'une vie future; c'est l'homme de la nature. Rarement sa tranquillité est altérée. Si l'ivresse ou quelque hasard malheureux le fait sortir de son caractère, et que quelqu'un périsse dans la querelle, le meurtrier est livré aux parens du mort; il est sacrifié sans délibération à leur vengeance, et les deux familles oublient leurs pertes dans la joie d'un festin. Les Brésiliens prennent toutes les femmes qu'ils peuvent se procurer, et les répudient s'ils s'en dégoûtent; ils exercent l'hospitalité envers les voyageurs avec une cordialité qu'on ne trouve nulle part; ils s'assistent dans leurs maladies avec une tendresse et un zèle extraordinaires. Le seul

désir de venger leurs proches ou leurs amis, leur met les armes à la main. Leurs guerres ne sont que des surprises, et jamais les sauvages, dans ce pays, n'ont combattu de pied ferme. Les prisonniers de guerre sont mangés avec appareil. Lorsque les Portugais vinrent au Brésil, ces sauvages se retirèrent pour n'avoir aucune communication avec eux; mais voyant qu'on les poursuivait pour es réduire à l'esclavage, ils prirent le parti de massacrer et de manger tous les Européens qu'ils pourraient surprendre.

Mines d'or et de diamans découvertes dans cette contrée.

Le Brésil prospérait, lorsque la découverte des mines d'or vint lui donner un nouveau lustre. On attribue cet heureux événement à une caravane portugaise qui, partie de Rio-Janéiro, pénétra dans le continent, et rencontra les Paulistes, qui, en échange de marchandises, lui donnèrent de la poudre d'or. Elle apprit qu'ils la tiraient des mines de Paranaparema, situées dans leur voisinage. Peu après, des soldats de Rio-Janéiro, chargés de réduire des Indiens dans les terres, aperçurent dans leur marche des hameçons d'or; et surent que ce métal descendait dans les vallées avec les torrens qui se précipitaient des montagnes. Ces indices furent suivis de recherches très-vives. On trouva, sur les hauteurs, des rochers qui contenaient de l'or. Chaque esclave, employé à cette recherche, doit par jour le huitième d'une once d'or à son maître: le surplus lui appartient.

Le Chili soumis aux Espagnols.

La province la plus importante qui dépende de la vice-royauté du Pérou, est le Chili. Les incas avaient établi leur domaine dans une partie du sud de ce grand pays; mais, dans tout le reste, le courage des naturels les avait maintenus dans l'indépendance.

Les Espagnols, attirés par la renommée de son opulence, tentèrent de bonne heure d'en faire la conquête, sous les ordres de Diégo Almagro. Après sa mort, Pedro de Valdivia reprit ce projet. Ils trouvèrent l'un et l'autre de grands obstacles.

Le premier abandonna son entreprise; le dernier, après avoir déployé tout son courage et tous ses talens militaires, périt avec un corps considérable de troupes qui était sous ses ordres. La bravoure et l'habileté de François de Villegra, son lieutenant contint les Indiens et sauva le reste des Espagnols. Peu à peu toute la plaine,

le long de la côte, fut soumise. Les parties montagneuses sont encore occupées par les Puelches, les Araucos et d'autres tribus indiennes, dont le voisinage est toujours redoutable aux Espagnols, qui, depuis deux siècles, sont obligés de soutenir avec ces peuples une guerre presque continuelle, interrompue seulement par quelques intervalles d'une paix mal assurée.

Beauté du climat et bonté du sol.

La partie du Chili qui peut être regardée comme province espagnole, occupe une assez petite largeur le long de la côte, depuis le désert d'Atacamas jusqu'à l'île de Chiloé, sur plus de neuf cents milles de long. Ce climat est le plus délicieux de l'Amérique, peut-être même en est-il peu dans le monde entier qu'on puisse lui comparer. Quoique voisin de la zone torride, on n'y éprouve jamais d'excessives chaleurs, parce que les Andes lui servent d'abri, et qu'il

est constamment rafraîchi par des brises de mer.

La température de l'air y est si douce, que les Espagnols la préfèrent à celle des provinces du sud de l'Espagne.

La fertilité du sol répond à la douceur du climat, et le rend propre à recevoir et à nourrir toutes les plantes de l'Europe. Les plus précieuses, comme le blé, le vin et l'huile, abondent au Chili comme si elles y étaient naturelles. Tous les fruits qu'on y a portés de notre continent, y parviennent à une parfaite maturité.

On y voit beaucoup de bétail. Les animaux de notre hémisphère s'y multiplient et leurs races s'y perfectionnent. Les espèces des bêtes à cornes y sont plus belles qu'en Espagne. Il y a au Chili, et même au Pérou, une espèce d'animal particulier (1), qui tient lieu de cheval et de mulet pour porter: c'est un grosse brebis, qui marche la tête levée comme les chameaux, assez forte

(1) Nommé *vigogne*.

pour porter deux hommes, et qui, pour grimper mieux dans les montagnes, a une manière d'éperon ou d'ergot derrière les pieds.

La nature ne s'est pas bornée à y enrichir la surface de la terre ; elle a caché des trésors dans ses entrailles. On a découvert, en différens endroits, les mines très riches d'or, d'argent, de cuivre et de plomb.

Valdivia faisait la guerre au Chili sans discontinuer : les Indiens de ce pays défendaient leur liberté, mais avec un désavantage presque continuel ; et ils devaient succomber à la longue, comme ils firent, sous les efforts d'un peuple exercé dans l'art affreux de la guerre.

Valdivia, général espagnol, battu et fait prisonnier au Chili. — Le cacique, son vainqueur, lui fait avaler de l'or fondu.

Un vieux général indien, que son âge et ses infirmités avaient forcé de renoncer au métier des armes, entendant parler des per-

tes continuelles des Indiens, et affligé de voir les siens constamment battus par une poignée d'étrangers, reprit un moment d'énergie. Il leva treize mille hommes, dont il forma treize compagnies, qu'il fit marcher à la file les unes des autres contre les Espagnols, avec ordre, à mesure qu'elles seraient rompues par l'ennemi, de se rallier sous la protection de la dernière.

Cet ordre, constamment suivi, dérouta les Espagnols; ils enfonçaient successivement tous les corps, sans pouvoir profiter de leur déroute. Valdivia, deconcerté, et voyant que ce nouveau genre de combat l'écraserait à la fin sans ressource, ordonne la retraite vers un défilé où il comptait pouvoir se rendre et se défendre; mais il avait affaire à un ennemi qui avait tout prévu, et qui ne lui donna pas le temps d'y arriver. Les Indiens s'en étaient emparés par des routes qu'ils connaissaient, et ils enveloppèrent les Espagnols et les massacrèrent tous, sans en excepter un seul. On dit, et il faut en croire les historiens espagnols sur ce fait, que Val-

divia étant tombé au pouvoir de ses ennemis, on lui versa de l'or fondu dans la bouche, et que le Cacique, son vainqueur, dit, en lui faisant souffrir cette espèce de supplice trop mérité : « Abreuve-toi donc de ce » métal, dont tu es si altéré. »

Les vainqueurs profitèrent de leur victoire pour porter la désolation et le feu dans les établissemens européens. Plusieurs furent détruits, et tout le Chili était détruit pour les Espagnols, s'il ne leur fût venu des forces assez considérables pour garder les postes les mieux fortifiés. On s'étendit par la suite dans ce pays, mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et de temps ; et de tous ceux où les conquérans de l'Amérique méridionale ont porté leurs armes, c'est celui qui leur a coûté et qui leur coûte encore le plus à soumettre.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME

Pages.

Avant-propos. v

DE L'AMÉRIQUE.

Son étendue. Variété du climat. Sa fertilité. Ses diverses productions. Sa grande richesse. 9

DU CANADA.

Ses productions, son commerce. 18
Gouvernement du Canada. 19
Fureur des sauvages contre les Anglais. 23
Description de la ville de Québec. 36
Description du fleuve Saint-Laurent. 39
Poissons des lacs et des rivières qui se déchargent dans le fleuve. *ib.*
Description de la cataracte de Niagara, la plus belle du l'univers. *ib*
Mœurs et manières des sauvages. 44
Leur nourriture. 46
Habits des deux sexes. Leurs logemens, etc. 47
Leur religion, leurs mariages, leurs danses. 50

Funérailles des sauvages. 66
Leurs guerres. 69
Chasse des castors. 72
Pêche curieuse des anguilles. 74

LA PENSYLVANIE.

Sa température. Fertilité extraordinaire de ce pays. Ses productions. 76
Quakers, secte d'anabaptistes; leur religion. 80
Description de la ville de Philadelphie. 83

LA VIRGINIE.

Fertilité de ce pays. Sa population. Ses productions. Son principal commerce est la culture du tabac, qui passe pour le meilleur tabac du monde. 86

LA LOUISIANE

TRAVERSÉE PAR LE MISSISSIPI.

Son étendue. Sa température. Ses productions. 86
Origine des sauvages. 91
Histoire curieuse. Complexion des sauvages. 92
Remèdes contre les maladies. 97
Habillement des sauvages. 100
Leurs mariages. Leurs festins. 101
Manière de faire la guerre. 108
Cruauté des sauvages. 109
Leur politique. Manière d'ensevelir les morts. 112

Leur chasse. Leur pêche. 114

MEXIQUE.

Origine de cet empire. 119
Mœurs et usages des Mexicains. Habillement ancien et moderne des deux sexes. 122
Leur religion, leurs lois, leurs arts. 125
Distinction des rangs. Constitution politique. 127
Pouvoir des monarques et splendeur de leur cour. 131
Dépense publique. Police des Mexicains. 137
Arrivée de Cortez à Mexico. Sa première entrevue avec les Mexicains. 145
Description de la capitale du Mexique. 151
Révolte des Mexicains et cruauté des Espagnols. 158
Histoire de Dona Marina, esclave mexicaine. 161
Cortez se rend maître de Montézume. Ce monarque est conduit au quartier des Espagnols. 163
Il est reçu avec toutes les marques de respect. 165
Montézume est exposé à de cruelles insultes. 166
Mort de Montézume. 169
Fait singulier d'un sergent écossais fait prisonnier au Mexique. 177
Guerres continuelles et féroces des Mexicains. 180
Leurs cérémonies funèbres. 183
État de leurs villes. Leurs temples. 187

Population actuelle. 191
Audace extraordinaire d'un flibustier appelé Pierre-le-Grand. 196
Deux femmes et deux enfans abandonnés sur mer. 21

PEUPLES SAUVAGES
DE L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE.

Constitution physique des Américains. 229
Race particulière. 233
Manière de pourvoir à la subsistance. 241
Vêtemens et parures. 246
Armes, habitations, religion. 253
Enterremens. 262
Passion extraordinaire des sauvages de l'Amérique pour le jeu. 266
Guerre. Esprit de vengeance. 271
Férocité de leurs guerres. 275
Manière horrible dont les prisonniers sont traités. 279
Indifférence des prisonniers sur leur sort. 281
Leur fermeté dans les tourmens. 283
Les sauvages ne mangent de la chair humaine que par esprit de vengeance. 284

PÉROU.

Son étendue. Son gouvernement. Religion de ce peuple. 300

Cérémonies des mariages. Usage singulier pour les enfans nouveaux-nés, etc. 309
Mœurs actuelles des Péruviens. 308
Autorité absolue et illimitée des incas. 309
Tous les crimes étaient punis de mort. 311
Progrès des arts. 312
Leurs bâtimens.
Mines d'argent. 317
Productions particulières au Pérou. 219

BRÉSIL, CHILI, ETC.

Découverte du Chili par les Portugais. 323
Climat du Brésil. 325
Ses productions. 326
Mœurs des Brésiliens. 327
Mines d'or et de diamans découvertes dans cette contrée. 329
Beauté du climat et bonté du sol. 332

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

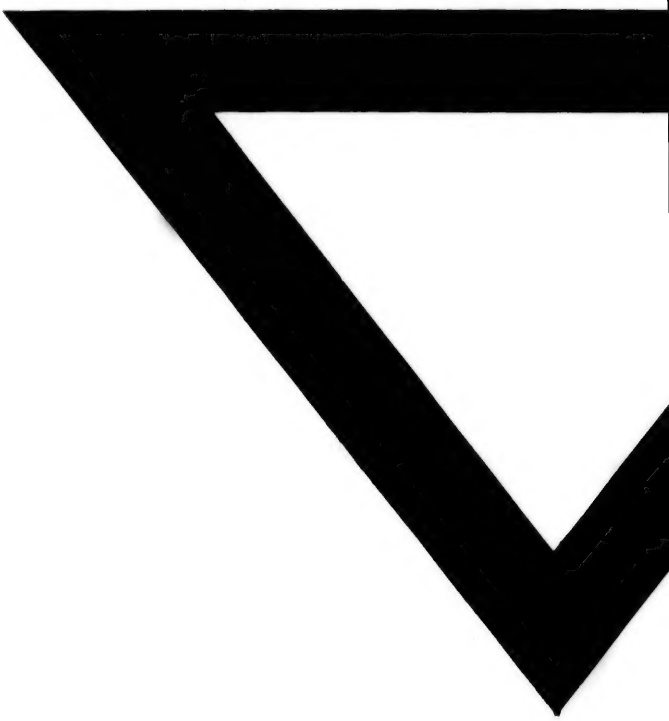
LIMOGES ET ISLE,
IMPRIMERIE ARDANT FRÈRES.

UNIVERSITY LIBRARY SASKATCHEWAN

309
308
309
311
312

317
219

323
325
326
327

329
332

RES.